



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K. K. HOFBIBLIOTHEK  
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

---

\*48.X.24





\* XLV. 1. 67.

24.



**LA REGLE  
DES DEVOIRS**

**QUE LA NATURE INSPIRE  
A TOUS LES HOMMES;**

***QUATRIEME PARTIE.***

*On trouvera dans la même Boutique  
les Leçons de la Sagesse sur les défauts  
d'autrui, in-12. trois Volumes*

# LA REGLE DES DEVOIRS

QUE LA NATURE INSPIRE  
A TOUS LES HOMMES.

*Naturaliter ea , quæ legis sunt , faciunt ;  
ejusmodi legem non habentes . . . . .*  
Epist. ad Rom. c. ij. v. 14.

QUATRIEME PARTIE.



A P A R I S ,

Chez BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques,  
à la Science, & à l'Ange Gardien.

---

M. D C C. L V I I I.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*



---



---

# T A B L E

Des Chapitres contenus dans cette  
quatrième Partie.

**I**NSTRUCTION Préliminaire. page 1

CH. I. Tous les devoirs de l'homme sont dans un sens très-vrai des devoirs de religion ; tous sont des devoirs d'obéissance à Dieu qui nous les prescrit : c'est ce qui suit de la récapitulation des sujets traités dans les trois premières Parties de cet Ouvrage. Mais il y a de plus un culte direct que nous devons à Dieu considéré selon ce qu'il est en lui-même & pour nous ; c'est ce qu'on nomme proprement la Religion ou la piété : c'est la justice que nous devons à Dieu. Cette ancienne définition est exacte, simple, & à la portée de tous les esprits. Tout homme sent qu'il a de l'intelligence ou de la raison ; cette raison lui vient de Dieu : c'est elle qui nous donne ou qui fixe en nous des idées de juste & d'injuste, & qui nous indique des devoirs que nous apellons des devoirs de justice à l'égard des autres hommes : ceux qu'elle nous prescrit à l'égard de Dieu, sont du même genre ; nous les tirons des principes gravés dans tous les cœurs. C'est en conséquence de ces principes naturels, qu'aucune nation n'a vécu sans Reli-

gion , parce qu'aucune n'a méconnu son auteur dans celui de l'Univers. Ceux qu'on appelle impiés ne le deviennent que par la haine des devoirs, qui les porte à méconnoître celui qui les impose. Frivoles objections des libertins. Ceux qui disent que la Religion n'est que le frein de la politique, ne réfléchissent point. Vouloir établir des sociétés civiles sans Religion, c'eût été tenter l'impossible. Le paradoxe de M. Bayle sur la possibilité d'une société d'athées, est resté paradoxe, malgré toutes ses vaines subtilités. Ceux qui se déclarent encore athées parmi nous assez ouvertement, n'osent contester la nécessité des devoirs religieux ; ils les établissent en affectant de les combattre. Il est parmi nous une autre sorte d'athées dissimulés ou déistes bâtards, qui reconnoissent la Divinité, sans être ou sans paroître convaincus qu'on lui doive un culte. On réfute leurs imaginations, comme on réfute celle des Epicuriens ; elles ne naissent que des fausses idées qu'ils se font de Dieu. Ses vrais attributs établissent la Religion par des conséquences indubitables.

49

CH. II. Pour honorer Dieu, il faut le connoître ; cette connoissance, quoiqu'immense en elle-même, est à la portée des esprits les plus bornés. Toutes les nations se sont fait de lui l'idée de ce qu'on peut imaginer de plus parfait : c'est cette idée que toutes les anciennes définitions qu'on en a données, expriment. La con-

## DES CHAPITRES. vii

*noissance de ses perfections n'est pas plus nouvelle que celle de son existence ; chacun exige de nous des pensées & des sentimens particuliers, dont la réunion forme son culte. Dieu ne change point ; son culte est donc un culte éternel, immuable , un culte aussi ancien que le monde , un culte unique qui devrait former une même loi de sentimens pour tous les hommes & pour tous les tems. Il n'est qu'une seule Religion véritable. Toute Religion qui contredit un seul de ces attributs est fautive , de moins en ce point , & doit être rejetée sans examen. L'attribut que nous reconnoissons le premier, c'est sa puissance, mais une puissance qui nous est inconcevable ; nous la professons sans la comprendre. Sa bonté vient après dans nos esprits ; & cette bonté fut toujours si sensible aux hommes , qu'ils ont nommé Dieu très-bon. C'est par cette bonté qu'il a créé le monde & qu'il le conserve. Sa sagesse brille également dans l'ordre & dans le gouvernement de l'Univers & de toutes ses parties. Rien n'arrive que ce qu'il fait ou ce qu'il permet. Il agit sans cesse ou laisse agir ses créatures selon la constitution qu'il leur a donnée. Il voit & pourvoit à tout ; il fait tout rentrer dans son ordre. Il est juste , mais indulgent ; le péché lui déplaît , le repentir l'apaise. Il punit , il récompense quelquefois dès cette vie ; mais il réserve pour une autre vie des chatimens & des récompenses. C'est le précis des vérités que toutes les nations ont reconnues ; toutes les fic-*

ions contraires ont été rejetées ; tout ce qui ressent le vice & l'imperfection, fut regardé comme indigne de la Divinité ; les seules vertus entroient dans l'idée qu'on se faisoit de sa nature ; les seules vertus paroissent de même conformes à celle de l'homme : c'étoit par elles qu'on aspiroit à parvenir jusqu'à lui , parce qu'elles viennent de lui. Observation sur le langage de quelques Théologiens, qui disent qu'il ne faut point humaniser la Divinité. Raisons qui rendent ce langage suspect & dangereux. Il faut distinguer entre les attributs de Dieu ceux qu'on nomme moraux , & ceux qu'on nomme absolus. Ceux-ci ne sont pas plus compréhensibles que l'essence de Dieu ; mais ils ne sont point nos règles : c'est des perfectiones morales que nous les tirons. Les Religions fausses ou les illusions de la véritable, ne naissent que de ce qu'on ne se fait pas des idées exactes de cette dernière sorte d'attributs.

79

CH. III. La puissance que nous reconnoissons en Dieu n'a point d'autres bornes que l'impossible ; tout ce qui est en est l'effet ; tout ce qui peut être en est l'objet. Rien n'étoit avant qu'il le fit. Tous les Philosophes sembloient fixés à penser que rien ne se fait de rien. Dieu n'avoit donc fait qu'arranger la matiere : mais la manière dont les Philosophes suposoient qu'il l'avoit arrangé, suposoit tacitement qu'il l'avoit faite. La puissance créatrice est inconcevable à

## DES CHAPITRES. ix

*la raison ; mais la raison saine conçoit la nécessité de l'admettre. Il est plus sensé de penser que Dieu fit tout de rien , que d'imaginer qu'il disposa de ce qu'il n'avoit pas fait. Il n'y a qu'une seule vraie cause dans le monde ; c'est l'Être éternel , qui produit & qui conserve tous les autres êtres. Les causes qu'on nomme secondes ne sont point de vrais causes ; elles n'ont point de principe d'action qui leur soit propre. Il n'y a point de réalité dans l'idée confuse qu'on se fait de leurs vertus actives. La supposition des loix générales de la communication du mouvement , est insuffisante pour expliquer la conservation du monde & les nouvelles productions qui s'y font. La génération des plantes & des animaux ne peut être l'effet du mécanisme que nous connoissons. Folle imagination de représenter cette génération comme un simple développement de plantes & d'animaux tout formés au moment de la création. Ces sortes d'imaginations ressemblent à celles des Epicuriens , qui nioient la Providence pour ne pas surcharger la Divinité de trop de soin : c'est penser peu dignement de Dieu , c'est le dégrader pour le relever. La volonté de Dieu qui fait tout , est aussi simple que sa nature : son opération sur les substances créées , quoique dirigées par des principes immuables , n'est pas moins une opération créatrice ; c'est ce qu'on peut appeler avec Platon , l'art de la Divinité , qui con-*

*siste dans sa volonté toujours unique, dans la variété de ses effets. La vraie Philosophie sur ce sujet, c'est celle de Salomon, qui conclut que l'homme ne peut rien comprendre dans les œuvres de Dieu. Le premier hommage que sa puissance demande de nous, c'est l'admiration; le second, c'est le sentiment de notre indépendance & de notre impuissance propre. Ne rien reconnoître de puissant que Dieu seul, tout esperer de lui parce qu'il est aussi bon que puissant. 99*

*CH. IV. Toutes les nations ont nommé Dieu très-bon. Ce langage étoit inspiré par la reconnoissance. On concevoit Dieu comme un être sans indigence, & comme la source de tous les biens: ce n'est donc que pour avoir à qui les communiquer, qu'il a créé le monde. Les athées seuls ou les esprits superficiels & les cœurs ingrats, croient y voir des traits peu dignes de cette souveraine bonté: ce qui les frappe le plus, c'est ce qu'ils appellent le mal physique. Énumération des maux de cette espece. S'ils prouvent qu'il n'y ait point de Dieu, ce sont des maux sans consolation, dont les athées ne doivent point se plaindre; ils s'en plaignent pourtant, & ne renoncent point au bonheur; ils le desirent invinciblement. Ce desir uniforme est-il le fruit d'une combinaison fortuite des parties de la matière? ce desir ne leur apprend-il pas au contraire qu'ils n'ont point été faits sans sagesse? Mais s'ils sont les productions d'un être sage, peuvent-*

*ils se le figurer assez mauvais pour les rendre malheureux , avec un desir insurmontable de leur bien - être ? S'ils ne peuvent concilier ces idées , qu'ils en concluent que les maux physiques ne sont pas de vrais maux : les bons les partagent avec les méchans. Dieu pourtant aime les bons : un Dieu ne fait point de mal à ceux qu'il aime. Nous sommes créés mortels , & nous devons souffrir tout ce qui convient à notre mortalité. La mort n'est un mal que quand on a mal vécu : c'est la fin de tous les maux pour ceux qui vivent bien. Nous souffrons moins en cette vie par les infirmités de la nature , que par le dérèglement de nos affections. Mais pourquoi sommes - nous dérégés ? c'est un second objet de plainte. Le mal moral choque encore plus que le mal physique : à qui faut-il l'attribuer ? Est-ce sur celui qui nous a faits , que nous devons rejeter la cause de notre injustice ? C'est une impiété de le penser , c'est une contradiction d'idées démenties par le sentiment invincible que nous avons de notre liberté. Nous ne faisons le mal que parce que nous voulons le faire. Rien hors de nous ne peut produire en nous une mauvaise volonté , ou nous forcer à vouloir le mal : c'est ce qui résulte de divers raisonnemens réunis qui nous ramènent à la conviction de l'immense bonté de Dieu pour nous. Sentimens dont elle doit nous pénétrer. 120*

CH. V. Description de la sagesse dont tous

*les traits se font remarquer dans les œuvres de Dieu : on la découvre à la plus simple attention dans l'ordre général de l'Univers ; on la découvre en particulier dans les êtres vivans. L'homme, sans sortir de lui-même, n'y peut qu'admirer la divine industrie de l'ouvrier qui l'a fait ; elle éclate dans la fabrique de son corps ; elle y fait des miracles au-dessus de ses conceptions. Il en a le sentiment sans en pénétrer les causes ; il les trouve d'autant plus admirables qu'ils lui sont plus incompréhensibles. C'est sur-tout l'impression que les facultés & les affections de son ame font sur lui quand il y réfléchit, qui le tiennent dans un étonnement continuel. Il a des sentimens & des vûes de devoir sur toutes ses actions ; son bien-être dépend de s'y conformer, son malheur est de s'en écarter ; il se le reproche : il conclud de-là que Dieu l'a fait pour une perfection qui doit être sa plus sérieuse étude, parce que cette perfection le conduit à sa vraie fin. Pensées des Philosophes sur l'obligation de nous conformer à ces desseins de sagesse. Leurs préceptes & les raisons de ces préceptes, qui leur donnent plus de force que quand ils sont proposés en simples maximes. Toute la regle des mœurs dépend de la considération des desseins de Dieu lors de la formation des hommes, & dans leur destination : cette considération les dispose à se conformer sans répugnance à tout ce qui suit de l'ordre qu'il a mis dans l'Univers, & des ra-*

ports établis entre les différentes créatures. Renvoyement de raison de ceux qui doutent ou qui voudroient douter que tout soit sage dans ses œuvres. On retorque contre eux leurs questions impertinentes. Réflexions plus étendues sur l'objection de ceux qui jugent qu'il eût été plus sage de ne point borner notre liberté, de manière que nous soions obligés de vouloir ce qui ne nous plairoit pas, & de ne pas vouloir ce qui nous plairoit le plus. Les passions sans frein sont nécessairement inconstantes; notre but unique; c'est la justice qui ne change point. La liberté n'est qu'un fruit de l'intelligence. L'intelligence n'agit point sans sagesse. La sagesse consiste à tendre toujours à sa vraie fin. Les hommes ont conservé des idées de cette sagesse pour leurs intérêts & pour leurs plaisirs. Ils arrivent à leur fin; mais cette fin c'est leur perte. 144

CH. VI. Dieu sçait tout, le passé, le présent, & l'avenir; c'est l'idée fixe que toutes les nations se sont formées de sa science: il n'est pourtant aucun de ses attributs sur lequel on ait fait des questions plus embrouillées. Quelques-uns doutent qu'il voie les déterminations futures des agens libres, ou suposent qu'il ne les voit que dans de prétendus decrets par lesquels il a résolu qu'elles seroient. Par-là la liberté de l'homme & ses mérites seroient anéantis. Il n'y auroit plus en Dieu de sagesse, de bonté, de justice, Moien de dissiper ces absurdités. C'est

*une méprise presque aussi générale qu'elle est grossière, de mettre de la succession dans les connoissances de l'Être éternel. Cause de cette méprise. Fausseté des systèmes qu'elle a produits. Abus des termes de prévision & de prédestination. Ces termes à l'égard de Dieu, n'ont point d'objet réel. Moïen de rectifier ces fausses idées; considérer Dieu comme faisant dans le présent ce qu'on dit qu'il fera dans l'avenir. Disons toujours qu'il voit & jamais qu'il prévoit. S'il ne prévoit point, il ne prédestine point: ce langage ne détruit aucunes vérités réelles. Une seule vérité claire & non contestée dissipe l'embarras de tous les systèmes, & les réunit dans un point essentiel. L'idée que nous avons de Dieu nous le représente dans un présent perpétuel; il agit selon ce qu'il est. Dans ce présent, il récompense les bons, il punit les méchans, il rend à chacun selon ses œuvres. Ce sont des façons de parler d'autant plus claires pour nous, que le sens en est conforme aux attributs de Dieu qui nous sont le mieux connus. Cette unique vérité décide toutes les questions qu'on agite sur les causes du partage des élus & des reprouvés. Dieu récompense des vrais mérites, il punit de vrais démérites. C'est ainsi que ses decrets immuables s'exécutent; & les manières de les concevoir ne mettront aucune différence dans cette exécution. La considération de la justice de Dieu mettra cette vérité dans tout son jour.*

## DES CHAPITRES. xv

*Sentimens que la conviction de sa toute-science doit nous inspirer. Pensées des Philosophes & des autres maîtres des mœurs à ce sujet. Il n'est point d'attribut de Dieu qui soit pour nous la source de tant de moralités. Détail des plus importantes.* 165

CH. VII. *Les Philosophes qui nioient la Providence, dégradent la Divinité. Rien de moins digne de l'Être suprême, que d'imaginer que les soins de son ouvrage puissent le surcharger & troubler sa félicité souveraine. Quand on le croit infiniment puissant & sage, quand on est persuadé qu'il voit tout, on ne peut douter qu'il ne veille à tout, qu'il ne fasse tout dans le monde, ou que quelque chose s'y fasse indépendamment de lui. C'est un hommage que tous les instans de notre vie nous apprennent à lui rendre. Tout ce qui nous arrive, tout ce que nous voïons arriver nous paroîtroit un prodige, si nous ne le voïons qu'une fois. Le grand mal n'est pas de douter de la Providence, c'est de s'en défier; cette défiance est comme un mal épidémique. Rien de plus propre à confondre nos inquiétudes, rien de plus capable de nous en guérir, que les réflexions simples de l'Évangile. Analyse de ces réflexions, dans laquelle on en développe tous le sens & les raisons des maximes de Jesus-Christ, prises les unes après les autres. Ces maximes méritent d'autant plus d'être mises dans tout leur jour, qu'elles sont*

plus à la portée de tous les esprits. Je leur ai donné tout ce Chapitre , & je me figure que les lecteurs le goûteront d'autant plus , qu'il leur apprendra beaucoup , sans paroître leur rien apprendre de nouveau. Il est si naturel aux hommes de croire leurs défiances , leurs inquiétudes , & leurs craintes raisonnables , qu'on ne peut leur donner trop d'occasions d'y réfléchir plus longuement & plus fortement , pour les ramener aux idées saines & sensibles qui peuvent les en guérir. Il ne s'agit en tout ici que de bien penser de Dieu ; tout ce qu'il est & tout ce que nous en sçavons , concourt à condamner des dispositions que nous ne nous reprochons pas assez.

187

CH. VIII. Il reste un sujet de doute à dissiper sur la Providence générale , c'est de voir arriver des maux aux bons ; ce doute ne vient que de l'erreur de nos jugemens sur les biens & les maux de cette vie. Se figurer un homme vraiment juste & malheureux , c'est une contradiction d'idées inconciliables. Il n'est pour nous en cette vie de vrais biens que ceux que la justice nous procure , la source de notre bonheur est au-dedans de nous ; tout ce qui nous vient du dehors ne peut être un vrai mal : c'est défaut de religion de le penser. Dieu ne peut aimer les bons & vouloir leur nuire. Quand il permet qu'ils soient affligés , c'est un bon pere qui veut élever ses enfans sagement ; cette pensée est pri-

19

*se dans la nature. Les peres qui ne corrigent point leurs enfans sont regardés comme de mauvais peres. Dieu nous crée dans une imperfection qui demande que nous soions exercés par des moïens propres à nous perfectionner ; c'est ce qu'il fait par les maux aparens que nous souffrons. Nous sommes heureux de ce qu'il daigne se mettre en quelque sorte en colere contre nous ; sur ce sujet le langage des Philosophes est pareil à celui de l'Evangile. Une seconde réflexion nous fait comprendre la cause de cette espece de joie que les afflictions causent aux justes. C'est une élévation d'ame qui nous fait trouver du plaisir dans les choses difficiles ; cette pensée réduite à la vérité simple , c'est que notre grand cœur consiste à faire ce que Dieu nous commande à quelque prix qu'il le mette. Il veut notre perfection ; & tout est bon pour nous dans ce qui nous perfectionne. Pensée d'un Philosophe , qui ne trouvoit point d'homme plus malheureux que celui qui n'étoit point malheureux aux yeux du monde ; raisons de cette pensée ; langage admirable qu'elle inspiroit à ce même Philosophe. Les plus parfaits dans le Christianisme ont adopté sa façon de penser qu'ils semblent même avoir outrée. Toutes les exhortations à souffrir entrent avec peine dans l'esprit quand on n'en considere pas les utilités : on renvoie sur ce sujet à la lecture du troisieme volume des Leçons de la Sagesse , sur les défauts des hommes.*

CH. IX. *L'idée de la justice de Dieu nous donne une double vûe. Il ne peut nous rien commander qui ne soit praticable, ou qui ne puisse le devenir. Il doit donc s'offenser quand nous lui desobéissons. On ne s'écarte point sans impiété de ces deux pensées. La question sur l'origine du mal moral a jetté les hommes dans plusieurs écarts. Exposition de cette origine d'après les Juifs & les Chrétiens. La raison, sans nous la démontrer, nous en fait connoître la certitude par ses conséquences. Les écarts de plusieurs Religions ne peuvent se soutenir. Les fables des Poètes ont passé pour des rêveries & pour des contes puériles. Tout cela au fond concourt à prouver que la Nature a souffert quelques dépravations, Dieu l'ayant créée d'abord aussi bonne qu'elle pouvoit l'être. Idée des châtimens futurs crus de toutes les nations. Les Poètes en ont fait des peintures dont on s'est moqué; mais ceux qui s'en moquoient n'étoient pas moins convaincus que Dieu ne laissera point les crimes impunis. Quelle sera la nature & la durée des peines réservées aux méchans? La raison ne nous apprend sur ce sujet qu'une seule vérité, c'est qu'il y aura de l'inégalité dans les châtimens comme nous en concevons dans les péchés. Point d'entière impunité. De-là cette crainte générale des Peuples. Raisons de cette crainte. Utilités qu'on en doit retirer, pour ne se croire jamais assez innocent pour se con-*

*soler des maux de la vie , pour se reprocher des fautes qu'on méconnoît , &c.* 223

CH. X. *Il y a deux dispositions contraires à la justice de Dieu ; l'une est de croire qu'il commande moins , & l'autre qu'il commande plus qu'il ne commande. L'une fait les consciences relâchées , & l'autre les scrupuleuses. Le scrupule a deux objets , ou produit deux effets ; l'un de douter si ce qu'on va faire est juste , & l'autre d'en douter après qu'on l'a fait. Ce doute vient toujours de quelque ignorance , de quelque faux préjugé , de quelque méprise qu'on fait dans le jugement du bien & du mal. Dieu ne nous a point fait de devoirs équivoques , point de devoirs contraires. Il y en a de subordonnés , dont les uns doivent céder aux autres dans la concurrence. Regles pour les discerner. Dieu n'a rien créé de mauvais en soi ; tous nos penchans naturels sont légitimes quand ils sont renfermés dans les fins marquées par les besoins pour lesquels ils ont été donnés. Détail des mécomptes où les scrupuleux tombent à ce sujet. L'idée de la justice de Dieu doit la représenter comme immuable ; on n'y doit rien ajouter , c'est le vice du scrupule ; on n'en doit rien retrancher , c'est le caractère du relâchement. Illusions des pensées qu'il inspire ; elles vont jusqu'à l'impiété. Raisonnemens insensés par lesquels on s'efforce de les justifier : ces raisonnemens se démentent tôt ou tard ; & malgré la*

plus extrême dépravation des mœurs, il est toujours resté pour constant dans le monde, que Dieu le jugera dans sa justice; que ces Loix sont toutes dignes de respect, qu'il est juste dans toutes ses voies, que toute prévarication des devoirs est digne de châtement; & de-là l'opinion générale de la nécessité de l'expiation des fautes qu'on a commises, ou de les effacer par un sincère repentir. C'est un sujet qui doit être traité le plus exactement, parce qu'il n'en est point où les illusions & les séductions intéressées aient plus fait entrer de mécomptes & d'abus. 243

CH. XI. L'idée de la justice de Dieu fut toujours tempérée par celle de sa bonté; jamais on ne se le figura sans indulgence pour les pécheurs; on enseigna par-tout qu'ils pouvoient l'apaiser par des moyens convenables. C'étoit une présomption naturelle qu'on tiroit de la conduite des hommes, dont les plus irrités s'adoucièrent par des satisfactions. Dieu ne seroit pas juste, s'il ne s'offensoit point de l'injustice; mais il y auroit en lui trop de rigueur, s'il ne se laissoit point fléchir. La nature nous dicte l'un & l'autre; & de-là cette confiance qu'on a toujours eue dans les expiations des péchés même les plus énormes. Ces expiations ont fait la partie la plus intéressante & comme la plus essentielle de toutes les Religions; on y recouroit sur-tout dans les calamités. Un sentiment naturel faisoit penser qu'on ne souffroit point sans être coupable. On imaginoit des moyens de pré-

venir les maux que les péchés commis faisoient craindre , & de finir ceux dont on étoit frappé. Ces moïens étoient tous arbitraires ou suggérés par des idées humaines ; ce n'étoit que des signes vuides ou des démonstrations extérieures du repentir. Il n'y avoit que cette disposition du cœur qui pût leur donner quelque prix. Il arriva pourtant que les peuples mirent leur confiance dans ces vaines expiations ; & l'intérêt des Prêtres conspira pour les confirmer dans cette illusion. Le détail de leurs supercheries seroit infini ; les Poëtes s'en mocquerent , & les Philosophes qui pensoient plus dignement de Dieu , ne donnerent point dans ces méprises grossières. Ils comprirent que comme c'est par le cœur que le péché se commet , c'est par le cœur qu'il doit être expié. Précis de leurs pensées sur ce sujet : elles sont conformes à celles des Prophetes des Juifs , qui réctifierent le jugement que ce peuple faisoit des purifications prescrites par leur loi. Qu'on recueille les voix de l'Univers , elles attesteront qu'aucun péché ne se pardonne sans le regret de l'avoir commis , & sans un changement réel des mauvaises affections & des mauvaises œuvres. Quiconque enseigne une autre doctrine , est un séducteur qui trompe par de fausses promesses. La race des charlatans ne périra point dans le monde , tant qu'il y aura de l'avarice dans les ministres de la Religion , tant qu'on n'en formera point le plan sur les attributs de Dieu.

*Rien de plus consolant pour les pécheurs , que de leur représenter que Dieu ne veut point les perdre , mais qu'il demande qu'ils changent pour leur pardonner.*

263

CH. XII. *La méditation de toutes les perfections de Dieu nous inspire pour lui des sentimens. Notre indigence naturelle , notre infirmité , notre impuissance , & la dépendance universelle où nous sommes de ses secours , nous porte à le regarder comme notre ressource ; & c'est là ce que Dieu veut : c'est par-là qu'il nous accoutume à le prier. La priere en ce sens est le premier fond de la Religion : de-là cette maxime à laquelle toutes les Nations ont souscrit, point de Religion sans priere. Elle est fondée sur l'expérience des bontés du Créateur. On savoit qu'il pouvoit tout & qu'il ne manquoit de rien. C'étoit donc par une bonté toute gratuite qu'il versoit tant de dons sur la terre & sur les hommes. C'étoit une stupidité dans les Philosophes qui pensoient que la Divinité ne se mêloit point des affaires humaines ; ils n'avoient qu'à prêter l'oreille aux cris qui s'élevoient de tous côtés jusqu'au Ciel. D'où seroit venu ce concert à prier un Dieu sourd & sans affection pour ceux qui le prioient ? L'expérience leur répondoit qu'ils ne le prioient point en vain. Les plus misérables , les plus abandonnés ont tous reçu des bienfaits signalés de leur auteur , soit qu'on les considère en eux-mêmes , soit qu'on regarde les différentes sortes*

*de secours que la nature produit en leur faveur. On raisonne également mal, quand on suppose que les prieres sont aussi inutiles, parce que ce qu'on demande doit arriver ou n'arriver pas, selon l'ordre immuable de la nature, selon la prévision de Dieu, selon ses decrets. Ces raisonnemens sont fondés sur les bornes étroites de nos esprits, sur des suppositions sans réalité. Les réponses qu'on y fait sont des consolations qu'on donne à des ames malades. Ces mêmes raisonnemens se retournent contre ceux qui les font. Les hommes ne font que balbutier sur l'accord de nos prieres, avec les dispositions & les opérations de Dieu. La priere est fondée sur des motifs plus solides & sur des sentimens moins trompeurs. C'est par nos sentimens plus que par nos lumieres, que Dieu nous rapelle à lui. Ces sentimens sont comme indélébérés dans l'ame raisonnable, qui se trouve portée naturellement à recourir à son auteur dans ses besoins. S'il differe à nous accorder ce que nous demandons, s'il le refuse, c'est par des raisons que nous devons révéler sans les comprendre. La priere a des conditions. La disposition la plus convenable pour prier, c'est une espece d'indifférence sur le succès des prieres. Dieu sait mieux que nous ce qui convient. La condition la plus essentielle, la premiere de toutes, c'est la confiance; elle est fondée sur tout ce que Dieu est en lui-même, sur ce qu'il est pour nous, sur sa qualité de*

*pere que l'Évangile & la Philosophie se sont accordés à lui donner, &c.* 279

**CH. XIII. Seconde condition de la Priere.**

*Nous regardons Dieu comme le distributeur de tous les biens ; mais il y a pour nous un discernement à faire entre les objets que nous apelons bons. Nos vrais biens, ce sont ceux de notre ame, ceux qui tendent à la perfectionner, à la rendre digne de sa dernière destinée ; mais on se séduit dans les idées qu'on se forme des biens sensibles. On les demande sans songer s'ils sont justes ou injustes, utiles ou nuisibles, & les vœux qu'on fait pour les obtenir deviennent injurieux à Dieu. Invectives des Philosophes & des Satyriques contre ces sortes de prieres. Objets auxquels ils réduisent les véritables. Ce sont les vertus ; mais peut-on demander à Dieu les vertus ? Absurdité de ce doute. La créature ne peut être conçue comme indépendante du Créateur. Dieu connoît son ouvrage, & peut le diriger selon la constitution qu'il lui donne. Il agit sur notre ame sans blesser notre liberté ; il fait des miracles dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre corporel, sans troubler les loix générales. On le prie de forcer les volontés même rebelles de revenir à lui ; ce langage vient de la conviction commune des peuples, qu'il est l'arbitre souverain des cœurs & de tous leurs mouvemens. On doit donc lui demander ces graces avec une*  
*extrême*

*extrême confiance & par préférence à tous les secours nécessaires à la vie présente, qu'on peut néanmoins & qu'on doit lui demander. C'est ce qu'on a vû justifier comme par l'instinct ou par la conspiration générale de toutes les Nations, soit pour demander des biens, soit pour détourner des maux. Toutes ont pensé qu'il est le maître de la vie & de la mort; que c'est lui qui frappe & qui guérit, &c.* 296

CH. XIV. Troisième condition de la prière. Le recours à Dieu n'est point fondé sur une entière certitude d'obtenir ce qu'on lui demande. Ce n'est point sa justice, mais sa bonté qu'on sollicite. Il est maître de ses momens, comme de ses dons; on les lui demande, sans penser qu'il les doive. C'est ce qui se prouve par le langage unanime des façons de prier. On n'accuse point Dieu d'injustice dans ses délais ou dans ses refus: c'est sagesse, c'est bonté même en lui de refuser ou de différer. Il sait mieux que nous ce qui nous convient: ce qui nous arrive vaut mieux dans ses desseins, que ce que nous demandions. Dispositions dans ces occasions. Regles, modeles, ou formules des vraies prières. Dépendre en tout de sa bonté toujours juste, toujours sage, toujours bienfaisante. Le desintéressement est la disposition la plus essentielle. L'uniformité des pensées dans toutes les Nations sur ce sujet, nous répond de leur vérité: c'est la nature qui les a dictées. Obsta-

*cles qu'on met au succès de la priere : la vie la dément. C'est le caractère des prieres plus ordinaires. Autres obstacles dans la maniere & dans les dispositions actuelles de ceux qui prient. Peinture comme incroyable de ces défauts. Réformes à faire dans cette partie du culte de Dieu la plus essentielle. Abrégé des dispositions fondamentales pour le prier comme il faut. 310*

*CH. XV. Le culte intérieur est le vrai culte de Dieu qu'il aprouve ; c'est donc le plus essentiel. Ces vérités semblent résulter des preuves seules de sa nécessité & des caractères qu'on en a recueillis. Précis de ces caractères tiré de la doctrine des anciens Philosophes : c'étoit pour eux l'unique vrai but de la Philosophie , l'unique fruit qu'ils prétendoient en retirer. Leur vie ne répondoit pas toujours à leurs maximes. Les plus sages ne pensoient pas être tels que le vrai sage , qu'ils peignoient : mais si leurs mœurs étoient corrompues , leurs lumieres étoient pures. Pensées de Pithagore & de Galien sur le vrai culte de la Divinité. Reconnoître ses grands attributs & s'y conformer. Jamais peuple n'eut plus d'attachement pour le culte sensible , que les Juifs. Leurs Prophetes travaillerent à les en desabuser. Leurs instructions firent peu d'impression sur les esprits , tant qu'ils resterent dans leur pays ; la captivité leur en fit comprendre la vérité. Ce ne fut pas néanmoins sans peine qu'on les en détacha de*

## DES CHAPITRES. xxviij

*puis la prédication de l'Évangile, & leur esprit s'est introduit & se renouvelle sans cesse dans le Christianisme. L'Évangile a néanmoins confirmé la maxime des Philosophes ; & leurs pensées & leurs expressions ont paru si justes aux docteurs chrétiens, qu'ils n'ont souvent fait que les transcrire. Maniere dont ils ont parlé des sacrifices de ceux qu'on nomme les anciens justes. Ils ont spiritualisé par emblème toutes les cérémonies, pour les réduire aux dispositions de l'ame, dont elles ne devoient être que les expressions. Il ne reste après cela que d'examiner avec exactitude quelle est la nature & le mérite du culte extérieur.*

322

**CH. XVI.** *Si nous étions de purs esprits, toute notre Religion se renfermeroit au-dedans de nous, mais unis à des corps, nous avons des affections dont il nous est naturel de donner des démonstrations sensibles : c'est ainsi que nous en usons avec nos égaux, selon que nous sommes affectés pour eux, ou que nous les croïons affectés pour nous. Nous leur donnons des témoignages marqués de notre bienveillance, de notre reconnoissance, de notre vénération, de notre repentir ; nous leur faisons des présens, nous leur rendons des honneurs, nous les louons, nous les prions pour nous attirer leurs bonnes grâces, ou pour les recouvrer : ce sont des devoirs que nous nous imposons. Ces devoirs font une partie de notre justice à leur égard, & celle que*

c ij

nous devons à Dieu. La piété nous inspire les mêmes sentimens & les mêmes façons d'agir. Telle est l'origine des premiers hommages du culte extérieur. Les hommes nés pour la société se réunirent dans ces hommages, & le culte devint public : ainsi se formerent les différentes Religions qu'on a vû régner partout dans le monde. Les plus anciens adorateurs n'eurent point de temples. Dieu peut être honoré dans toutes sortes de lieux. Toutes les pratiques de ces sortes de cultes étoient de même arbitraires, & tiroient tout leur mérite des sentimens qu'elles représentoient, tout y étoit simple ; les premiers auteurs des cérémonies en étoient eux-mêmes les ministres. Les Egyptiens furent les premiers à faire un ordre particulier de Prêtres : cet usage fut adopté, & de-là vinrent les principaux abus du culte extérieur ; les Prêtres y mêlerent leur intérêt particulier, & multiplièrent les oblations dont le profit leur revenoit. Le plus grand mal fut de les faire regarder comme des moïens efficaces par eux-mêmes pour obtenir de Dieu des grâces particulières, ou pour effacer les fautes commises. Par-là les Religions les plus sages dégénèrent encore en superstitions ; c'est sur quoi chacun doit s'examiner, pour ne pas s'appuier sur une idée vaine de la Religion qu'il professe.

CH. XVII. L'étymologie du nom de superstition n'est pas assez sûre pour nous donner

## DES CHAPITRES. xxix

*par ce seul terme une idée complète. Il exprime comme celui de Religion un assemblage de dispositions, mais si différentes les unes des autres, que les esprits attentifs les ont toujours distinguées comme par instinct les unes des autres. La méprise générale des superstitieux est d'attacher aux exercices du culte extérieur une vertu réelle qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne peuvent avoir. La raison le leur dit. Les corps n'ont point d'action propre sur les ames; ils ne peuvent former en elles des dispositions nouvelles, ni changer les anciennes; & tout ce qu'on nomme superstition tend à persuader le contraire. C'est ce qu'on prouve par des exemples; & de quelque religion qu'on les tire, ils peuvent s'appliquer à toutes. Comparaison des superstitions romaines & judaïques: elles sont toutes caractérisées par des erreurs, par des ignorances, par des illusions, par des impostures, par de fausses idées qu'on se fait des attributs de Dieu. On croit lui plaire en faisant ce qu'il défend, en préférant ses propres institutions à ce qu'il commande. On fait des maux réels pour en éviter d'imaginaires. On croit l'appaiser par des offrandes précieuses; on imagine des formules de prières pour arrêter sa colère, & pour l'empêcher de punir. Tous les charlatans en fait de religion, ont pour cela des spécifiques. On donne à l'Etre souverainement parfait, tous les vices des hommes & leurs*

*mauvaises humeurs. De-là les cultes inquiets , qui se surchargent sans cesse de nouvelles prières hors d'œuvre , & sans cesse répétées , comme pour mettre à-bout le Dieu tout-puissant , comme pour le mettre hors d'état de récompenser tout ce qu'on fait pour lui ; de-là les cultes cruels qui font agir contre la nature. Raison ou détail de tous ces vices de la superstition : il conduit à se faire des idées plus exactes du culte vraiment digne de Dieu. Caractere de ce culte. Instruction tirée d'un Prophete , qu'on adresse aux superstitieux.* 356.

CH. XVIII. *Les pratiques du culte extérieur ont dépendu chez toutes les Nations de la convention des sociétés religieuses ; mais il a fallu qu'elles ne fussent ni bonnes ni mauvaises en elles-mêmes. Rien de contraire aux attributs de Dieu ; première condition : telles furent les oblations du blé , de la farine , du pain , du vin , de l'huile , des parfums. Les victimes sanglantes n'avoient rien de même que d'innocent ; mais elles ne furent pas du goût de ceux qui se plaisoient dans la simplicité du culte. Il n'en fut pas de même des victimes humaines. L'homicide est contraire à la nature ; ceux qui se devoient pour la Patrie n'étoient que des fanatiques ou des furieux. Ceux qui se tuent par des austérités outrées ne sont gueres moins coupables. Se procurer à soi-même la mort , se priver de la vie pour hono-*

*rer Dieu, c'est lui offrir ce qui ne nous appartient pas, & ce qu'il nous ordonne de conserver. Seconde condition. Rien dans le culte qui resente l'idolâtrie. Ce second vice est le plus injurieux à Dieu, qui doit être l'unique objet de nos adorations & de nos hommages. La première sorte d'idolâtrie fut le culte des astres : ce culte étoit le plus excusable, au moins dans son origine. La seconde sorte fut celle des images artificielles de la Divinité. Moïse l'interdit absolument, Numa en usa de même. Les premières représentations de la Divinité furent sous forme humaine & d'animaux. La troisième sorte fut d'honorer des hommes morts ; elle devint à la fin la plus dominante, parce qu'elle étoit fondée sur des raisons spécieuses, mais toujours injurieuses à la Divinité, qui ne peut se communiquer aux créatures. La Philosophie donna le premier coup à ce faux culte ; les Chrétiens en bannirent toutes les espèces. Pensée de Tertullien sur ce sujet, propre à faire juger de toutes les anciennes & de toutes les nouvelles idolâtries. Deux grands maux qu'elles font faire aux hommes, expliqués par Jérémie & dignes de toute l'attention des lecteurs touchés d'un zèle sincère d'épurer leur Religion. 373*

CH. XIX. *Ce n'est pas assez de bannir de la Religion les créances fausses & superstitieuses ; le mérite du culte consiste dans les motifs qui l'animent ; Dieu seul doit en être l'objet : il ne*

*récompense que ce qu'on fait uniquement pour lui plaire. L'hypocrisie qui ne cherche que l'estime ou la faveur des hommes, est trop grossière pour avoir besoin d'être combattue par des invectives. Toute affectation même de régularité dégrade la piété. Pensées des Philosophes à ce sujet. Détail des méprises où les faux dévôts tombent par les faux jugemens des usages communs de la vie conformes à ses besoins. Ils se prescrivent des pratiques faussement religieuses; ils dépouillent de leur véritable esprit celles qui sont instituées pour exprimer des dispositions qu'ils n'ont pas. Ils feroient ce qu'ils font dans toute autre Religion que celle qu'ils professent. Leurs œuvres ne sont rien moins que religieuses. Ce sont des œuvres toutes profanes, toutes humaines, des œuvres pour le moins sans mérites, étrangères au but de la Religion. Son but est la pureté des mœurs & le bonheur à venir. Méprise énorme de ceux qui concentrent les devoirs des hommes dans le bonheur présent de la société; leur langage diffère peu de celui des athées dissimulés, qui n'osent professer ouvertement leur athéisme. Ils admettent une Divinité; mais cette Divinité, c'est la société, dont ils doivent, disent-ils, observer les bien-séances, dont la Religion fait la principale. Extravagance de cette idée. La piété sincère fait le bonheur le plus solide dont on puisse jouir dans le monde; mais ce bonheur n'en est pas la*

## DES CHAPITRES. xxxiij

*récompense. Les félicités du tems ne sont pas un prix capable de faire rechercher la justice : ce n'est presque toujours qu'au mépris de la vertu qu'on se les procure : on la conserve rarement dans leur jouissance , qui donne des moïens de contenter toutes les passions déréglées. L'histoire peut nous prouver que les peuples les moins sociables étoient les moins religieux. Les vûes de l'éternité ont été la base des loix chez les nations policées ; elles animent les nations même qui n'ont point de loix. Toutes sont persuadées qu'il y a des récompenses & des châtimens futurs.*

389

**CH. XX.** *Nous attendons une vie future, où les bons seront récompensés & les méchans punis. Nous croïons l'existence d'un être suprême , puissant , sage , bon , juste ; c'est une conviction qui ne nous permet aucun doute raisonnable. Sous ce juste juge les vertus ne seront point sans récompense , ni les vices sans châtimens. Si nous faisons le bien, espérons ; si nous faisons le mal , craignons : toute la doctrine de mœurs , toute la religion roule sur ces deux motifs. La justice constante sera couronnée de la gloire. L'iniquité n'échappera point à la honte de sa condamnation. Plusieurs religions qui nous ont précédés sont tombées dans une imprudence commune. Les Philosophes se figuroient une félicité plus conforme à nos desirs naturels ; mais le plus sûr est de confesser que*

*nous ignorons la nature du bonheur & du malheur à venir. Dieu traitera chacun selon ses œuvres. L'instant de la mort est l'instant décisif, l'instant du jugement. Les récompenses sont conçues éternelles & nous fournissent l'idée des peines des méchants. Dieu est un juge équitable; sa justice doit être satisfaite. Il est d'autres lumières que les principes que nous avons établis dans cet Ouvrage; cherchons à nous en instruire. Réflexion sur la conduite des grands Philosophes. Craignons de tomber dans les mêmes foiblesses. Implorons les secours d'un Dieu plein de bonté, & profitons de tous les momens pour assurer notre bonheur éternel. 399*

**Fin de la Table de la quatrième Partie.**



# C A T A L O G U E

*Des Livres qui se trouvent chez BRIASSON ;  
Libraire , rue S. Jacques , à la Science.*

## H I S T O I R E.

**L**A Mythologie, & les Fables expliquées par l'Histoire, par M. l'Abbé Banier, *in-4<sup>o</sup>. 3 Vol. 1738 & 1739, ou 8 Vol. in-12.*

Explication historique des Fables, où l'on découvre leur origine & leur conformité avec l'Histoire ancienne. Nouvelle édition corrigée, & différente des premières, par M. l'Abbé Banier, *in-12. 3 Vol. 1742.*

Histoire de Grece, trad. de l'Anglois de Temple Stanyan, par M. Diderot, *in-12. 3 Vol. 1843.*

Les Mœurs & Usages des Grecs, des Romains, des François & des Germains, réunis en quatre Volumes ; sçavoir, ceux des Grecs, par M. Meffnard, *in-12. Lyon, 1743.* ceux des Romains par M. L. F. de M. *in-12. 2 Vol. 1744.* ceux des François & des Germains, *in-12. Paris, 1753.*  
*On vend aussi chaque article séparément.*

## D R O I T & P O L I T I Q U E,

Traité de la Collation & Provision des Bénéfices ; des Résignations, du Visa, &c. par M. Piales, Avocat, *in-12. 8 Vol. 1755 & suiv.*

*On vend séparément les Tomes 4, 5, & les Tomes 6, 7, & 8, qui ont paru en 1756.*

— Des Provisions en Cour de Rome, à titre de Prévention, par M. Piales, pour servir de suite au Traité des Bénéfices, *in-12. Vol. 1756.*

— Du Droit des Universités & des Gradués par

## xxxvj C A T A L O G U E.

M. Piales, pour servir de suite au Traité des Bénéfices, 4 Vol. 1757.

— De la Dévolution, du Dévolut & des Vacances de plein droit, par M. Piales, in-12. 3 Vol. 1758.

Dissertations sur les raisons & la nécessité d'établir & d'abroger les Loix, par l'Auteur des Mémoires de Brandebourg, avec une Dissertation sur l'Usure, par M. Formey, in-8°. 1751.

### MORALE, BELLES-LETRES & POESIE.

Introduction à la connoissance de l'Esprit humain, par M. le Marquis de Vauvenargues, in-12. 1747.

Essais sur divers sujets de Littérature & de Morale, par M. l'Abbé Trublet, in-12. 3 Vol. nouvelle Edit. 1753. *Le troisieme Vol. se vend séparément.*

Les principes de la Morale & du Goût, en deux Poèmes, qui sont l'Essai sur l'homme, & l'Essai sur la Critique, traduits en Vers de l'Anglois de M. Pope, par M. l'Abbé du Resnel, in-12. 1745.

Essais sur les erreurs populaires, ou Examen de plusieurs opinions reçues comme vraies, qui sont fausses ou douteuses, traduits de l'Anglois de Thomas Brown, in-12. 2 Vol. 1738.

Système du vrai Bonheur, suivi de l'Essai sur la Perfection, par M. Formey, in-8°. 2 Part. 1751.

Examen Philosophique de la liaison qu'il y a entre les Sciences & les Mœurs, par M. Formey, in-8°. 1755.

Pieces diverses, avec quelques Lettres de Morale & d'Amusemens, par M. D. V . . . in-12. 1746.

L'on trouve chez le même Libraire toutes sortes de Livres de toutes Sciences, tant de France, que des Pays Etrangers.

## LA REGLE



# LA REGLE DES DEVOIRS

REDUITE A SES PRINCIPES,  
ET VARIÉE SUR LA DIVERSITÉ  
de leurs objets.

---

QUATRIÈME PARTIE.

---

APPLICATION DE LA REGLE  
aux devoirs de l'homme à l'égard  
de Dieu.

*Instruction préliminaire.*



PRÈS m'être proposé de réduire nos devoirs généraux à leurs principes, ce seroit laisser mon Ouvrage imparfait, ou manquer totalement mon but ;

*Tome IV.*

A

2      *Instruction préliminaire.*

de ne pas appliquer cette règle à ce que nous devons à Dieu. C'est l'Évangile seul qui nous a instruits des vrais principes de la Religion, & des sentimens purs dont nous devons être affectés envers la Divinité. La Religion Chrétienne a ses dogmes & une Morale qui embrasse tous les devoirs, & particulièrement ceux qu'il nous reste à traiter ici. Elle nous explique quelle est la nature de ces devoirs, & elle nous en a prescrit la forme & la pratique. Il n'y a rien à retrancher ni à ajouter à ses ordonnances; mais il est utile cependant d'en parler relativement à tous les hommes. Le service que je souhaite de leur rendre par-là, c'est de les aider à marcher dans des voies droites, & de les disposer à prendre un jour la route du souverain bien; pour lequel ils ont tous originairement été faits.

La sagesse de Dieu, qui les destinoit à cette heureuse fin, n'a pû leur en laisser ignorer les moyens. Il n'est pas douteux que leur raison n'ait été capable de discerner dans tous les tems ce qu'ils devoient faire & ce qu'ils devoient éviter pour vivre en tout selon leur nature, & pour se rendre dignes de leur destination: c'est l'incontestable vérité

que j'ai dû supposer. Il est évident que les êtres intelligens n'ont pas eu la connoissance d'eux-mêmes & de leur Créateur, sans être pénétrés de l'obligation de lui rendre des hommages: celui de diriger tous leurs mouvemens sur les suprêmes volontés, est un hommage général dont aucun d'eux n'a pû se croire dispensé. Mais il en est de plus particuliers & comme de plus personnels, qu'ils ont réunis sous le nom d'un culte religieux qu'ils se sont accordés à lui rendre. Ce culte a toujours consisté dans des sentimens renfermés au-dedans, & dans des démonstrations destinées à les manifester au-dehors. Ces deux branches du culte ont toujours été réputées inséparables, & elles le sont en effet.

Il est si naturel de concourir dans cette sorte de devoirs, qu'ils sont devenus comme l'indispensable lien de toutes les sociétés particulières qui se sont formées. On a toujours considéré la Divinité comme l'objet qui devoit réunir tous les intérêts, soit par la vûe de la récompense des bonnes actions, soit par celle du châtiment des mauvaises. Aucune nation n'a vécu sans idées ou sans usages religieux: mais dans la diversité des établissemens qui

4 *Instruction préliminaire.*

se font faits , soit avant soit depuis l'Evangile , il s'est introduit des différences plus ou moins essentielles , quant au fond du système ou par rapport aux effets que la Religion devoit opérer dans le monde. Les esprits & les cœurs des hommes sont ainsi faits , qu'ils sont également susceptibles des bonnes & des mauvaises impressions ; ils sont portés vers leurs objets par des vûes plus ou moins parfaites ou par des motifs plus ou moins efficaces : quelques-uns même semblent prendre un certain goût pour ce qu'on nomme bien, comme par préférence ; on les y mene par de simples suggestions, par de petites maximes, par des préceptes non digérés, par des conseils, par des exhortations , par des promesses, par des menaces, par des préjugés d'éducation, par des exercices assidus dont on leur fait une habitude. Or dans cet assemblage comme fortuit de spéculations & de pratiques , le faux s'est confondu avec ce qu'il y avoit de vrai , le frivole s'est mêlé avec le solide ; presque toujours ce sont les erreurs & les illusions qui ont dominé ; on a préféré les imaginations humaines aux notions suggérées par la nature ou révélées par la Divinité. La superstition l'a emporté

*Instruction préliminaire.* 3

sur l'esprit vraiment religieux ; sous le masque ou sous l'ombre de la piété, les hommes se sont nourris de vaines espérances & de crédulités trompeuses, ils se sont perdus en croiant se sauver ; ils ont semé sans pouvoir moissonner ; & l'apas aparent des œuvres & des institutions multipliées, s'est trouvé inutile, infructueux, & trompeur.

Tel est le caractère ou le sort de toutes les religions établies par les hommes ; je dis de toutes, & je n'en excepte que la religion Chrétienne qui a une autre source. Mais plût à Dieu que ceux qui ont le bonheur d'être nés dans le sein de cette religion pure & sainte, ne fussent pas quelquefois eux-mêmes coupables de façons de penser ou d'agir les moins dignes de la divinité & du culte qu'ils professent ! Malheur à eux, si croiant se reconnoître dans le portrait de l'homme égaré, ils ne se réforment point ; ils sont & seront les plus coupables de tous. Vais-je donc discuter toutes les erreurs humaines & désigner le vice de chacune en particulier ? Le travail en seroit immense & presque en tout plus que superflu. Il est en ce genre des méprises si grossières & des absurdités si palpables, qu'il suffit de les définir

A iij

pour apprendre à les réfuter quelque part qu'elles se trouvent. Comme le bon arbre ne dégénere point cependant jusqu'à ne plus porter que de mauvais fruits, nous saisirons les plus simples notions de la divinité qu'on trouve chez tous les peuples, & nous en tirerons des conséquences si naturelles & si claires qu'elles ne puissent être contredites & démenties. Il ne pourroit être qu'avantageux pour mes lecteurs de leur donner un traité complet des devoirs digérés de manière qu'ils pussent considérer ceux que j'établirai comme autant de devoirs immuables ou démontrés par la raison : sûrs alors de leurs manières de penser, ils jugeroient par comparaison du prix qu'ils doivent donner à tout ce qu'ils auront reçu confusément & sans y réfléchir. Les idées vraies ne cesseront point de l'être dans leurs esprits, ou ne feroit qu'y devenir plus claires. Les opinions & les maximes qu'ils auroit regardées comme les moins douteuses, ne leur paroîtront plus être que des présomptions hasardées sans origine authentique. Les illusions se dissiperont; il arrivera qu'un grand nombre des choses qu'on leur aura donné pour religion ne

fera qu'un tissu de suppositions méprisables. Les scrupules s'évanouiront avec les ignorances. Ils cesseront de se repaître de fantôme de mérite. Ils ne compteront plus sur des vertus imaginaires. Ils se déchargeront enfin du joug inutile de toute doctrine & de tout commandement humain dont ils s'étoient imprudemment ou malheureusement surchargés, pour goûter dans un culte plus épuré le repos & la liberté de leur ame avec la confiance d'un prix plus digne des vraies vertus & du juste juge qui les récompensera.

Que ces assurances ne soient suspectes à personne. Qu'on ne se défie point du plan de devoirs religieux que je propose, ou du tour que je lui donne; on pourra penser que je ne dis pas tout: mais qu'on réfléchisse mûrement sur ce que je dis; si ce sont des vérités immuables, n'est-il pas évident que rien de tout ce qui leur seroit contraire ne peut être vrai; que je ne dois par conséquent me faire aucun reproche de l'avoir omis? Qu'on ajoute à cette pensée que les devoirs que j'entreprends d'établir comme des devoirs généraux, & que la nature inspire, n'en sont pas moins des devoirs de tous les tems,

A iiiij

8 *Instruction préliminaire.*

dont les principes ont subsisté depuis que le monde subsiste ; des devoirs par conséquent dont aucune révolution n'a jamais dispensé les hommes, & dont aucun événement ne les dispensera jamais, tant que la divinité qui doit en être l'objet ne s'effacera point de leurs esprits. Je leur aprens en un mot à vivre selon leur nature ; & leur nature n'est pas moins immuable quant à ces obligations, que celui qui la leur a donnée.

C'est par-là que je commence, ou c'est-là que je les rapelle pour continuer à les instruire selon ma première méthode. Les hommes faits comme ils sont, doivent-ils à Dieu quelque culte ? & quel culte ont-ils coutume de lui rendre depuis qu'ils ont commencé de le connoître, ou de se connoître eux-mêmes ? Ce sont les questions où je vais entrer, & dont je ne ferai que suivre pas-à-pas l'analyse. Je n'oublie pas en effet que dans un sens très-vrai, tout ce que nous apellons devoir est pour nous un devoir de religion. Tout devoir suppose la volonté d'un maître souverain qui nous l'ordonne ; de sorte que tout ce que nous avons dit que nous nous devons à nous-mêmes, & tout ce que nous devons à

nos égaux , c'est proprement à Dieu que nous le devons ; & c'est la partie de son culte que nous pouvons nommer un culte d'obéissance. Nous dépendons de lui dans tout ce que nous sommes ; c'est de lui que nous avons reçu nos facultés & nos penchans : ce seroit une espece de révolte contre lui de ne pas en user selon les vûes qu'il nous a données par des impressions naturelles ; soit que nous soions bornés au soin de notre bien particulier , soit que nous soions obligés de nous conformer à la vie sociale. Et sur ce sujet j'observerai que c'est une espece d'impiété de renfermer toutes les obligations de la société dans les utilités de la vie présente. Dieu ne nous a soumis à des loix que pour nous disposer par une fidélité constante à les observer , au bonheur d'une vie future à laquelle il nous destine ; toute société doit donc être religieuse , parce que tout homme a des devoirs religieux à remplir : ce sont ceux que nous avons exposés dans les deux Parties de cet Ouvrage , qui précèdent immédiatement cette dernière.

Mais outre le culte général d'obéissance que nous avons établi dans la première Partie , nous parlerons dans

celle-ci du culte spécial de sentimens & d'affections, dont nous tirons les devoirs des mêmes principes; ce sont ceux qu'on appelle communément la religion ou la piété. Nous la définissons à l'exemple de quelques anciens Philosophes, *la justice envers Dieu*: c'est la définition la plus courte, la plus exacte, & la plus juste que nous puissions donner. La raison, disoient ces anciens, nous est commune avec celui qui nous l'a donnée & dont elle est la regle éternelle: sa regle est donc la nôtre; & comme nous appellons les devoirs réciproques que cette regle nous impose à l'égard de nos semblables, des devoirs de justice, c'est sous la même idée que nous devons nous représenter ceux qu'elle nous prescrit à l'égard de ce suprême auteur de notre être; c'est ce que je développerai par le simple exposé de ce que nous nommons la justice, & par l'application des impressions que ce sentiment excite dans nos ames selon les rapports des objets avec qui nous nous comparons.

Pour mieux concevoir la force & la variété de ces impressions, je me les figure telles qu'elles seroient dans un être intelligent, qui sortiroit immédiate-

*Instruction préliminaire.* 71

ment des mains du créateur , dégagé des liens du corps & libre au même instant dans l'exercice de ces fonctions. J'en infere que c'est à proportion ce qui se passa dans l'ame des hommes faits , tels que les premiers furent créés. La raison leur dit qu'ils ne s'étoient pas faits eux-mêmes : à mesure qu'elle se développa dans leurs enfans , ils eurent les mêmes pensées ; ils reconnurent leur auteur dans celui de l'univers ; & leur cœur fait comme il est , leur suggéra qu'ils devoient toutes sortes d'hommages à ce maître suprême , à ce bienfaiteur universel , à ce pere des esprits , dont il est le principe & la vie. Ce fut , dis-je , ce qu'ils apprirent de la justice , dont il leur avoit donné les notions & le sentiment.

Aussi ne vit on jamais de nation sans religion , parce qu'il ne s'en est point trouvé qui n'ait eu quelque connoissance de Dieu plus ou moins étendue. Toutes & dans tous les tems ont pensé comme un pieux Empereur , dont j'adopte en cet endroit le raisonnement : si le monde n'est qu'un concours fortuit & passager d'atomes , son fort n'a rien qui m'intéresse ; mais si ce monde fut produit avec sagesse ; s'il est gouverné

par une suprême intelligence, dont je suis moi-même l'ouvrage, d'abord je me tourne du côté de la piété, je révere l'auteur de mon être, & je vis tranquille au milieu des révolutions qui ne se font point sans ordre & sans vûe du bien-être des hommes. Les impies ne le deviennent en effet que par un athéisme du cœur, qui leur suggere que le frein que la religion met à leurs passions n'est qu'une fiction des législateurs & des politiques; c'est-à-dire que pour se tranquiliser, ils extravaguent: c'est ce qu'on leur fera sentir par toutes sortes de preuves qu'ils ne pourront déavouer. On conviendra bien, comme en passant, que les politiques se sont souvent prévalu de la superstition pour leurs desseins; mais ici le mensonge avoit besoin de la vérité pour l'établir, & sans la religion la superstition n'eût jamais été: l'une n'est qu'une dépravation de l'autre. Ce fut donc au contraire sur le plan de la religion considérée dans ses vrais principes, que tous les anciens législateurs travaillèrent; tous ils établirent les sociétés sur un même fondement: autrement, dit Plutarque, c'eût été entreprendre de bâtir une ville en l'air. Il fallut des loix ou des

statuts qui marquaſſent aux penchans des hommes leurs bornes légitimes ; on preſcrivit aux citoïens tout ce qui pouvoit contribuer à la tranquillité publique ; on leur défendit tout ce qui pouvoit la troubler : mais on ſuppoſa qu'ils connoiſſoient déjà l'équité de ces diſpoſitions ; qu'ils portent en eux-mêmes une loi naturelle qui les leur dicte. On ſuppoſa qu'avec l'intelligence ils ont reçu les notions du juſte & de l'injuſte ; qu'ils reconnoiſſent un être ſouverain qui leur a donné ces notions pour être la regle de toute leur conduite ; qu'ils le révérent comme le rémunérateur ou le vengeur de toutes les actions de leur vie, qui ſera ſuivie de ſes récompensés ou de ſes châtimens. C'eſt ainſi que tous les légiſteurs humains ont poſé la connoiſſance ou le culte de Dieu, comme la baſe & le ſoûtien de toutes les loix civiles & politiques : je le prouverai par le témoignage même des légiſlateurs les plus ſenſés.

Qu'un eſprit avanturier, tel que M. Bayle, ſe fût aviſé de leur propoſer, dans un de ces jeux d'eſprit qui lui plaiſoient, qu'il étoit poſſible que ceux qui nient la Divinité formaſſent entre eux une ſociété civile auſſi réglée que cel-

les où le respect pour le souverain maître donne aux loix une force qu'elles n'auroient pas par elles-mêmes : que seroit-il arrivé? Qu'après plus de vingt années de travail & de vaines subtilités, ils auroient vû ce savant laisser son paradoxe aussi paradoxe que le premier jour. Pour prouver la possibilité d'une société civile entre les athées, il auroit fallu montrer qu'ils avoient les notions intimes qui nous font discerner le juste de l'injuste, & M. Bayle ne le montra point ; il auroit fallu montrer qu'ils pûssent avoir ces notions sans la persuasion de l'existence de celui qui ne nous les a données que pour être les règles immuables de notre conduite, & qui par-là nous inspire ces hommages de respect & d'obéissance que nous apellons Religion. Mais M. Bayle mourut dans la peine.

Les impressions de ce grand devoir sont au contraire si profondes dans le cœur des hommes, qu'aujourd'hui nos athées d'inclination, qui se déclarent avec une espèce d'impudence contre la règle des mœurs, n'osent contredire l'obligation même d'un culte extérieur. Leurs prétendus honnêtes gens en font, disent-ils, d'exacts observateurs comme

de *la principale bienséance*. Je ferai sur ce langage quelques observations. Ils disent plus qu'ils ne pensent, & certainement plus qu'ils ne voudroient dire ; ils ne sentent point la valeur des termes dont ils se servent. Je les ferai comprendre mieux qu'ils ne se comprennent eux-mêmes ; & pour les bien définir, je dirai que ce sont des athées d'obstination qui luttent en vain contre leurs sentimens, ou des déistes inconséquens, qu'il faut combattre comme on combattoit Epicure. L'impiété, dont le langage de ce philosophe le faisoit justement accuser, n'étoit que le fruit de l'illusion de son esprit. Il avoit des mœurs & des maximes qui suposoient l'obligation de rendre compte à son auteur de tout le cours de sa vie ; mais il raisonnoit ou déraisonnoit comme quelques-uns de ses disciples modernes. Ils dégradent Dieu dans leur esprit, pour le relever : il est trop grand, disent-ils, pour s'intéresser à nos affaires & pour exiger nos hommages ; pensées absurdes, raisonnement contradictoire à l'idée que tous les peuples se sont formée de la Divinité. J'en reviens donc à la pensée qu'il suffit d'admettre son existence, pour être convaincu de la nécessité de

l'honorer. Mais pour honorer Dieu comme il faut, il est nécessaire de le bien connoître; & je ferai voir que tous les faux cultes suposent l'ignorance de quelques vérités, ou la séduction de quelques imposteurs.

Quand je dis que pour honorer Dieu comme il faut il est nécessaire de le bien connoître, je suppose une sorte de connoissance dont tous les esprits sont capables, une connoissance d'ailleurs qui puisse influencer dans nos sentimens & dans nos mœurs. D'abord il n'est pas douteux que Dieu n'ait été connu de toutes les nations: or toutes se le sont figuré comme un être qui possédoit souverainement toutes les perfections imaginables; de sorte que dans un sens la connoissance de ses perfections n'est pas plus nouvelle dans le monde que celle de son existence. Il ne s'agit que de les démêler dans notre esprit, & de les y fixer dans un certain ordre, qui nous en rende la connoissance non pas plus claire, mais plus présente & plus propre à nous en marquer l'usage. Nous devons à Dieu des hommages, & ces hommages nous sont prescrits par ce qu'il est. De-là nous tirons ces vérités générales; 1<sup>o</sup>. que comme Dieu ne change

change point, son culte doit être pour nous ce qu'il fut pour les premiers hommes; 2°. que tout culte qui fait Dieu différent de ce qu'il est, & qui met ses attributs en contraste, doit être rejeté sans examen. Mais quels sont enfin les vrais attributs de Dieu?

Sa puissance est de toutes ses perfections celle qui se présente à nous la première; c'est elle qui nous annonce qui il est. Rien de tout ce qui s'offre à nos yeux dans ce monde où nous vivons, n'existe par soi-même; ce qui n'étoit pas n'a pû se donner l'être. Il a fallu pour tout produire, un être éternel & tout-puissant. Mais pourquoi cet être éternel qui se suffisoit à lui-même, en a-t-il produit d'autres? c'est qu'il est bon. Les plus profonds des Philosophes n'ont jamais imaginé d'autre raison de la création du monde, que cette bonté souveraine: c'est par cette même bonté qu'il continue de conserver le monde. Un être infiniment bon ne hait rien de tout ce qu'il a créé; ses ouvrages lui plaisent, il ne les détruit point. Il brille dans tous ceux qu'il a faits, une sagesse dont les caractères éclatent en mille manières; l'homme, pour la reconnoître & pour l'admirer, n'a pas besoin de sortir de lui-même;

il n'est en quelque sorte que comme l'abrégé d'un plus grand monde, où son Dieu se manifeste à lui tout entier ; il y reconnoît en tout sa présence ou son action, sa justice ou sa clémence. Le péché l'irrite, mais le repentir l'apaise. Il veut ou laisse agir chacune de ses créatures selon la constitution qu'il leur a donnée. Quelquefois il récompense les bons & punit les méchans dans cette vie même, mais non pas toujours : le plus souvent il les tolere & les attend à la pénitence ; & comme les biens & les maux ne peuvent être le partage commun des justes & des injustes, il réserve aux uns des récompenses & des châtimens aux autres, pour une vie future.

C'est le système abrégé des idées fixes qu'on s'est de tout tems formées de la Divinité. Les Poètes la défigurèrent par leur Théologie fabuleuse : mais ce n'étoient que des faillies de libertinage, qu'ils abandonnerent eux-mêmes lorsqu'il s'agissoit de la peindre telle qu'ils la reconnoissoient par la suggestion de la raison tranquille. Le langage des peuples étoit formé sur les mêmes principes. J'observerai de plus que quand ils répondoient que Dieu n'est point menteur, que Dieu n'est point injuste, qu'il

est bon, qu'il aime la vertu ; ces termes dans leur bouche étoient pris selon toute la rigueur que l'usage leur donne dans les entretiens ordinaires ; & je ferai cette observation pour avertir que quand quelques hommes ont dit qu'il ne faut point humaniser la Divinité, c'est une pensée fausse ou du-moins étrangement suspecte. Cette façon de parler signifie chez eux que les attributs de Dieu ne sont point de la même nature que les nôtres. Je les réfuterai par la simple absurdité de la conséquence qu'on tireroit de leur opinion mal digérée. Nous ne pourrions plus concevoir comment l'essentiel de notre culte consiste à nous conformer à ce que nous adorons ; il nous seroit impossible d'observer le précepte de nous rendre parfaits comme Dieu même est parfait. Qu'on suppose au contraire que les perfections sont analogues aux nôtres, nous concevons à la plus simple réflexion, la justice & la sagesse de ce précepte. Je mettrai cette vérité dans un si grand jour, qu'on ne pourra plus douter en quels sens j'ai dit que pour honorer Dieu comme il faut, il est nécessaire de le bien connoître.

Je reviens d'abord à la considéra-

tion de sa puissance. Quelle idée devons-nous nous en former ? quels sentimens doit-elle nous imprimer pour lui ? Il a tout fait & continue de tout faire par sa simple volonté ; c'est sa maniere constante d'opérer. J'examine à cette occasion les différentes pensées des Philosophes de tous les tems, & je montre qu'elles sont vaines. La seule maniere de philosopher sur ses œuvres, c'est d'en venir à confesser qu'elles sont inconcevables aux hommes ; & que plus ils font d'efforts pour en rendre raison, plus ils montrent leur insuffisance. Qu'ils se réduisent à l'admiration ; c'est-là leur partage : qu'au spectacle du monde & d'eux-mêmes, leur raison se confonde & cesse de présumer de ses lumieres. Qu'ils se considerent devant leur auteur, comme les choses qui ne sont pas ; qu'ils soient pénétrés de leur dépendance impuissante. Que ceux qui vont jusqu'à perdre ce sentiment, rougissent des noms de grands & de puissans, que leurs vils adorateurs leur donnent dans le monde. Disons-nous tous à nous-mêmes, que c'est Dieu qu'il faut adorer ; que c'est lui seul qu'il faut craindre, parce que lui seul est tout-puissant : mais que sa bonté tempere en

nous cette crainte, & nous en fasse tout espérer.

Dieu est bon & très-bon : comment l'accord de toutes les nations à le penser, a-t-il pû laisser entrer des doutes à ce sujet dans quelques esprits ? Je n'en connois que de deux sortes qui disputent cet attribut à l'Être suprême. Dans les premiers, c'est un athéisme de cœur qui voudroit se débarrasser des justes terreurs que l'existence d'une Divinité leur cause. Le monde, disent-ils, est trop imparfait pour avoir été produit par un être dont la bonté fût le caractère ; leur argument est donc tiré de ce qu'ils apellent le mal physique : & quel est ce mal ? Je les laisse conter avec une emphase audacieuse, tout ce qu'ils jugent défectueux & mauvais dans la constitution de cet Univers, & je leur montre au bout que leurs plaintes sont plus qu'insensées. J'en conclus que les plus plus grands maux qui nous arrivent en ce monde, viennent moins de ce que Dieu n'est pas bon, que de ce que nous sommes nous-mêmes mauvais : & pourquoi le sommes-nous ?

Ce doute est un écueil, où ceux qui ne sçavent pas bien penser de Dieu, viennent échouer. Le mal moral les ré-

volte encore plus que le mal physique. La dépravation des inclinations des hommes & la corruption de leurs mœurs, cause en effet plus de maux apparens, que le dérangement des saisons & l'inclémence des élémens. Pourquoi, dit-on, l'auteur de notre être nous a-t-il créés si mauvais ? pourquoi du moins a-t-il permis que nous puissions le devenir par l'usage d'une liberté dont nous sommes capables d'abuser en tant de manieres, pour notre propre malheur ou pour celui de nos égaux ? sa sagesse n'a-t-elle pas prévu ce desordre ? sa puissance ne pouvoit-elle pas le prévenir ? étoit-il digne de sa bonté de le permettre ? & comment enfin sa justice punira-t-elle ce qu'il semble avoir permis, ou ce qui n'est du moins qu'une suite comme naturelle de ce qu'il a fait ? Les cœurs inquiets & corrompus se plaisent dans ces doutes, & croient y trouver leur justification. Sont-ils donc si forts & si difficiles à résoudre ? Je ne demande à mes Lecteurs qu'un peu d'attention sur les raisonnemens que je ferai pour les dissiper. Il est doux d'avoir à plaider la cause de Dieu contre ses créatures ; & je me flate de ramener les plus indisposées, à confesser qu'il est

bon, qu'il est très-bon, qu'il les aime, qu'il les traite en tout avec indulgence, & que cette bonté demande d'elles un culte d'amour & de confiance, que ses autres perfections doivent concourir à rendre plus ardent & plus fidele.

C'est ce que je continue de montrer en particulier de la sagesse de cet être infiniment sage : j'en fais une longue description, d'où par les conséquences les plus justes, on tire les regles de vie les plus sûres & les plus conformes au plan que l'Auteur de notre constitution nous a tracées pour arriver à notre vraie fin. J'y fais parler les plus profonds des Philosophes, & je les trouve les plus pénétrés de l'obligation de nous conformer en tout aux desseins de Dieu sur nous ; ils veulent que pour les découvrir nous nous appliquions, s'il se peut, à la connoissance de toutes les parties de cet Univers, pour examiner les rapports que nous avons avec elles, & les devoirs que ces raports nous imposent ; ils nous débitent à ce sujet les idées les plus sublimes & les sentimens de perfection les plus consommés. Leurs pensées me ramènent aux principes établis dans la premiere Partie de

cet Ouvrage, & je reprens par occasion l'objection que je m'étois proposée de la part de quelques esprits inspirés par l'intérêt de leurs passions. Si nous pouvons, disoient-ils, desirer des choses dont nous devons nous abstenir; si nous pouvons n'en pas vouloir d'autres dont nous ne devons pas nous dispenser, n'étoit-il pas de la sagesse de Dieu de ne point gêner en nous cette liberté par des préceptes contraires? J'acheve de confondre cette extravagante pensée par des raisons dont il résulte que toute la sagesse de l'homme consiste à suivre les regles de conduite que Dieu lui prescrit pour arriver à sa fin; de sorte qu'à son jugement tous les pécheurs seront justement traités d'insensés.

Il n'est aucun des attributs de Dieu dont l'idée dût être plus simple & plus claire dans nos esprits que celle de sa toute-science: comment donc n'en est-il point sur lequel il se soit élevé parmi nous des disputes plus embrouillées? C'est que notre imagination nous a fait humaniser cet attribut. Nous avons jugé de la science de Dieu comme de la nôtre. Nos connoissances changent de nom selon les circonstances du tems où nous plaçons leurs objets; nous don-

rons à celle du passé le nom de mémoire ou de souvenir ; à celle du présent, celui de simple vûe ; & celui de prévision à celle qui nous représente les choses futures. Mettrons-nous donc les mêmes différences dans les manieres de connoître de l'Être éternel ? La plus légère attention nous apprend qu'en cela nous nous égarons dans nos pensées. Nous ne devons pas imaginer plus de succession dans sa science que dans son existence ; il est présent à tous les tems ; il voit l'avenir comme il voit le présent ; il n'y a point en lui de prévision.

Est-ce donc raisonner, de demander s'il voit les déterminations futures des agens libres, & comment il les voit ? N'est-il pas évident qu'à raisonner conséquemment sur ce que nous sçavons de sa nature, il n'ignore rien de ce que nous apellons futur, & qu'il voit tout ce qu'il voit comme présent ? Ne demandons donc pas non plus si Dieu prédestine avant ou depuis la prévision des mérites ? & ne craignons point qu'en renonçant à ces questions, nous renoncions à des conséquences essentielles qu'on en puisse tirer. Ce sont de pures imaginations sans réalité, qui n'ont que trop vainement divisé les esprits ; c'est

ce que je me flate de démontrer sans réplique ; une seule vérité non contestée réunira sur ce point de vûe tous les systêmes. Quand Dieu jugera le monde , il traitera chacun selon ses œuvres , il ne récompensera que de vrais mérites , il ne punira que de vrais dé-mérites ; c'est ce que toutes les nations ont unanimement confessé dans tous les tems. Mais la considération de la justice de Dieu nous donnera lieu de développer & d'établir plus fortement cette même vérité.

Je passe aux instructions directes que nous pouvons tirer de la science de Dieu par rapport aux hommages qu'il exige de nous. Je m'étends sur cette source féconde de moralités , plus que sur aucune autre : on verra quelle impression les regards d'un témoin toujours présent faisoient sur les premiers hommes ; on verra quel usage les plus grands maîtres des mœurs ont fait de cette considération , pour régler celles de leurs disciples , ou pour contenir leurs passions. On verra que ce fut comme le seul frein qu'on mit pour conserver la paix des sociétés , avant l'établissement des loix. On verra combien le respect pour la Divinité qu'on invo-

quoit comme présente aux sermens qu'on se faisoit mutuellement, donnoit de force aux engagements qu'on y prenoit. On verra ce respect tellement affoibli dans la dépravation de ces derniers tems, qu'il semble que la crainte de Dieu soit entierement bannie de la terre. On ne doute pas encore, on ne dit pas du-moins ouvertement qu'il ne voie pas tout, ou qu'il ne soit pas présent à tout; mais on agit comme si on le pensoit.

Je ne parlerai plus de ceux qui nioient la Providence; c'étoient des hommes également aveugles & présomptueux, qui retrécissoient dans leur esprit l'idée de la Divinité, pour la mesurer à leurs bornes étroites; ils craignoient en quelque sorte de la surcharger de trop de soins, & de troubler la tranquillité de sa paix éternelle; fausse vénération qui dégradoit à-la-fois sa science, sa sagesse, sa puissance. Je veux donc bien croire qu'on ne doute point des attentions que Dieu donne à tout ce qui se fait dans sa créature: mais pourrais-je assurer qu'on ne s'en défie point? Comment concilier cette opposition de pensées & de sentimens? ce mal est devenu comme épidémique. Voit-on quelqu'un qui ne craigne point de manquer du né-

cessaire, sous une Providence qui sçait & qui peut pourvoir à tout, & qui ne manque de bonne volonté pour aucun des êtres qu'il a créés & qu'il continue de conserver ? D'où viennent tant d'inquiétudes injurieuses au pere commun des esprits ? Confondons tous les desordres dont elles sont les sources ; elles ont leurs remedes dans des réflexions simples dont tous ceux qui pensent sont capables. Je les puiserai dans les pensées que l'Evangile nous suggere ; & je me contenterai de les reprendre l'une après l'autre, pour en faire sentir toute la sagesse & la force.

Je suivrai les inquiets dans toutes leurs plaintes, & je leur ferai voir qu'il n'en est point de plus déraisonnables & plus injurieuses à la Providence que celles que la paresse leur suggere ; il faut travailler pour vivre, & jamais sur-tout l'indigence n'autorise l'injustice. La crainte des hommes est toujours excessive quand elle va jusqu'à nous faire abandonner nos devoirs. Nous nous trompons, quand nous imaginons qu'il ne nous reste plus de ressources légitimes. Nous craignons les méchants plus que nous ne devons, & toujours réellement plus qu'ils ne sont terribles,

Il est vrai que Dieu permet quelquefois que les bons succombent à leur malice, ou périssent par d'autres accidens ? est-il juste en ce point ?

Ce sont ici des especes de redites, où je me trouve engagé par des esprits dont les idées sur la religion sont encore trop superficielles. Je ne ferai donc que les rapeller à leur propre cœur, pour achever de les reconcilier avec la Providence. Ils se plaignent en quelque sorte de ce qu'elle exécute sur eux ses premiers desseins. L'expérience de nos foiblesses ne nous instruit que trop de l'imperfection dans laquelle Dieu nous a créés : nous avons besoin d'être exercés pour acquérir des forces, & c'est par les adversités que Dieu nous exerce. Il nous traite comme ceux que nous nommons les bons peres traitent leurs enfans.

Ajoutons qu'au fond il ne nous traite que selon nos vrais desirs. Il nous a créés pour exercer la justice & toute justice ; mais l'idée de ce devoir a je ne sai quoi de trop tranquille pour contenir une certaine élévation de penchant que nous apellons grandeur d'ame. Nous goûtons une espece de plaisir intérieur, quand nous avons occasion d'en-

treprendre des choses difficiles , & d'en souffrir de fâcheuses : nous aimons les victoires que nous avons à remporter sur nous-mêmes & sur toutes les créatures pour satisfaire à nos obligations , c'est-à-dire que nous aimons en quelque sorte à nous procurer ces situations que ceux qui pensent peu religieusement de Dieu nomment malheureuses : ce qu'ils regardent en lui comme des preuves de cruauté , nous devons le prendre pour un caractère de bonté singulière & de prédilection qu'il a pour nous. Nous avons yû cette espece de philosophie regner avant l'évangile , & nous la voïons comme adoptée par ceux qu'il nous a proposés comme les plus parfaits modèles. La ressemblance de leur langage nous infinue que c'est chez les uns & les autres la bouche qui parle de l'abondance du cœur , & que s'il paroît de l'excès dans leurs sentimens , cet excès n'est qu'un excès de ferveur qui doit être modéré par la raison saine ; par cette raison qui doit nous faire penser avec sobriété de tous les attributs de Dieu.

Observons sur-tout cette regle en ce qui concerne sa justice. J'en ai senti la nécessité par l'absurdité des conséquences qu'on a tirées des fausses idées qu'on

s'en est faites. Il semble qu'il auroit mieux valu ne point admettre de divinité que de s'en figurer une mauvaise, injuste & plus cruelle que les tyrans les plus barbares. Je ferai revenir les superstitieux de tous les préjugés auxquels ils peuvent s'être laissés surprendre sur l'équité du souverain juge de nos destinées, à deux vûes simples que cette équité doit nous donner. Il ne nous commande rien qui soit impossible : il s'offense de toutes nos desobéissances.

Je préviendrai de plus deux méprises où le commun des hommes tombe à ce sujet. L'une, c'est de croire que Dieu commande moins, & l'autre qu'il commande plus qu'il ne commande ; ces deux méprises sont le caractère des consciences qu'on appelle scrupuleuses ou relâchées. J'exposerai les causes & les effets des unes & des autres, & par ce détail on comprendra que le scrupule & le relâchement sont presque également injurieux à la justice du juste juge. L'essence de cette justice est d'être immuable ; & dans les jugemens que nous en faisons, c'est l'imagination, ce sont les caprices qui président. Il est vrai que dans les progrès, le relâche-

32 *Instruction préliminaire.*

ment va jusqu'à se faire des idées de Dieu monstrueuses & des maximes inconciliables ; on ne nie point que ce qu'on se permet ne soit illégitime, & on se croit excusable de se le permettre ; mais le sentiment l'emporte toujours & l'a toujours emporté sur les vaines excuses. Le monde a toujours été persuadé de la nécessité d'expier les péchés.

Les expiations ont toujours fait la partie la plus intéressante, & comme la plus essentielle des religions ; on a toujours pensé que Dieu ne seroit pas juste, s'il ne s'offensoit pas de l'injustice : mais on présumoit qu'il y auroit en lui trop de rigueur, s'il ne se laissoit point fléchir ; la nature même nous dicte l'un & l'autre. Les hommes les plus irrités s'adoucissent & reçoivent des satisfactions : jamais de même on ne se figure Dieu sans indulgence. La confiance qu'elle inspira, fit chercher des moyens de se le reconcilier après les offenses même les plus énormes. Il est vrai que ces moyens ne furent suggérés que par des présomptions humaines & peu dignes de plaire à la Divinité, que le seul repentir apaise. Ils se multiplièrent pourtant par les supercheries du Pa-

ganisme, & les peuples donnerent dans l'illusion de leurs fausses promesses : mais les Poètes s'en mocquerent. Les Philosophes sur-tout s'apliquèrent à defabuler le vulgaire de ces trompeuses imaginations ; ils firent comprendre que la véritable expiation des fautes commises par le cœur, consistoit dans la réforme des inclinations. Je raporte au long leurs pensées ; je les compare ensuite avec celles des Prophetes de la nation Juive ; & je recueille en quelque sorte les voix de l'Univers, pour attester qu'aucun peché ne se pardonne qu'au sincere regret de l'avoir commis ; & j'ajoute que quiconque hasarde des pensées contraires, est un homme séduit ou séducteur. J'abrege beaucoup sur ces maximes, où le cœur religieux en suggérera plus que les livres n'en peuvent dire. Les faux principes, les fausses maximes, les fausses suggestions ne tiennent point contre les sentimens que la nature & la méditation des attributs de Dieu gravent ou renouvellent dans les ames timorées.

Il n'est aucune des perfections de Dieu qui ne nous affecte & qui ne nous intéresse en sa maniere ; il n'est rien en lui qui nous soit indifférent. Nous som-

mes à son égard dans une dépendance ou dans une indigence universelle. Nous avons des besoins infinis, & la raison nous en découvre en lui toutes les ressources. L'auteur de tout suffit à tout, & nous présumons qu'il veut que nous recourions à lui pour tout ce qui nous manque; c'est le mouvement naturel de toutes les nations. On a prié dans tous les lieux du monde, parce qu'en quelque lieu que les hommes se soient trouvés, ils se sont regardés devant Dieu comme des pauvres & comme des indigens, & qu'ils ont tous présumé de la bonté du Créateur, dont ils étoient pénétrés & par sentiment & par expérience. En vain quelques esprits superficiels & peu religieux ont-ils essayé de suggérer des doutes sur les fondemens & sur les utilités de la priere; ce sont des vérités qui portent leurs preuves avec elles-mêmes; & sans les négliger, j'insisterai beaucoup sur les conditions de la priere.

Dieu veut être prié, mais il veut l'être d'une manière digne de lui; nous devons considérer ce qu'il est en lui-même & ce qu'il est par rapport à nous. Il y a des différences à faire sur la nature & sur le prix des biens que nous

avons à lui demander. Il est maître de ses momens comme de ses dons ; toutes ces considérations demandent que je m'étende un peu sur un devoir, qu'il est également important de ne pas négliger & de remplir aussi parfaitement, que la vûe des avantages que nous en pouvons retirer l'exige. Les détails ou les raisonnemens où j'entrerai dans ce long exposé des conditions de la priere, instruiront & desabuseront à-la-fois les lecteurs, & nous conduiront à réformer ce que cette partie de notre culte peut avoir de défectueux. On y verra d'abord combien le culte intérieur est essentiel, & qu'en vain nous allons aux autels, si nous n'avons commencé par en élever un dans le fond de nos cœurs. La preuve de cette vérité est aussi facile qu'elle est intéressante : il ne s'agit que de remettre sous les yeux du lecteur un précis des réflexions par où nous avons établi la nécessité d'honorer la Divinité par un culte digne d'elle ; nous retracerons les caractères que ce culte doit avoir ; nous redrons en deux mots ce que l'antiquité la plus reculée nous en a dit ; & ce qu'elle nous en a dit, c'est ce qu'elle avoit appris des lumieres naïves de la

nature & de la raison : que c'étoit par les dispositions du dedans & par les affections de l'ame , que la suprême Intelligence qui préside à tout, devoit être honorée ; que c'étoit l'unique but de la Philosophie , de la bien connoître & de l'imiter selon les rapports que nos vertus pouvoient avoir avec les siennes.

A ces réflexions nous joindrons celles que nous avons déjà faites sur le culte sensible des Hébreux ; & nous justifierons par le témoignage de leurs Prophetes , que ce n'étoit point - là le culte que Dieu demandoit d'eux : nous représenterons ce culte réformé par les maximes du Christianisme , & ses docteurs attentifs à spiritualiser toutes les observances de ceux qu'on nomme les anciens justes , pour les ramener toutes aux principes du cœur , & pour établir le vrai culte de l'esprit dont le pere des esprits doit être honoré. Notre but principal en tout ceci, c'est d'y ramener ceux que leur penchant entraîne encore à se borner aux pratiques superficielles , & qui s'attirent encore le juste reproche de n'honorer Dieu que des levres, tandis que leur cœur est loin de lui.

Que deviendra donc ce qu'on appelle le culte extérieur ? est-il absolument inu-

file ? prétens-je l'anéantir ? Non ; je l'établis au contraire , mais avec le soin de le réduire à sa juste valeur ; l'un suit de l'autre. Quand on a découvert d'où vient ce culte , on a fait comprendre quel en est le mérite ; il est naturel aux hommes de vouloir se donner des témoignages sensibles des affections qu'ils ont conçues les uns pour les autres. Ce même penchant les a portés à donner à Dieu de semblables démonstrations des sentimens dont ils étoient affectés pour lui , soit qu'ils le considérassent en lui-même , ou dans ce qu'il étoit à leur égard. Le culte extérieur est donc naturel ; bien plus il est divin , & toutes les nations se sont accordées à en regarder Dieu comme le premier auteur , & ne considérer les législateurs que comme ses interpretes. Telle fut l'origine du culte extérieur de la Divinité , dont on voit des exemples dès la naissance du monde : toutes les sociétés l'ont regardé depuis comme leur devoir le plus essentiel & comme leur intérêt le plus pressant. On conçoit que dans les premiers établissemens , les cérémonies ou les oblations furent très-simples ; & les cérémonies ne firent pas tout d'abord oublier que la Divinité n'avoit pas be-

soin de nos biens. Tout l'appareil avec lequel on l'honorait fut regardé comme étant l'expression naïve des sentimens dont on étoit pénétré pour l'auteur & le souverain maître des destinées des êtres intelligens. Mais il arriva que dans les progrès de ce culte, & par les diverses institutions que les peuples y mêlèrent, selon leur goût ou selon leur génie, l'avarice ou l'amour-propre s'y mêlèrent & firent donner dans les illusions; la plus dangereuse fut d'en venir à se persuader ou à vouloir persuader aux autres que les symboles opéroient par eux-mêmes ce qu'ils ne faisoient que représenter: ce fut-là le vice de quelques Juifs charnels & de tout le Paganisme. Par cette imagination, les cultes de l'antiquité dégénèrent en pures superstitions; le tableau en est horrible & presque inconcevable: il n'est rien qui mérite de nous des attentions plus sérieuses; il n'est rien d'ailleurs sur quoi nous puissions nous flatter de défabuser les lecteurs foibles, s'ils n'ont de la bonne-foi; l'indocilité chez eux est plus à craindre que l'ignorance. Les vrais principes ne leur sont point inconnus; ils sont nés avec eux. Il est vrai que les termes de superstition & de re-

ligion n'expriment point par eux-mêmes des objets simples, ou que nous aïons simplifié par des abstractions: l'un & l'autre de ces noms représente au contraire un assemblage de différentes dispositions; mais la différence est si sensible, que les dispositions qui forment la Religion donnent à l'homme un caractère honorable, & que celles de la superstition le rendent méprisable. Je dirai plus, & c'est la pensée de Cicéron: ce ne sont pas, dit-il, les seuls Philosophes, mais le commun de nos ancêtres, mais nos législateurs & nos magistrats, à qui cette distinction s'est fait sentir; elle est comme gravée dans tous les cœurs: mais enfin c'est le fait qui s'annonce ici de lui-même.

La méprise générale des superstitieux est d'attacher aux pratiques du culte extérieur, des vertus qu'elles n'ont point reçues & qu'elles ne peuvent avoir par elles-mêmes: les corps n'agissent point sur les âmes. Que les Juifs lavassent sans cesse leurs habits & leur peau, leur chair en étoit plus propre, mais leur conscience n'en étoit pas plus pure, si elle n'étoit pas affectée de douleur & de repentir d'avoir enfreint la loi divine. Il est évident que toutes ces

purifications étoient inefficaces , si le repentir du cœur ne les précédoit ou ne les accompagnoit. Qu'on porte le même jugement de toutes celles qui leur ressemblent , je ne les nommerai pas en particulier ; & mon dessein n'est pas de n'appliquer en effet mes lecteurs qu'à celles que je leur articule ; qu'ils comparent & qu'ils jugent : ce qui fut illusion dans un culte l'est dans tout autre. Les superstitions se ressemblent & se réunissent en ce point , qu'elles donnent du mérite & des effets réels à ce qui n'en a point. Le détail des égaremens d'esprit où cette disposition conduit , fera comprendre que rien n'est , je ne dis pas seulement plus étranger , mais plus contraire à la Religion , que la superstition. L'objet ou le vrai but du culte extérieur est de retirer l'ame au - dedans & de l'appliquer aux dispositions différentes que les attributs de Dieu demandent de ses vrais adorateurs , & je finirai par en donner un précis propre à fixer les idées vagues des superstitieux.

J'observerai de plus , sur la nature des pratiques du culte extérieur , que quant à celles qui ont été ajoutées par des législateurs humains , mais sages & éclairés , qu'elles ne sont cependant que de convention :

vention : ce n'est qu'un langage d'actions, qui n'étoit pas moins arbitraire dans son origine, que celui des sons imaginés pour exprimer nos pensées. Nous pouvions apeller blanc ce que nous avons apellé noir ; mais comme le sens que nous attachons à ces sons étant une fois déterminé par l'usage, a rendu quelques termes injurieux, deshonorans, infâmes, & que par ces considérations la regle des mœurs nous les interdit ; il a fallu de même que les pratiques du culte n'eussent rien que d'innocent en elles-mêmes, rien de contraire aux perfections de Dieu : premiere condition. Mais l'immolation des hommes fut le dernier excès du fanatisme ; c'étoit contredire la volonté marquée de Dieu, qui ne demande point la mort des pécheurs les plus scélérats. Seconde condition : rien qui ressentît l'idolâtrie. Ce second vice a deux branches que Moïse avoit justement & sagement prosrites : la premiere est de rendre des hommages religieux à tout autre être qu'à la suprême Divinité ; la seconde, de s'en faire des images pour les honorer par un culte public. Je conelurai de toute cette discussion, que tout culte extérieur qui n'a pas ou pour objet ou pour fin

la seule Divinité suprême, est un culte sacrilège ; que le préjugé, le faux zèle, & l'intérêt s'efforcent en vain de justifier ; & que quiconque entreprend de le soutenir, a tort de trouver mauvais qu'on le traite d'idolâtre.

Mais il ne suffit pas de remplir ces deux conditions, pour être de vrais adorateurs de la Divinité ; on doit encore éviter ces affectations qui semblent n'avoir été inventées que pour en imposer aux yeux. On doit chercher Dieu dans la simplicité de son cœur ; toute affectation contredit cette disposition qui nous rend agréables aux yeux de Dieu : notre orgueil, notre amour-propre, sont la cause ordinaire de ces caractères distinctifs. On ne peut oublier que Dieu ne récompense que ce qui est capable & digne de lui plaire.

Les hypocrites tels qu'on nous dépeint les Pharisiens, ont déjà reçu leur récompense. Les Philosophes même ont vu que l'homme de bien ne doit point se distinguer des autres hommes dans les usages communs de la vie : donner dans les singularités sous prétexte de piété, c'est moins songer à se rendre plus parfait qu'à se faire remarquer. Un petit détail de ses conduites affectées,

fera comprendre que tout le mérite de ceux qui se distinguent le plus à cet égard, se réduit à faire beaucoup d'actions sans mérite, parce qu'ils les font par des motifs étrangers à ceux qui doivent les animer. Dans l'institution chaque pratique du culte a comme son mystère; toutes ne sont imaginées que pour exprimer des sentimens. Toutes les vertus ont leurs démonstrations particulières: mais accoutumés à réfléchir peu, nous n'allons pas au-delà de ce que ces démonstrations ont de sensible; c'est un culte plus qu'hypocrite, un culte vraiment menteur. Plus de respect sincère, plus d'adoration, plus d'action de grâces, plus d'amour, plus de fidélité, plus de détachement du monde, plus de desirs des biens éternels, plus de regrets des fautes commises, plus de cris du cœur qui en sollicitent le pardon, plus de résolutions & de promesses efficaces de n'en plus commettre; c'est le cœur que Dieu veut, c'est le cœur qu'il demande, & nous l'honorons en un mot du bout des lèvres. L'essentiel du vrai culte sont les desirs empressés qui nous font chercher Dieu comme notre bien suprême, comme l'unique objet de notre vrai bonheur; c'est là ce que nous attendons:

44 *Instruction préliminaire.*

on peut dire que cette espérance est comme mise en dépôt dans tous les cœurs. Dieu n'a pas créé les hommes pour être malheureux , & ne permet qu'ils le soient dans cette vie que pour rendre leur justice plus défintéressée , & pour la récompenser dans une autre œconomie de choses : le culte que nous lui rendons entretient en nous le présentiment que nous avons de cette heureuse destinée ; mais tandis que la pensée de ce dédommagement adoucit les peines des ames innocentes, une secrete terreur agite les coupables. Les méchans ne regardent point la mort comme la fin de leur maux ; ils préfagent que leur sort alors ne peut être que terrible sous un juste juge. Les récompenses & les châtimens à venir sont certains ; examinons donc jusqu'où la raison peut porter nos présomptions sur la nature de cette double destinée future.

Nous avons sur le fond de cette question des principes indubitables. Remettre encore l'immortalité de nos ames en problème , c'est renoncer à la faculté de raisonner. C'est nous considérer comme sans Dieu dans le monde , ou reconnoître l'existence d'une divinité sans sagesse, sans bonté, sans justice. Les

hommes ne vivent point sans mœurs ; & leurs mœurs nous donnent des idées trop marquées de l'inégalité de leurs mérites , pour soupçonner qu'après la mort ils soient également traités sous un juste juge. Il est vrai que personne n'est revenu du tombeau pour nous informer du sort de ceux qui se sont comme endormis par la mort. Mais disons nous que les vérités qui concernent l'avenir sont de celles que nous sommes forcés d'admettre sans les comprendre ? nous les croions par l'absurdité qu'il y auroit à ne les pas croire. Nous n'aurions point de religion si nous ne consentions à révéler l'Être des êtres qui passe toute notre intelligence , nous confessons qu'il est pur & qu'il nous est évident que sans lui rien ne seroit. La raison ne nous dit point ce qu'il est , ou ne nous le dit que confusément & par des conséquences aussi peu lumineuses qu'elles sont nécessaires ; nous lui donnons des attributs, dont la privation détruiroit l'idée que nous avons de son être. Il est , disons-nous , sage , puissant , bon , juste , parce que s'il ne l'étoit point , il ne seroit plus. Il est ; c'est une conviction qui ne nous permet aucun doute raisonnable : admettons donc sans hésiter tout.

ce qui suit nécessairement de ses attributs.

C'est par cette conclusion que je terminerai tout ce Traité de la Règle des Devoirs, & je n'ai pu le terminer autrement. Je le répète, un Dieu juste doit rendre à chacun selon ses œuvres ; à ses jugemens les vertus ne resteront point sans récompenses, ni les vices sans châtimens : cette double vérité suffit à notre état présent. Nous avons des devoirs à remplir dans cette vie, si nous y sommes fideles ; espérons, craignons, si nous les violons. Toute la doctrine des mœurs, toute la religion roule sur ces deux motifs : nous voulons le bien de notre être ; nous le voulons indéfiniment : travaillons à mériter qu'il soit conforme à nos desirs ; abstenons-nous de tout ce qui peut nous en rendre indignes : allons à notre bien souverain, les voies nous en sont tracées, & Dieu se tient comme au bout de la carrière pour décider du prix de notre course. La justice constante sera couronnée de la gloire, & l'iniquité n'échappera pas à sa condamnation pour ses mauvaises œuvres.

C'est à ces deux points fixés que nous pourrions & que nous devrions nous en

tenir ; j'ajouterais que c'est par cette espèce d'imprudencé que toutes les religions d'établissement ou de système humain ont entrepris de nous peindre notre état futur. Je le ferai sentir par l'exposé des différentes peintures qu'on en a faites, & je conjure mes lecteurs de réfléchir mûrement & sans partialité sur ce que je dirai des différentes opinions, sur leurs origines, sur leurs incertitudes, sur leurs variations ; à ces réflexions ils comprendront qu'il eût été plus sensé de ne point s'expliquer sur ce qu'on ignore, que d'essayer d'en donner des idées hasardées dont le peu de justesse révolteroit plus qu'elle ne seroit propre à contenir les inquiétudes. Ce que nous attendons dans cette autre économie de choses, est ce que l'œil n'a point vû, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est jamais entré dans l'esprit de l'homme. Il suffisoit qu'on eût pû nous le dire pour n'en rien croire ; attendons-le donc sans le connoître : préparons-nous-y puisqu'il est certain : craignons que notre destinée future ne soit aussi durable que malheureuse ; mais tant que la bonté de notre Dieu nous laissera sur la terre, craignons de nous défier de cette tendresse pater-

nelle qui fait récompenser les bons & pardonner aux coupables. Que la confiance en cette immense bonté l'emporte toujours sur les terreurs que sa justice nous inspire; point de découragement, point de desespoir, tandis qu'il nous reste du tems pour assurer nos esperances par nos bonnes œuvres & par la réforme de nos affections.



---

CHAPITRE PREMIER.

*Tous les devoirs de l'homme sont dans un sens très-vrai des devoirs de religion ; tous sont des devoirs d'obéissance à Dieu , qui nous les prescrit : c'est ce qui suit de la récapitulation des sujets traités dans les trois premières Parties de cet Ouvrage. Mais il y a de plus un culte direct que nous devons à Dieu considéré selon ce qu'il est en lui-même & pour nous ; c'est ce qu'on nomme proprement la Religion ou la piété : c'est la justice que nous devons à Dieu. Cette ancienne définition est exacte, simple , & à la portée de tous les esprits. Tout homme sent qu'il a de l'intelligence ou de la raison ; cette raison lui vient de Dieu : c'est elle qui nous donne ou qui fixe en nous des idées de juste & d'injuste , & qui nous indique des devoirs que nous appellons des devoirs de justice à l'égard des autres hommes : ceux qu'elle nous prescrit à l'égard de Dieu , sont du même genre ; nous les tirons des principes gravés dans tous les cœurs. C'est en conséquence de ces principes na-*

turels , qu'aucune nation n'a vécu sans Religion , parce qu'aucune n'a méconnu son auteur dans celui de l'Univers. Ceux qu'on appelle impies ne le deviennent que par la haine des devoirs , qui les porte à méconnoître celui qui les impose. Frivoles objections des libertins. Ceux qui disent que la Religion n'est que le frein de la politique , ne réfléchissent point. Vouloir établir des sociétés civiles sans Religion , c'eût été tenter l'impossible. Le paradoxe de M. Bayle sur la possibilité d'une société d'athées , est resté paradoxe , malgré toutes ses vaines subtilités. Ceux qui se déclarent encore athées parmi nous assez ouvertement , n'osent contester la nécessité des devoirs religieux ; ils les établissent en affectant de les combattre. Il est parmi nous une autre sorte d'athées dissimulés ou de déistes bâtards , qui reconnoissent la Divinité , sans être ou sans paroître convaincus qu'on lui doive un culte. On réfute leurs imaginations , comme on réfute celle des Epicuriens ; elles ne naissent que des fausses idées qu'ils se font de Dieu. Ses vrais attributs établissent la Religion par des conséquences indubitables.

DES qu'on a compris que l'homme a des devoirs, on conçoit que tous les devoirs sont dans un sens des devoirs de religion. C'est en ce sens que nous avons dit qu'aucune société civile ne peut subsister entre les hommes sans être en même tems une société religieuse; tout homme le seroit en ce même sens: fût-il le seul dans le monde, il n'y vivroit point sans devoirs; & s'il vit avec ses égaux, il en a d'autres que la seule humanité lui prescrit: & ce sont enfin ces mêmes devoirs que la société civile suppose, de sorte qu'elle n'a pour but que d'en rendre l'obligation s'il se peut plus étroite, ou d'affurer par ses loix l'observation des plus essentiels à la tranquillité de la vie commune. Or toute cette œconomie n'est que l'exécution des premiers desseins de Dieu sur nous; c'est lui-même qui nous la commande & qui nous la commande en nous l'inspirant: c'est donc religion, c'est devoir à l'égard de Dieu de nous y soumettre.

Que veut en effet de nous ce sage auteur de notre être? Que nous vivions selon ce qu'il nous a faits; que l'intelligence, dont il nous anime, préside à

tous nos mouvemens ; que nous ufions de nos penchans pour les fins qui leur sont propres & selon la mesure des besoins , qui naissent de l'indigence de notre fond & des vûes de notre destination ; que nous évitions en tout les excès ou les écarts qui peuvent nous en détourner ; que nous aprenions de ces mêmes considérations ce que nous devons rechercher & ce que nous devons fuir ; que toutes nos affections soient réglées sur le prix des objets ; que nous n'estimions comme de vrais biens , que ceux qui ne peuvent nous être enlevés , que les seuls biens qui sont au dedans de nous ; que nous ne nous attachions en conséquence à rien de tout ce qui périt , qu'autant que quelque devoir marqué l'exige ; que nous nous accommodions à toutes les situations de la vie les plus pénibles dans l'attente d'une meilleure ; que nous nous y fassions des occupations convenables à ce que nous sommes , & qu'enfin la plus sérieuse & la plus continue soit d'y perfectionner nos lumières & nos vertus pour nous rendre dignes de la souveraine félicité dont il nous a donné le desir : c'est là ce qu'il nous commande pour nous-mêmes.

Dieu veut de plus que nous obser-

vions cette justice à l'égard de ceux qui sont hommes comme nous ; que nous vivions avec eux comme nous voudrions qu'ils vécussent avec nous , selon les relations plus ou moins éloignées qui nous lient les uns avec les autres ; & nous avons tracé les plans de ces différentes obligations dans les deux volumes qui précèdent ce dernier. Nous avons montré sans la première Partie, que le principe de nos obligations résulte de la constitution de notre être , qui nous instruit par sentiment des premières volontés du maître souverain de qui nous dépendons ; qui nous prévient sur le respect & la soumission entière que nous devons à ses ordres. On l'honore donc quand on est fidèle à suivre pour règle de ses actions cette justice générale qu'il a gravée dans nos cœurs pour nous mêmes & pour le reste des hommes ; & ce culte de simple obéissance est en quelque sorte une partie essentielle , pour ne pas dire une des plus indispensables de celui que nous lui devons. Si nous voulons écouter notre cœur , nous découvrirons que cette partie se présente la première ; sa facilité à se faire sentir nous la démontre à la portée de tous les esprits : elle doit donc

former une de nos plus étroites obligations; c'est cette vûe d'obéir à Dieu, c'est cet amour de ses loix, qui fait tout le mérite de ce que nous appellons les bonnes & les mauvaises actions.

J'en ai fait un chapitre particulier, & c'est en conséquence que j'ai traité d'intolérable le système de ceux qui bornent la fin des loix naturelles, au bien de la vie présente, sans rapport à la vie future, & sans égard à cette constitution de l'homme, qui lui fait une obligation d'être religieux en tout ce qu'il est & dans tout ce qu'il fait; de manière que le motif dominant qui le détermine, soit toujours de se conformer aux souveraines volontés de son auteur. Mais ce culte que je nomme d'obéissance, n'est encore que comme un culte indirect qui ne nous acquitte point de tout ce que nous devons à Dieu. Ce qu'il est en lui-même, ce qu'il est par rapport à l'homme, demande de plus de nous une soumission à ses ordres, une variété de pensées, de sentimens & d'affections, dont la réunion compose le système complet de ce qu'on nomme la Religion ou la piété: comment la définir?

La Religion, disent les grands Philosophes, c'est *la justice que nous devons à*

*Dieu.* Cette idée paroîtra trop sublime, & peut-être trop alambiquée pour ceux, qui ne connoissent la piété que par quelques instructions superficielles qu'on leur a données d'un culte national, & presque tout concentré dans des pratiques extérieures. Mais ceux qui me suivront & qui voudront y réfléchir un peu plus profondément, trouveront que la définition que je leur rappelle est juste, exacte, simple même, & de la portée des esprits les plus bornés.

Tout homme sent qu'il a de l'intelligence & de la raison. Cette raison, disoient les Philosophes, nous est commune avec Dieu, dont elle est la règle éternelle : c'est ce que nous démontrons en son lieu par des preuves sensibles, & par des conséquences nécessaires de l'idée que nous avons de l'Être des êtres. La première société du monde, c'est celle de l'homme avec Dieu ; sa règle est la nôtre. Une même loi dirige tous les êtres intelligens ; & cette loi de raison, qui nous impose à tous des devoirs réciproques que nous nommons des devoirs de justice, nous oblige à des devoirs particuliers à l'égard de Dieu, selon les rapports que nous avons avec lui. Les devoirs de la piété sont donc en effet

des devoirs de justice, des devoirs de convenance tirés de sa nature & de la nôtre.

Qu'est-ce en effet que nous apellons la justice ? une vûe qui prévient les réflexions ; un sentiment né de convenance & d'inconvenance, que nous trouvons dans les mouvemens de l'ame & dans les actions dont ils sont le principe. Les unes ne doivent pas être omises, les autres ne doivent pas être faites. Nous avons montré dans la première Partie de cet Ouvrage, qu'il y a de telles actions dans le monde incontestablement reconnues par toutes les nations. Il y a donc par conséquent une Religion naturelle dont l'auteur même de la nature est le principe, & dont il doit être l'objet unique & principal, l'objet direct en vertu de la justice qu'on lui doit. Expliquons-nous.

Quels sont les sentimens & les procédés que nous aprouvons ou que nous desaprouvons ? ceux à qui nous apliquons les notions du juste & de l'injuste. Nous voulons qu'on nous estime, qu'on nous révere, qu'on ait pour nous des attentions de bienveillance & des empressemens officieux. Nous voulons qu'on soit sensible à nos bienfaits ; nous

haïssons l'ingratitude ; l'indifférence nous blesse ; les outrages qu'on nous fait nous paroissent doublement impardonnables de la part de ceux que nous avons obligés. Rendons donc à Dieu la justice que nous souhaitons qu'on nous rende ; & mesurons cette justice sur ce qu'il est pour nous & sur ce que nous sommes par lui. C'est de lui que nous tenons l'être, le mouvement, & la vie ; c'est lui qui nous la conserve ; c'est lui . . . . . Réservez ces détails pour leur donner toute leur étendue dans celui des différens devoirs de son culte ; ici nous ne voulons encore qu'en montrer l'obligation générale. Une conduite que nous jugerions injuste à notre égard, ne le seroit-elle pas infiniment plus à l'égard de celui qui nous a donné le sentiment de justice, si nous nous croïions dispensés de la lui rendre ?

Les devoirs religieux sont donc comme gravés dans le fond de notre être ; nous les tirons des mêmes notions, des mêmes sentimens, des mêmes affections qui nous donnent en général des vûes de devoirs à remplir. C'est par ces impressions naturelles que Dieu nous en fait, comme nous l'avons dit, des préceptes muets. C'est sa volonté

que nous vivions selon ce qu'il nous a faits. Nous sommes ainsi faits, que nous voulons que chacun soit traité selon ses droits & ses mérites : or quels supérieurs droits le Créateur n'a-t-il pas sur ses créatures ? que n'avons-nous pas reçu de lui ? de quels sentimens ne lui devons-nous pas le tribut ?

Qu'on se figure un être intelligent qui sort des mains de Dieu, dégagé de tous les liens du corps, & libre au même instant dans l'exercice de ses facultés ; son premier mouvement ne sera-t-il pas de se tourner du côté de son auteur ? Surpris à la vûe du néant dont il vient de sortir, il réfléchit qu'il lui doit tout ce qu'il est : peut-il n'être pas saisi de l'admiration de sa puissance, pénétré de respect pour sa grandeur & de reconnaissance pour sa bonté ? ne pas se tenir devant lui dans un profond abaiffement ? ne pas sentir sa dépendance & l'obligation de se conformer à tous les desseins que ce sage & suprême auteur a sur toute sa conduite, à mesure qu'il les découvrira dans ses propres affections ?

C'est à-proportion ce qui s'est passé dans l'ame des hommes, selon les inductions nécessaires que nous tirons de

la constitution de notre nature : les premiers furent créés hommes faits, & leur raison leur dit d'abord qu'ils ne s'étoient pas faits eux-mêmes. A mesure que cette raison se développa dans leurs enfans, ils eurent les mêmes pensées, ils reconnurent leur auteur dans celui de l'Univers; ils l'auroient reconnu sans sortir d'eux-mêmes; & leur cœur, fait comme il est, leur dit qu'ils devoient toutes sortes d'hommages à ce maître suprême, à ce bienfaiteur universel, à ce pere des esprits dont il est le principe & la vie : ce fut-là ce qu'ils aprirent de la justice dont il leur avoit donné les notions & le sentiment. Le culte de Dieu commença donc avec les hommes; & nier la nécessité de ce culte, ce seroit nier son existence.

Aussi n'a-t-on jamais vu de nations sans religion, parce qu'il ne s'en est jamais trouvé qui n'ait eu quelques connoissances de Dieu, plus ou moins étendue; toutes & dans tous les tems ont raisonné comme un empereur philosophe : si le monde, dit-il, n'est qu'un amas fortuit de parties qui doivent un jour se séparer sans conséquence pour ce qu'elles deviendront, pourquoi prendre de si vifs intérêts à ce qui s'y passe?

Les athées sont des animaux qui doivent renoncer à tout ce que la raison suggère aux hommes, à tous les sentimens dont il peut résulter quelques règles de conduite & de mœurs : leur sort est celui des brutes, qui sont livrées à des penchans aveugles, sans vûes de l'avenir, & toujours renfermées dans la sphere d'un présent incertain. Mais si le monde fut produit avec sagesse, s'il est gouverné par une suprême Intelligence dont je suis moi-même l'ouvrage, d'abord je me tourne du côté de la piété. Je révere l'auteur de mon être, je mets en lui ma confiance, & je vis tranquille au milieu des révolutions de ce monde, qui ne se font point sans ordre. On me dit : vous honorez un Dieu que vous ne voyez point ; & je répons : je ne vois point mon ame, je ne la connois que par ses opérations, & je m'en forme pourtant de hautes idées. Je vois Dieu tout de même en la maniere qu'il peut être vû ; je le vois par ses œuvres ; son action dans l'Univers m'est aussi claire que celle des corps sur les corps ; les yeux voient l'une, & l'esprit l'autre. J'honore donc Dieu parce que je le crois ; la piété pour lui ne suppose en un mot que son existence.

Les impies en effet ne le deviennent que par un athéisme du cœur : les règles de la justice gênent leurs passions ; & s'ils reconnoissoient un Dieu , la justice à leurs yeux ne seroit plus une chimère : cet être infiniment sage en seroit le principe & le premier objet. Nous aurions de justes hommages à lui rendre ; & sa volonté seroit de plus que nous fussions justes les uns pour les autres. Disons-nous donc à nous-mêmes, qu'il n'y a point de Dieu ; notre force alors sera pour nous la loi de la justice. Mais pourquoi tous les hommes n'ont-ils pas ainsi raisonné de concert ? pourquoi ces suggestions si flatteuses pour un amour-propre dépravé, n'ont-elles jamais fait d'impression que sur quelques méchans, aussi ennemis d'eux-mêmes que de leurs égaux ? pourquoi, dis-je, le monde entier a-t-il au contraire conspiré de tout tems à rendre des honneurs à la Divinité ? Qu'est-ce que ce culte & ces cérémonies pour se la rendre favorable ou pour l'apaiser ? qu'est-ce que ces promesses & ces menaces qu'on fait de sa part aux hommes, selon qu'ils seront fideles ou négligens à lui rendre leurs devoirs ?

C'est, disent les libertins ayant,

riers, une fiction des législateurs & des politiques; ils ont voulu contenir par le frein de la Religion, ceux que la raison seule ne soumettroit pas à leurs loix; réponse desespérée, qui ne prouve & qui n'a jamais prouvé que l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui l'ont faite ou qui continuent de la rebattre. Ne sçavent-ils pas que la Religion subsistoit dans le monde avant toutes les loix humaines? ne sçavent-ils pas qu'elle subsiste encore chez des peuples qui jusqu'ici n'ont point connu d'autres loix que celles de la nature, & qui nous montrent pourtant, je ne dirai pas peut-être autant de pureté, mais autant d'innocence dans leur culte que dans leurs mœurs?

Les mœurs ailleurs se sont plus ou moins dépravées; il a fallu des loix pour arrêter la licence des passions, & pour rétablir la justice dans ses droits. Mais ces loix, comme nous l'avons dit plus d'une fois, n'ont pour objet que ce qu'on a nommé la justice rigoureuse, dont elles commandent la pratique & défendent les infractions. Elles ne peuvent même s'étendre à toutes les sortes de devoirs; il en est qui ne sont pas moins étroits en eux-mêmes & moins nécessai-

res au bien de la société, qui ne sont point de leur ressort; ce sont ceux qui dépendent uniquement de sentimens qui leur sont inconnus, devoirs de bonté, de bienveillance, de gratitude. C'est le respect pour la Divinité qui nourrit ces sentimens; ou plutôt c'est de ces sentimens mêmes qu'elle est née dans le monde. Quand nous y réfléchissons, ainsi que nous l'avons fait dans la première Partie de cet Ouvrage, nous en concluons qu'ils ne peuvent nous avoir été donnés que par un être intelligent, tout-puissant, souverainement sage, qui ne nous les a pas donnés en vain, qui veut qu'ils servent de regles à notre conduite, qui veut qu'ils fassent le bonheur de la société pour laquelle il nous a fait naître, & dont nous le reconnoissons comme l'auteur, le pere, & le premier législateur.

C'est sur ce plan que les sociétés civiles ont été formées; leurs législateurs ou les puissances qui les gouvernent, ont pourvû par leurs statuts à l'ordre extérieur, au maintien des possessions, à la sûreté de l'honneur & de la vie des sujets; mais ils ont compté que la Religion feroit le reste. Ils ne l'ont point établie; le monde en étoit imbu long-

tems avant eux : mais ils l'ont jugée si nécessaire, qu'ils en ont tous fait le premier & le seul fondement solide de leurs institutions. Ecoutons-les parler tous par la bouche de Cicéron, dans son second livre des loix : *Que nos citoiens, dit-il, soient avant tout persuadés qu'il est un Dieu ; que toute la nature est gouvernée par sa puissance, par sa raison, par son esprit, en un mot par sa divinité, ou par quoi que ce soit qui exprime plus clairement un Etre suprême qui préside à tous les autres.*

J'ajoute que les politiques eussent tenté l'impossible pour établir la Religion, si les sentimens n'en eussent pas été gravés dans la constitution des hommes. Les fictions se détruisent avec le tems ; & les seules vérités qui nous viennent d'en-haut subsistent malgré ses révolutions. Les divinités imaginaires se sont évanduiés ; mais l'idée d'un Dieu suprême ne s'est jamais effacée des esprits : elle s'est conservée dans tous les tems, au milieu même de la multiplicité des faux dieux que la fable & les superstitions avoient introduite. C'est sur le respect né dans les cœurs pour le Dieu des dieux, qu'on apuïoit l'obéissance que les membres de la société devoient

devoient rendre aux loix établies pour la gouverner. Sans cet apui, dit Plutarque, il n'eût pas été plus possible de fonder un état que de bâtir une ville en l'air. Un autre auteur a fait observer que ce qu'est la loi dans une ville & le chef dans une armée, Dieu l'est dans le monde; que c'est lui qui préside à tout, que c'est à lui que tous ordres & toute subordination se rapportent. On vous prescrit des regles de police; on vous commande certaines actions, on vous en défend d'autres; on vous menace, si vous contrevenez à ces défenses; on vous fait promettre de les observer; vous en prenez l'engagement: mais on suppose que vous connoissez déjà la justice de toutes ces dispositions, que vous portez en vous-mêmes une loi qui vous les dicte; que c'est-là vivre selon votre nature; que vous reconnoissez un maître suprême qui vous l'ordonne, qui veut que vous soiez fideles à vos promesses, que vous teniez vos conventions. On suppose que vous le craignez, que vous le respectez, que vous l'honorez enfin par un culte de sentimens, qui réprimera la révolte de vos passions contre de justes bornes que les liens de la société vous obligeront à mettre à votre liberté.

C'est ainsi que la Religion soutient la politique ; ceux qui hasardent qu'elle en est le fruit, extravaguent. On ne nie pas que les politiques ne se soient souvent prévalu de la superstition pour leurs desseins : mais ici le mensonge avoit besoin de la vérité pour s'établir ; & sans la Religion, la superstition n'eût jamais été ; l'une n'est qu'une dépravation de l'autre, & nous apprendrons dans la suite à les bien discerner.

Un écrivain des plus célèbres entre nos modernes s'étoit mis en tête de plaider la cause des athées ; il prétendoit qu'ils pouvoient former entre eux une société civile aussi réglée que celles où le respect de la Divinité donne aux loix une force qu'elles n'ont point par elles-mêmes pour contenir les passions, & pour faire observer les devoirs mêmes qu'elles ne commandent point ou qu'elles ne peuvent commander. Le projet étoit d'autant plus bizarre dans M. Bayle, que par une conviction raisonnée qu'aucun de ses écrits ne dément, il ne croioit pas même l'athéisme possible : mais comme son nom seul peut encore en imposer à certains esprits aussi superficiels que libertins, il ne sera pas étranger à mon plan de leur

montrer par occasion, qu'après plus de vingt ans de travail & de vaines subtilités, ce sçavant laissa son paradoxe aussi paradoxé qu'il l'étoit au moment qu'il s'avisa de le proposer.

La preuve en est simple : les athées ne reconnoissent point de loix naturelles, & ce n'est que sur ces loix que celles de toutes les sociétés civiles sont fondées. Nous trouvons dans notre fond des sentimens ou des notions de juste & d'injuste qui nous font mettre une différence essentielle entre les bonnes & les mauvaises actions. Nous attachons malgré nous à cette différence une idée de mérite & de démérite qui nous fait attendre une récompense ou des châtimens à venir pour ces actions, parce que nous les considérons comme commandées ou comme défendues par un maître souverain de qui nous dépendons : tout ce systême est étranger aux athées ; & quand on suposeroit que contre leurs principes ils eussent des vûes de bien & de mal moral, ces vûes seroient nécessairement oisives dans leurs esprits, & ne leur feroient sentir aucune obligation de s'y conformer. Toute obligation suppose un maître qui commande ou qui défend, & le grand prin-

cipe des athées est de n'en point reconnoître. Toute regle de mœurs, toutes loix de société ne pourroient donc leur paroître que des loix de caprice que leur intérêt ou leur goût leur feroit violer sans scrupule quand ils pourroient s'en promettre l'impunité présente ; & leur sécurité seroit d'autant plus ferme, qu'ils ne soupçonneroient même pas les récompenses & les peines futures que tous les législateurs humains ont supposées pour l'affermissement de leurs loix. Ajoûtons que les athées méconnoïtroient à plus forte raison tous ces devoirs nécessaires au bien de la société, que les loix ne commandent point & qu'elles ne peuvent commander. Il est donc clair qu'on ne peut imaginer entre eux aucune ombre de société dont les nœuds fussent solides & durables ; le seul caprice la formeroit & la détruiroit au même instant.

Je l'ai dit, je l'ai démontré dans ma première Partie, je viens de le redire au commencement de ce chapitre ; c'est des lumières de la conscience, c'est des notions du bien & du mal moral que nous tirons les preuves les plus invincibles de l'existence d'un être suprême, éternel, tout puissant, infini, sage, bon, juste.

Il est évident que de telles notions ne peuvent nous venir que d'une suprême intelligence, qui s'est proposé dans tout ce qu'elle a fait des faits dignes d'elle ; & de-là suit cette seconde conséquence, qu'elle n'a pû nous donner des notions du juste & de l'injuste que pour être les règles de notre conduite, & pour nous inspirer ces hommages de respect & d'obéissance à ses volontés que nous nommons la Religion.

Remarquons encore en effet que les impressions de ce grand devoir sont si profondes dans les cœurs des hommes, qu'aujourd'hui même nos athées d'inclination, qui se démasquent sur tout le reste avec une affectation qui va jusqu'à l'imprudence, n'osent contester l'obligation des démonstrations même du culte religieux. Dans les atteintes redoublées qu'ils essaient de donner à la règle des mœurs par leurs écrits extravagans, ils veulent toujours que leurs prétendus honnêtes gens soient exacts observateurs des *bienfaisances*, dont la religion, disent-ils, est la principale. Ce langage dit plus qu'ils ne pensent & que très-surement ils ne voudroient dire : c'est ainsi qu'à la faveur d'un mot, dont ils n'ont point médité le sens, des esprits

aussi superficiels que libertins établissent souvent une vérité qu'ils prétendroient détruire ; le sens des mots change à proportion que les idées qu'ils exprimoient, se dépravent, mais les mots restent ce qu'ils étoient & déposent de cette dépravation d'idées. Il ne faut pour en restituer le vrai sens que les rappeler à leur origine.

Qu'a-t-on prétendu renfermer sous le terme général de bienséance ? Des devoirs que la saine raison nous dicte selon les vûes qu'elle a de la nature des choses, & selon les rapports qu'elle découvre entre elles. Il leur sied d'agir selon ces rapports, toute autre maniere d'agir dément ce qu'elles font. Du côté des hommes avec qui nous avons des rapports de nature & d'égalité, les bienséances consistent dans des témoignages de prévenance, d'estime, d'affection, de bienveillance, de respect, de condoléance ou de congratulation, que nous exigeons par penchant les uns des autres. Nous sommes ainsi faits ; & malgré notre dépravation, nous conservons à ces devoirs le nom de devoirs : nous nous accusons quand nous y manquons, & c'est la nature même qui nous y force.

Du côté de Dieu nous découvrons des convenances d'un autre ordre, & qui nous imposent de même des devoirs dont le sentiment ne peut être étouffé dans les cœurs les plus dépravés. Des êtres nés avec l'intelligence aperçoivent au premier retour qu'ils font sur eux, qu'ils ne se sont pas faits : à remonter de causes en causes, ils concluent qu'une puissance infinie leur a donné l'être ; que c'est d'elle qu'ils ont reçu le don de la raison avec les idées de l'ordre & de la justice. Ils voient qu'il brille une sagesse extrême dans la nature & dans l'économie de leurs affections ; que c'est la même bonté qui les a créés, qui les conserve, & qui prépare des ressources à tous leurs besoins dans une infinité d'autres êtres qu'elle abandonne à leurs usages. A ces pensées est-il convenable qu'ils ne soient pas pénétrés de la vénération la plus profonde, de la plus touchante gratitude, de l'amour le plus sincère pour celui dont ils ont tout reçu ? Ne pas sentir leur dépendance universelle de cet être des êtres ; ne pas chercher à lui plaire, à se rendre dignes de la continuation de ses faveurs ; ne pas travailler à former leurs mœurs sur les loix, dont il a mis les

principes dans leur propre fond, voilà donc ce qui leur convient, ce qui leur sied, ce qu'on peut nommer les bien-séances que des êtres imparfaits & dépendans ne peuvent se dispenser d'observer à l'égard de l'Être souverain dont ils dépendent.

C'est la disposition d'une immuable œconomie, c'est un engagement pris dans la nature des choses; engagement que l'homme ne peut négliger sans s'oublier lui-même & sans contredire ses propres penchans. Les atteintes que nos libertins les plus déclarés voudroient donner aux fondemens de la Religion, sont donc impuissantes; ils sont forcés d'affecter de louer ce qu'ils méprisent: quel éloge pour eux, d'être exacts observateurs d'un devoir dont ils croient l'objet chimérique! Comprendons-les mieux qu'ils ne se comprennent. Ils ne sont pas sûrs de ce qu'ils voudroient se persuader, & sentent au contraire que si l'objet du culte religieux existe, il est indispensable de le lui rendre: c'est un devoir dont ils servent à convaincre ceux qui le reconnoissent sans se croire obligés de l'honorer.

Mais est-il parmi nous des hommes  
de

de cette dernière espèce ? oui , nous en avons entendu quelques-uns ; & pour les bien définir , ce sont des athées dissimulés ou des déistes bâtards , qui n'ont pas sçû se former de Dieu des idées conséquentes. Dieu , nous disent-ils , est trop grand pour s'intéresser à nos hommages & pour les exiger : souverainement heureux par lui-même , il lui suffit de se connoître , de jouir de ses perfections & de son indépendance ; le culte des hommes ne peut rien ajouter à son bonheur : raisonnement absurde , pensées injurieuses , illusions d'un esprit borné qui dégrade l'Être suprême au lieu de l'élever. On lit dans Moïse que Dieu vit tous les êtres qu'il avoit créés , & qu'ils lui parurent tous *extrêmement bons*. On lit ailleurs qu'*il se réjouit* dans tous ses ouvrages. Ces expressions naïves nous donnent de lui des notions vraiment dignes de ses perfections infinies : à la vûe de l'Univers , nous ne pouvons nous le représenter que comme un être également puissant , sage , bon , juste , qui ne hait rien de tout ce qu'il a fait , qui conserve tout , qui pourvoit à tout , qui conduit tout aux fins qu'il s'est proposées , qui donne à toute la nature des loix dont

elle ne s'écarte point. Nous trouvons dans nous-mêmes des notions d'ordre & de justice, des sentimens de bienveillance & de gratitude; & nous nous le figurerions pourtant comme un être indolent sur l'ordre & sur le desordre du monde, sur le bien & sur le mal, sur le vice & sur la vertu. Ces contradictions sont monstrueuses: ceux qui les débitent s'égarent dans leurs vaines pensées; ils extravaguent, ils défigurent Dieu pour l'anéantir; ils ne le connoissent point; disons qu'ils ne le croient point sincèrement. S'ils ont des maîtres dans le monde, s'ils ont des bienfaiteurs, se croient-ils dispensés d'avoir pour eux du respect & de la reconnoissance? n'est-il que l'auteur de ce que nous sommes à qui nous ne devons point de justice, pour qui nous puissions être impunément ingrats?

Nous avons dit ailleurs qu'Epicure fut le seul ou le premier qui conclut l'existence de la Divinité des notions que la nature en suggéroit à tous les esprits: du reste pourtant il se fit un système extravagant sur la constitution du monde, où la Divinité n'entroit pour rien; mais il vouloit au-moins qu'on la révérât pour l'excellence de sa nature;

il ne blâmoit que le culte superstitieux que les peuples lui rendoient sur les fausses opinions qu'on leur en avoit données. Epicure étoit donc en ce point plus conséquent que ceux dont nous venons de parler ; il ne lui manquoit que de penser plus sainement sur les raisons du culte religieux, dont il ne nioit point la nécessité : sur cela même, ce philosophe n'étoit point d'accord avec lui-même. C'est le sort de tous les systèmes d'imagination qui ne sont pas puisés dans la simple observation de la nature ; dans l'impuissance d'en pénétrer l'œconomie réelle, on tente de l'expliquer telle qu'on l'auroit faite. Mais les caprices de l'esprit ne reglent point les sentimens du cœur. Les fausses idées qu'on se fait des choses ne les changent point ; elles restent immuablement ce qu'elles sont par l'institution d'un auteur à qui rien ne peut dire, pourquoi m'avez-vous ainsi fait ? Epicure se figuroit, en formant son monde sans l'opération des dieux, qu'ils jouissoient de leur souveraine félicité dans une paix profonde, sans se soucier des bonnes ou des mauvaises actions des hommes ; il vouloit qu'on les honorât sans vûes de châtimens & de récompenses. Il ne falloit, disoit-il, ni

craindre leur courroux ni la mort ; & c'étoit en même tems l'homme du monde le plus effraïé de ces deux grands objets ; son cœur n'avoit point admis la fausse suposition de son esprit. Il avoit des mœurs & des maximes qui suposoient au contraire l'obligation de rendre compte à son auteur de tout le cours de sa vie, quelque dispensé qu'il s'en crût : c'étoit une espece d'hommage confus qu'il lui rendoit sans le sçavoir plutôt que sans le vouloir.

Mais sur la seule illusion de son langage, quoique démenti par ses actions, ce fut avec raison qu'on l'accusa de n'admettre la Divinité que de nom, tandis qu'il en anéantissoit la réalité. L'idée d'une Divinité qui ne s'intéressoit point à l'ordre du monde, & qui ne prenoit aucun soin des affaires humaines, étoit une idée contradictoire. Nier les attributs de Dieu, c'est nier qu'il existe ; nous ne reconnoissons son existence que par la nécessité de reconnoître une cause toute-puissante de la nôtre. Si Dieu nous a fait, il doit être trop sage & trop bon pour nous abandonner à notre mauvaise destinée. Tous les peuples, tous les Philosophes sensés se sont réunis dans ce raisonne-

ment ; tous ont pensé que fans les craintes & les espérances , tout culte de Dieu seroit frivole ou superflu ; l'excellence seule de sa nature pourroit nous causer de l'admiration , mais ne nous inspireroit point d'affections. Si Dieu , disoit Cicéron , ne peut ni ne veut nous secourir dans nos peines & dans nos besoins , s'il ne prend aucun soin de nous , s'il ne fait pas même la moindre attention sur notre conduite , s'il n'influe pour rien dans notre destinée , pourquoi lui décernons-nous un culte & des honneurs ? pourquoi lui faisons-nous des vœux ? pourquoi le sollicitons-nous par nos prières ? Si Dieu , reprend Marc Antonin , n'a formé sur nous aucuns desseins ; s'il n'a point de vûes sur notre conduite , ce qu'il est impie de croire , ne lui faisons ni vœux , ni sermens , ni sacrifices ; ne faisons rien de tout ce que nous faisons , comme liés avec lui par un commerce réciproque & comme l'aïant toujours présent. Otez-lui , conclud Ovide , ôtez-lui la volonté de nous être utile ; pourquoi persévérons-nous à l'honorer ? Ce qui fait pour nous sa grandeur , comme ce qui fait paroître les hommes grands , ce sont les avantages qu'il procure à ceux qui le réve-

rent. C'est donc la gratitude pour les bienfaits de Dieu, c'est la confiance en sa bonté, c'est l'attente de ses faveurs, de ses récompenses & de son indulgence pour nos fautes, qui nous inspire les différens devoirs du culte que nous lui rendons. C'est le langage unanime de tous les adorateurs de la Divinité, sous quelques idées qu'ils s'en soient formées; ce même langage que nous lisons dans l'épître aux Hébreux. Pour s'approcher de Dieu, dit l'auteur, il faut croire qu'il est & qu'il récompense ceux qui le recherchent ou qui lui font des prières.

Telle est donc la nécessité, tels sont les motifs de ce culte universel, qui n'a point eu d'autre origine que le monde; motifs pressans où notre intérêt & le plus grand de nos intérêts se mêle à nos devoirs. Pénétrons, s'il se peut, la vraie nature & l'étendue de ces devoirs. Quiconque connoît Dieu l'honore, dit Sénèque; mais pour l'honorer comme il faut, il faut le bien connoître. Entrons dans cette première recherche, pour ne pas nous attirer le reproche d'adorer ce que nous ignorons, ou d'honorer Dieu d'une manière peu digne de lui; l'un dépend de l'autre. Tous les faux cultes

DES DEVOIRS. 79  
suposent l'ignorance de quelques vérités, ou la séduction de quelques imposteurs.

---

## CHAPITRE II.

*Pour honorer Dieu, il faut le connoître; cette connoissance, quoiqu'immense en elle-même, est à la portée des esprits les plus bornés. Toutes les nations se sont fait de lui l'idée de ce qu'on peut imaginer de plus parfait: c'est cette idée que toutes les anciennes définitions qu'on en a données, expriment. La connoissance de ses perfections n'est pas plus nouvelle que celle de son existence; chacune exige de nous des pensées & des sentimens particuliers, dont la réunion forme son culte. Dieu ne change point; son culte est donc un culte éternel; immuable, un culte aussi ancien que le monde, un culte unique qui devrait former une même loi de sentimens pour tous les hommes & pour tous les tems. Il n'est qu'une seule Religion véritable. Toute Religion qui contredit un seul de ses attributs est fausse, du-moins en ce point, & doit être rejetée sans examen. L'attribut que nous reconnoissons le pre-*

G iiiij

mier, c'est sa puissance, mais une puissance qui nous est inconcevable; nous la professons sans la comprendre. Sa bonté vient après dans nos esprits; & cette bonté fut toujours si sensible aux hommes, qu'ils ont nommé Dieu très-bon. C'est par cette bonté qu'il a créé le monde & qu'il le conserve. Sa sagesse brille également dans l'ordre & dans le gouvernement de l'Univers & de toutes ses parties. Rien n'arrive que ce qu'il fait ou ce qu'il permet. Il agit sans cesse ou laisse agir ses créatures selon la constitution qu'il leur a donnée. Il voit & pourvoit à tout; il fait tout rentrer dans son ordre. Il est juste, mais indulgent; le péché lui déplaît, le repentir l'apaise. Il punit, il récompense quelquefois dès cette vie; mais il réserve pour une autre vie des châtimens & des récompenses. C'est le précis des vérités que toutes les nations ont reconnues; toutes les fictions contraires ont été rejetées; tout ce qui ressent le vice & l'imperfection, fut regardé comme indigne de la Divinité; les seules vertus entroient dans l'idée qu'on se faisoit de sa nature; les seules vertus paroissoient de même conformes à celle de l'homme: c'étoit par elles qu'on aspiroit à parve-

*nir jusqu'à lui , parce qu'elles viennent de lui. Observation sur le langage de quelques Théologiens , qui disent qu'il ne faut point humaniser la Divinité. Raisons qui rendent ce langage suspect & dangereux. Il faut distinguer entre les attributs de Dieu qu'on nomme moraux , & ceux qu'on nomme absolus. Ceux-ci ne sont pas plus compréhensibles que l'essence de Dieu ; mais ils ne sont point nos regles : c'est des perfections morales que nous les tirons. Les Religions fausses ou les illusions de la véritable , ne naissent que de ce qu'on ne se fait pas des idées exactes de cette dernière sorte d'attributs.*

**R**EPRENONS la suite de nos dernières pensées. Croire Dieu sans l'honorer , c'est une inconséquence de conduite que la raison n'avouera jamais tant qu'elle sera saine. Mais pour honorer Dieu comme il faut , ce n'est pas assez de le croire sans étudier ce qu'il est. C'est dans cette étude , disoit Platon , que toute la sagesse de la Philosophie consiste ; étude immense où les esprits les plus pénétrants & les plus appliqués auront toujours de nouvelles découvertes à faire : jamais ils ne seront contents

de la mesure de leurs lumieres ; & persuadés incessamment qu'ils en ignorent plus qu'ils n'en sçavent , ils ne cessent point d'avoir à s'écrier : *Que je vous connoisse , Seigneur ;* ouvrez les yeux de mon ame , fortifiez-les ; votre science & votre sagesse sont un abîme profond où mes foibles regards ne peuvent atteindre.

Mais il est vrai pourtant que cette forte de connoissance de Dieu , qui doit nous diriger dans son culte , est à la portée de tous les esprits, quelque bornés qu'on les suppose. Les plus simples réflexions les convainquent qu'il existe ; tous sentent qu'ils ne se sont pas faits ; tous portent le même jugement des divers objets qu'ils découvrent hors d'eux-mêmes. Il y a donc un être auteur de tous les autres êtres, & cet être est souverainement parfait ; c'est une seconde conséquence unanime, ou comme une sorte de présomption sans raisonnement, qu'aucune illusion n'a jamais pu détruire. Au milieu même de la confusion d'idées que la multiplicité des fausses divinités sembloit devoir nécessairement produire , les peuples idolâtres n'ont jamais cessé de reconnoître un Dieu suprême qu'ils nommoient le pe-

re ou le Dieu des dieux ; & par une suite de l'immenfité de cette idée simple , ils se le figuroient comme ce qu'il y avoit ou comme ce qu'il étoit possible d'imaginer de plus excellent & de meilleur. C'étoit , difoient quelques-uns , le dernier effor de notre imagination vers la perfection , c'est-à-dire une perfection dans toute l'étendue que ce terme exprime , une perfection fans bornes que nous ne pouvions comprendre , mais que nous admettons en la même maniere que nous admettons l'existence de cet Etre fuprême. Nous admettons cette existence par une néceffité de nature. A la premiere réflexion que nous faisons fur notre être , il nous est impossible de penser que Dieu n'est pas ; & dès qu'on fupofe qu'il est , on fupofe tacitement qu'il est infiniment parfait : c'étoit en effet cette double idée qu'on avoit voulu renfermer dans cette simple énonciation , *celui qui est , ou celui qui est un*. Par-tout on définiffoit ainfi Dieu , difent les vers publiés fous le nom d'Orphée. Quelquefois on le nommoit tout fimplement *l'un* ou *le premier* ; & ce terme , ajoûtoient les difciples de Zoroaftré , renferme toutes les perfections.

Au premier afpect , ce langage pa-

roît n'exprimer que des pensées confuses, & pour le fond ce n'est pas moins un langage raisonné: mais de cette espèce de raisonnement qui semble se faire en nous, sans progrès de ce qui nous est plus clair à ce qui l'est moins, nous avons des idées si nécessairement liées, que l'une ne peut se présenter à l'esprit sans l'autre. Le *premier* des êtres, cet être *un* qui subsistoit seul avant que le monde fût, a nécessairement en soi la cause & le modèle de toutes les perfections des êtres qu'il a produits; il ne les auroit pas données s'il ne les avoit pas eues. Les effets ne peuvent être plus parfaits que leurs causes. A peine faut-il réfléchir pour voir ces conséquences dans leur principe; l'ignorant les aperçoit avec la même facilité que le sçavant. Il n'a fallu qu'ouvrir les yeux sur les créatures, pour comprendre ce que le Créateur devoit être: il étoit *un*, donc il étoit tout; & ce tout étoit parfait, puisque c'est de lui que toutes les perfections sont venues.

La connoissance des perfections de Dieu n'est donc pas plus nouvelle que celle de son existence. Essayons seulement de la mettre dans un certain ordre, non pas tant pour la rendre plus

claire que plus présente à tous les esprits, & plus propre à leur en indiquer l'usage; c'est ce que nous cherchons ici. Nous devons à Dieu des hommages, il nous impose des devoirs; & ces devoirs nous sont prescrits par ce qu'il est. Chacune de ses perfections exige de nous des pensées & des sentimens; formons-nous-en, s'il se peut, des idées précises & toujours analogiques à l'idée de l'Être suprême.

Cet être ne se dément point: éternellement semblable à lui-même, immuable, incapable de l'ombre même du changement, il est & sera ce qu'il a toujours été. De-là nous tirons ces vérités générales: 1°. que le culte que nous lui devons est pour le fond un culte éternel, universel; & comme le Dieu que nous adorons est le Dieu de tous, il n'y a pour tous qu'une règle, qu'une loi de sentimens, qu'un genre de vie raisonnable, qu'une perfection commune à notre nature, qu'un seul objet de culte, enfin qu'une seule religion véritable.

2°. Que toute religion qui fait Dieu différent de ce qu'il est, que toute religion qui contredit un seul de ses attributs connus, ou qui les met entre eux en con-

trafte, détruit elle même son objet, qu'elle le défigure & s'en fait une idée fautive, & que dès-la même c'est une religion que la fauffeté doit faire rejeter fans examen.

Mais quels font enfin les vrais attributs de Dieu, les attributs reconnus ? Je l'ai dit : il est comme naturel à tous les esprits de les présumer sans raisonnement, ou de ne pouvoir les defavouer quand on les leur suggere; effaçons-le par le détail.

La puissance de Dieu est de toutes les perfections de Dieu celle qui se présente à nous la première ; c'est par elle que nous commençons à le conhoître. Nous sommes & nous n'avons pas toujours été ; celui qui nous a faits, est l'auteur de ce monde où nous vivons : nous jugeons de la cause par les effets ; celui qui fit le monde est tout-puissant : il est même si puissant que plus nous y réfléchissons, moins nous pouvons le comprendre. L'idée de puissance que nous avons ne ressemble point à celle que nous avons de la sienne : tout faire de rien, c'est ce qui n'entre point dans nos esprits, & c'est ce que nous sommes réduits à confesser de Dieu quand nous réfléchissons que rien de ce que nous

voions n'est par lui-même : un être sans commencement ne nous est pas concevable, mais il faut qu'il y en ait un ; rien ne seroit si cet être n'avoit toujours été.

Pourquoi Dieu fit-il le monde ? c'est qu'il est bon ; cette raison se présente aussi d'elle-même, & les Philosophes les plus profonds n'en ont point imaginé d'autre. L'auteur de tout ne manque de rien ; ce n'est point par besoin qu'il a créé des êtres indigens, c'est par bonté qu'il a voulu répandre sur eux les biens dont il est la plénitude. Il est bon, dit Sénèque, & c'est une partie de sa nature. Qui nous l'a dit ? le cœur ; & la preuve que le cœur l'a dit, c'est qu'il l'a dit à tous. Il n'est point en effet en Dieu de perfection dont l'impression se soit plus universellement gravée dans l'esprit des peuples. Tous ils nommoient Dieu *très-bon & très-grand*, comme s'il ne leur eût paru très-grand que parce qu'il étoit très-bon, comme si l'idée de la bonté précédoit en quelque sorte celle de la puissance dans le créateur ; ou plutôt parce que sa bonté les touchoit plus que l'excellence de sa nature, & qu'ils se sentoient portés à le respecter d'autant plus qu'ils le trouvoient

plus aimable. C'est par cette même bonté qu'il continue de conserver le monde; il montre par-la qu'il ne hait rien de tout ce qu'il a fait: un être souverainement bon ne trouve point en lui de raison d'être mauvais, il ne détruit point son propre ouvrage.

Ce grand ouvrage suppose & nous découvre autant de sagesse que de puissance. Il n'est pas même possible de supposer que la suprême intelligence agisse sans vûes & sans desseins. Aussi voïons-nous qu'il regne dans le monde un ordre admirable & constant; tout être y tient sa place, tout y suit des loix; tout a ses propriétés, ses usages, & ses fins. L'homme sur-tout qui se sert de sa raison, ne cesse point d'admirer en lui son auteur, soit qu'il réfléchisse sur les facultés de son corps ou sur celles de son ame; il y trouve pour leurs fonctions un plan marqué qui décide de son bonheur ou de son malheur, selon qu'il le suit ou qu'il s'en écarte: ses caprices ne sont donc point ses regles; il est soumis à des ordres qu'il ne peut violer sans nuire à son bien-être.

Tout va bien dans les instrumens, disoit Antonin, quand ils servent aux usages pour lesquels ils ont été faits, sans

fans la présence de l'ouvrier. Mais dans les ouvrages de la nature, l'auteur ne cesse point d'agir. Tout est plein de Dieu, disoient les Philosophes; il est par-tout, il pourvoit à tout; & ce qui paroît sortir de son ordre par un endroit, y rentre par l'autre. Rien n'arrive, s'il ne le fait ou ne le permet; il meut ou laisse agir ses créatures selon la constitution qu'il leur a donnée. Rien pour lui n'est fortuit, rien n'échape à ses regards; il voit tout; le passé, le présent, & l'avenir lui sont connus en la même maniere; il voit le bien & le mal; il approuve la vertu, condamne le vice; il aime les bons & hait les méchans. Il est juste, mais il est indulgent; si le péché l'irrite, le repentir l'apaise. Il punit quelquefois les incorrigibles dès ce monde même, & non pas toujours; il les tolere, il les laisse vivre. Mais comme les biens & les maux ne peuvent être le partage commun des justes & des injustes, Dieu réserve aux uns des châtimens & des récompenses aux autres, dans une autre vie.

Voilà d'abord un système abrégé de vérités qui n'ont jamais été inconnues dans le monde; toutes les Religions les ont admises. En vain les Poètes avoient-

ils défiguré la Divinité par leur Théologie fabuleuse ; en vain feignoient-ils des dieux impudiques , adulteres , incestueux , méchans , voleurs , cruels , vindicatifs ; les satyriques plus sages s'en mocquoient ; les peuples avoient horreur de ces fictions monstrueuses , & ne croioient point les dieux capables des crimes que les loix punissoient dans les hommes. Les vertus au contraire avoient dans leurs esprits un caractère si divin , qu'ils en avoient fait comme autant de déesses personnifiées. Le bon esprit ou la droite raison , la foi , la piété , la force ou la constance , avoient des temples à Rome , afin , dit Cicéron , que les bons qui possédoient ces vertus fussent persuadés qu'ils les tenoient de Dieu même , & qu'il habitoit par-là chez eux.

Ils croioient , comme nous le dirons ailleurs , que c'étoit par ces qualites comme divines , qu'ils pouvoient s'élever jusqu'au ciel & participer au bonheur de Dieu , qui n'est lui-même heureux que parce qu'il possède toutes les vertus dans un degré de perfection qui fait à-proportion celle de notre nature. Tout ce qu'ils avoient eu de grands hommes ne pouvoient , disoient-ils , l'a-

voir été sans Dieu ; pensée qui porta les Poètes à donner à tous leurs héros quelque divinité qui les accompagnoit dans toutes leurs grandes actions. Si nous avons enfin de la raison, de la bonté, de l'équité, du conseil, & de la prudence, d'où ces louables qualités peuvent-elles nous venir, si ce n'est d'en-haut ? Dieu les a donc ; & s'il les a, ne devons-nous pas penser de plus qu'il en fait usage dans tout ce qu'il opere, & qu'il n'opere rien que de grand & de bon ?

Je recueille avec quelque soin toutes ces pensées, dont pour le fond on ne peut nier la justesse ; & j'ajoute que ce n'est pas seulement chez les Philosophes de profession qu'on les trouve, c'étoit le langage familier des idolâtres. Que vous les eussiez interrogés l'un après l'autre, ils vous auroient répondu que Dieu n'est point menteur, que Dieu n'est point injuste ; qu'il est bon, qu'il aime la vertu, qu'il est incapable de tout vice ; & je remarque de plus que dans leur bouche les termes étoient pris selon toute la rigueur du sens que l'usage leur donne ; la vertu qu'ils se figuroient en Dieu n'étoit pas différente de celle qu'ils reconnoissoient dans les hommes. Chez nous, selon leurs

idées, la vertu n'étoit que la perfection de notre nature, qu'un usage de nos facultés & de nos affections, dirigé par la raison saine; & comme cette raison nous est commune avec Dieu, nous parvenions par son bon usage à ressembler à Dieu même, en quoi nous verrons qu'ils faisoient consister son vrai culte. C'étoit en conséquence de ces idées fixes & toujours invariables, qu'ils ne pardonnoient point aux Poètes d'avoir défiguré la Divinité par des passions injustes & honteuses. Du reste, cette licence n'étoit dans les Poètes mêmes qu'une saillie de libertinage qu'ils démentoit eux-mêmes, lorsque dans le sérieux il s'agissoit de peindre la Divinité telle qu'ils la reconnoissoient par la suggestion de la raison droite.

Qu'on me permette à ce sujet une observation qui peut être utile à plusieurs de mes lecteurs. Parmi ceux qu'on nomme les Théologiens, quelques-uns ont dit qu'il ne faut point humaniser la Divinité; ce qui signifie chez eux que les attributs de Dieu ne sont pas de la même nature que les nôtres. Ce sont des manières de penser & de parler qu'on doit regarder comme fausses ou comme étrangement suspectes : c'est, à coup

fûr , quelque intérêt de système qui les force à se contredire. En général , tous admettent les attributs de Dieu , sa justice , sa sagesse , sa bonté : mais quand il s'agit d'appliquer ces principes aux opinions qu'ils ont adoptées ou qu'ils s'obstinent à défendre , il faudroit que Dieu ne fût plus ni sage , ni bon , ni juste. Il faut donc qu'ils imaginent que ces perfections en Dieu sont d'une nature différente de ce qu'elles sont dans les hommes. Cette méprise ou cet entêtement n'iroit pas moins qu'à renverser tout fondement de Religion dans le monde.

Pour en faire revenir donc ceux dont je parle , ou ceux qu'ils pourroient surprendre , je leur demande simplement comment ils entendent ce précepte de l'Évangile, *soyez parfaits comme votre pere céleste est parfait* ; précepte superflu , précepte même sans sagesse , si nous n'avions aucunes idées des perfections de Dieu. Or quelles idées en aurions-nous , si ses perfections n'avoient point de rapport analogique avec les nôtres ? Nous avons des idées très-distinctes de sagesse , de véracité , de bonté , de justice , d'équité ; nous ne pouvons réfléchir que ces idées sont communes à tous

les hommes, sans en inférer que ce sont des propriétés essentielles de notre être; qu'elles nous viennent, dis-je, de la constitution de notre nature, ou de la volonté de notre auteur: nous en concluons de plus, qu'il ne nous les a pas données sans sujet, parce qu'il est sage; que par conséquent il a voulu qu'elles fussent les regles de notre conduite; que ce sont, en un mot, les moïens d'arriver à la fin pour laquelle il nous a faits. Si donc il n'étoit pas sage, vrai, bon, juste, équitable en la même manière que nous le concevons, nous commander de l'imiter, ce seroit nous commander l'impossible; ce seroit nous proposer l'inconnu pour modele; ce seroit tout confondre & tout renverser dans l'œconomie de notre vie, nous réduire à ne sçavoir ce que nous avons à faire, ou ce que Dieu demande de nous. Nous ne serions jamais assurés si nous nous conduisons avec sagesse & selon la vérité: si nous sommes bons, si nous observons la justice, nous pourrions nous conformer avec la plus parfaite exactitude aux idées de perfection que nous avons, & n'être rien moins que parfaits, rien moins que ce que Dieu veut que nous soïons.

Supposons au contraire que les perfections de Dieu soient analogiques aux notions que nous avons de celles des hommes, l'obligation de nous former sur ce sublime modele se fait d'elle-même sentir ; nous en concevons la sagesse & la justice. Cette obligation se réduit à vivre selon notre nature, ainsi que toute la Philosophie s'accorde à le dire. Nous avons des moïens certains d'arriver à notre fin, nous sommes sûrs de ne point nous égarer en suivant des routes qui nous sont tracées de notre propre fond ; nous ne craignons point de perdre notre récompense, quand nous aurons travaillé sur le modele qui nous est montré par celui qui nous la propose & qui ne peut nous tromper. Humaniser ainsi Dieu, ce n'est donc rien moins que le dégrader ; c'est en faire un créateur vraiment sage, vraiment bon, vraiment juste, qui se conduit avec nous selon les rapports qu'il a mis entre nous & lui ; c'est en faire un Dieu qui juge avec justice, qui rend à chacun ce qui lui convient, qui conduit en un mot toutes ses œuvres aux fins qu'il s'est proposées, & qui les y conduit par des voies proportionnées à la constitution de leurs êtres.

On conçoit, au reste, qu'il ne s'agit ici que des perfections de Dieu qui doivent être la regle de nos mœurs, & qu'en ce sens nous nommons les perfections morales. Il a d'autres attributs qu'on peut nommer absolus, & qui n'ont qu'une analogie très-confuse & très-imparfaite avec les nôtres ; ce sont ceux qui découlent du fond de sa nature éternelle, infiniment supérieure à toutes les natures créées. Sa puissance, sa science, sa prévoiance, à proprement parler, ces attributs n'ont avec les nôtres que le seul nom de commun. Comparez l'homme à Dieu, vous pourrez à peine dire que l'homme peut, qu'il sçait, qu'il prévoit quelque chose. Ces qualités en Dieu ne nous sont pas même plus compréhensibles que son essence : aussi ne nous est-il point prescrit de les imiter, mais de les croire par une conviction qui n'est en effet pas moins ferme dans nos esprits que celle de son existence. C'est parce qu'il a tout fait, que nous sommes forcés de reconnoître qu'il est ; c'est parce qu'il conserve & qu'il gouverne tout, que nous sommes assurés qu'il sçait tout & qu'il voit tout. Ces connoissances ou ces persuasions sont des préliminaires ou des persuasions préparatoires

préparatoires au culte que nous devons à cet Etre souverainement parfait ; & la regle de ce culte se tire ensuite de celles de ses perfections qui nous sont connues par sentiment : c'est en ce sens que nous disons que pour l'honorer comme il faut, il est nécessaire de le bien connoître.

C'étoit le principe de toutes les Religions qu'on a vû régner dans le monde selon les tems & selon les lieux ; mais le défaut ordinaire à toutes ces Religions peu dignes de la Divinité, étoit de mal digérer leurs vûes, & de diviniser souvent des symboles que quelques hommes avoient inventés pour leurs propres intérêts. Les unes donnoient à Dieu des qualités étrangères à sa nature ; les autres lui refusoient celles qui lui sont essentielles. De-là les fausses Religions ou les illusions des imaginations humaines, des faux enthousiasmes, & du faux zele ; on s'entêtoit des préjugés de son enfance ; on s'attachoit opiniâtrément aux opinions de ses ancêtres, sans faire aucun usage des lumières de la raison.

Ce sont des discussions où le sujet que je traite sembleroit devoir m'engager ; mais le faux est réfuté, quand on a

montré le vrai dans tout son jour, par des principes avoués & tirés de la nature même des choses. Tel est celui que je pose ici ; qu'il n'est point de vraie piété pour *Dieu*, que celle qui conçoit de lui des idées pures & convenables à ce que la raison nous dicte, à ce que notre auteur nous apprend de lui-même de l'excellence & de la sainteté de son essence : *nec ulla est ergà deos pietas nisi honesta de numine eorum ac mente opinio.*

Cicer.  
erat. pro  
domo suâ.

Que le terme de *Dieu* que je mets au lieu de celui de *dieux*, ne cause point ici d'ombrage aux lecteurs : il est si certain que tous les grands écrivains dont j'emploie les pensées dans cet Ouvrage, ne croioient point la pluralité des dieux que le vulgaire adoroit, que ce seroit un travail superflu de le prouver par un ample recueil de leurs textes comparés ensemble. La raison saine leur avoit appris ce qu'elle nous apprend ; & c'est donner une nouvelle force à la vérité, de la confirmer par le suffrage de ceux qui semblent ou qu'on croit l'avoir méconnue. J'en dis autant de tous les points essentiels à la Religion, que j'établirai dans la suite de ce volume. Montrer à ceux qui voudroient en douter, qu'ils n'ont jamais cessé d'être reconnus de-

puis le commencement du monde, c'est leur opposer une sorte de preuve dont la force est invincible pour quiconque veut y réfléchir. Ne penser pas comme tous les hommes ont pensé, c'est se convaincre de ne l'être plus; c'est se condamner à n'avoir plus avec eux aucune société; c'est n'en avoir plus avec Dieu. Les monstres de cette espèce devroient au moins être plus assurés que les autres de ce qu'ils sont & de ce qu'ils deviendront: c'est leur affaire.

---

### CHAPITRE III.

*La puissance que nous reconnoissons en Dieu n'a point d'autres bornes que l'impossible; tout ce qui est en est l'effet; tout ce qui peut être en est l'objet. Rien n'étoit avant qu'il le fit. Tous les Philosophes sembloient fixés à penser que rien ne se fait de rien. Dieu n'avoit donc fait qu'arranger la matière: mais la manière dont les Philosophes suposoient qu'il l'avoit arrangée, suposoit tacitement qu'il l'avoit faite. La puissance créatrice est inconcevable à la raison; mais la raison saine conçoit la nécessité*

*de l'admettre. Il est plus sensé de penser que Dieu fit tout de rien, que d'imaginer qu'il disposa de ce qu'il n'avoit pas fait. Il n'y a qu'une seule vraie cause dans le monde ; c'est l'Être éternel, qui produit & qui conserve tous les autres êtres. Les causes qu'on nomme secondes ne sont point de vraies causes ; elles n'ont point de principe d'action qui leur soit propre. Il n'y a point de réalité dans l'idée confuse qu'on se fait de leurs vertus actives. La supposition des loix générales de la communication du mouvement est insuffisante pour expliquer la conservation du monde & les nouvelles productions qui s'y font. La génération des plantes & des animaux ne peut être l'effet du mécanisme que nous connoissons. Follé imagination de représenter cette génération comme un simple développement de plantes & d'animaux tout formés au moment de la création. Ces sortes d'imaginations ressemblent à celles des Epicuriens, qui nioient la Providence pour ne pas surcharger la Divinité de trop de soins : c'est penser peu dignement de Dieu, c'est le dégrader pour le relever. La volonté de Dieu qui fait tout, est aussi simple que sa nature : son opération sur les substances créées, quoique*

*dirigées par des principes immuables, n'est pas moins une opération créatrice; c'est ce qu'on peut appeler avec Platon, l'art de la Divinité, qui consiste dans sa volonté toujours unique, dans la variété de ses effets. La vraie Philosophie sur ce sujet, c'est celle de Salomon, qui conclut que l'homme ne peut rien comprendre dans les œuvres de Dieu. Le premier hommage que sa puissance demande de nous, c'est l'admiration; le second, c'est le sentiment de notre dépendance & de notre impuissance propre. Ne rien reconnoître de puissant que Dieu seul, tout espérer de lui, parce qu'il est aussi bon que puissant.*

**J**E crois en Dieu tout-puissant; c'est le premier article de notre symbole: mais quelle sorte de puissance donnons-nous à Dieu par cet article? Une puissance sans autres bornes que l'impossible ou l'absurde: tout ce qui est en est l'effet, & tout ce qui peut être en est l'objet. Il a fait, disons-nous, tout ce qu'il a voulu dans le ciel, sur la terre & dans les abîmes. Il a tout fait, & rien n'étoit avant qu'il le fît. Cette dernière pensée fut long-tems le tourment & le desespoir des Philosophes.

Ils paroïssent tous s'être fixés dans cette idée, *que rien ne se fait de rien* ; mais cette idée n'étoit, selon l'expression d'un Poëte sage & sublime, que *le vieux rêve d'un cerveau malade*. La puissance créatrice étoit inconcevable, mais il falloit l'admettre sans la concevoir ; & nous allons voir que ceux qui la rejettoient ouvertement, l'admettoient en effet par une conséquence implicite & confuse. Ils voïent comme nous que la matiere est un être sans énergie propre, un être qui n'avoit en lui-même aucun principe d'action : prête à recevoir toutes sortes de formes, elle resteroit toujours immobile si quelque autre être ne lui donnoit du mouvement. Il suivoit de-là que la matiere ne s'étoit point arrangée d'elle-même pour former cet univers. La multitude infinie des êtres qui le composent, leurs figures, leur ordre & leurs révolutions étoient donc les effets de quelqu'autre cause,

Il falloit qu'il y eût un esprit, *mens*, une intelligence, une sagesse ; & c'étoit cet esprit vivant par lui-même, qui donnoit à tout le reste le mouvement & la vie. Cette intelligence de plus devoit être éternelle : les Philoso-

phes le sentoient ; mais cette idée les effraioit ; & pour ne pas admettre ce qu'ils ne concevoient pas, les Stoïciens se jettoient dans une absurdité beaucoup plus inconcevable. L'intelligence, disoient-ils, s'étoit faite elle-même : or il est infiniment moins révoltant pour la raison de supposer un être sans commencement qu'un être qui se soit fait : ce qui n'est point n'a point de pouvoir. Tout être qui n'étoit point & qui commence d'être est nécessairement produit par un autre être ; il auroit fallu du-moins que l'intelligence se fût faite de ce qui n'étoit pas intelligence ; & c'étoit dire à bien raisonner qu'elle s'étoit faite de rien. Déjà donc le principe qu'il ne se fait rien de rien se trouvoit en défaut.

Quoi qu'il en soit, l'intelligence étoit puissante, & si puissante qu'elle ne pouvoit cesser d'exister, parce qu'il n'étoit rien de plus puissant qu'elle, qui pût la détruire. C'étoit une seconde imagination des Stoïciens, mais une imagination fondée sur une nécessité de conséquence : ce qui donnoit du mouvement à tout, ce qui dirigeoit, ce qui gouvernoit tout, devoit être plus puissant que tout. Mais enfin d'où venoit à

Dieu cette puissance que les Philosophes lui donnoient sur la matiere ? Comment ne voïoient-ils pas ce principe si clair, qu'aucun être n'a de pouvoir sur ce qu'il n'a pas fait ? Réfléchissons-y de près, & nous trouverons que faire & pouvoir sont en effet dans nos esprits une seule & même idée. Nous ne reconnoissons dans un être un pouvoir réel que quand il produit un effet réel. Nous disons d'un homme qu'il est *très-puissant*, quand il a beaucoup d'autres hommes à ses ordres ; mais le vrai sens de cette expression, c'est que l'homme dont nous parlons est *très-impuissant*. La puissance que nous lui donnons n'est point une puissance qui lui soit naturelle, une puissance qui soit dans le fond de son être ; les ordres qu'il donne sont par eux-mêmes très-inefficaces, & n'auroient aucun effet, s'ils n'étoient exécutés par des volontés qui peuvent lui résister, & qui n'obéissent que parce qu'elles sont convenues d'obéir. Jusques-là donc nous ne reconnoissons aucune vraie puissance dans cet homme que nous avons nommé *très-puissant*.

Les exécuteurs de ses ordres sont-ils plus puissans que lui ? nullement : nous-

mêmes nous ne concevons pas que nous aïons un vrai pouvoir de remuer nos corps, ou nous ne le concevons que comme un pouvoir précaire & dépendant. Il se fait en nous une infinité de mouvemens où nous sommes assurés que notre volonté n'a point de part. La seule puissance que nous sentions en nous, est celle de déterminer cette volonté, qui ne produit jamais hors d'elle-même aucun effet réel. Commandons à tout ce qui nous environne, d'opérer, & rien n'opérera. Nous voïons des corps agir sur d'autres corps; mais nous ne voïons pas moins clairement que les premiers ne remueroient point les derniers, s'ils n'étoient eux-mêmes mis en mouvement par quelque force qu'ils n'ont point par leur essence.

La matiere est d'elle-même immobile; les Philosophes en convenoient: il étoit donc nécessaire qu'elle reçût le mouvement que nous y voïons d'un autre être plus puissant qu'elle dont elle dépendoit, comme l'effet dépend de sa cause. Or si la matiere existoit d'elle-même, il étoit absurde d'imaginer qu'elle dépendît de quelque cause que ce fût: exister par soi-même, c'est être indépendant en tout sens. De-là je ré-

fume & je dis : les Philosophes reconnoissoient qu'un Etre suprême avoit arrangé la matiere ; donc ils reconnoissoient tacitement que cet être l'avoit produite. Il est plus sensé de suposer que Dieu fit tout de rien, que d'imaginer qu'il disposa ce qu'il n'avoit pas fait. La puissance créatrice, en un mot, est inconcevable à la raison ; mais la raison saine conçoit que c'est une nécessité de l'admettre.

La vraie Philosophie nous conduit à ce principe, qu'il n'est qu'une seule vraie cause, & que cette cause est celle qui fait ou qui produit des effets réels ; que par conséquent l'Etre éternel, l'Etre existant par lui-même, est l'auteur de tous les autres êtres : c'est - là ce que nous reconnoissons, quand nous croions en Dieu *tout-puissant*. Nous admettons la vérité de ce langage, *il dit & les choses se font* ; nous reconnoissons avec S. Paul qu'il appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont ; que tout obéit à Dieu jusqu'au néant même.

Redisons-le ; rien de tout ce que nous voions n'étoit avant qu'il le fit ; mais comment le fit-il ? il n'eut qu'à le vouloir. C'est sa maniere d'opérer selon ce que nous avons dit, que pouvoir &

vouloir c'est la même chose. Ce pouvoir ne se manifeste pas moins dans la conservation du monde, que par la création. Tout s'y ressemble, tout s'y fait par une volonté que l'effet suit ; & tous les efforts de notre imagination, tout ce que nous avons de lumières & d'expérience, ne nous fera jamais comprendre que rien s'y produise autrement ; c'est-à-dire que tout s'y produit par une opération qui nous est incompréhensible, mais dont nous avons une certitude de sentiment qui ne nous permet pas d'en douter.

Quand ceux qui ne philosophent point considèrent la reproduction continuelle des plantes & des animaux, ils se figurent confusément dans leurs semences ou dans leurs principes une certaine vertu qui leur paroît opérer d'elle-même ; & c'étoit à-peu-près la pensée des plus anciens Philosophes. Ils vouloient seulement qu'il y eût je ne sçais quelle ame répandue dans toute la matière, avec la faculté d'en organiser jusqu'aux moindres parties. Mais qu'étoit-ce que cette ame ? supposé qu'elle ne fût elle-même qu'une portion de la matière, pourquoi toute la matière n'étoit-elle pas ame ? N'étoit-il

pas évident d'ailleurs qu'en admettant que la matiere aveugle avoit en soi le principe de ses mouvemens , il n'y auroit rien eu dans ses arrangemens de la régularité que nous y voïons ? Il fallut donc ajoûter que pour corriger l'irrégularité de ses mouvemens , Dieu les avoit assujettis à des loix générales , & que c'étoit de ces loix que l'ordre de l'Univers étoit résulté.

C'est l'imagination que Descartes avoit voulu faire revivre dans ces derniers tems ; mais ses disciples les plus zélés ont trouvé son hypothèse si défectueuse , que pour la soutenir ils l'ont renversée jusques dans ses fondemens. Ils ont vû qu'il étoit impossible que l'organisation des corps qu'on nomme vivans , résultât des seules loix générales de la communication du mouvement ou d'un mouvement purement mécanique ; ils ont vû que dans chaque espece de ces corps , la ressemblance ou l'uniformité de leurs parties , que les situations de ces mêmes parties , leurs rapports , leurs formes propres aux mêmes usages , leurs tiffures , la diversité des substances dont elles sont composées , leurs qualités particulieres , ou leur aptitude à produire certains effets ;

qu'en un mot tout ce qu'on remarque d'aussi régulier que merveilleux dans l'anatomie des plantes & des animaux, suppose une intelligence qui préside à leur formation : de sorte encore que cette composition se fait selon des principes immuables, qui ne peuvent être les effets de la simple communication des mouvemens d'une matiere homogene, & réglés seulement par les loix générales du mécanisme qui nous est connu.

L'auteur de *la recherche de la vérité*, plus sage un peu que Descartes son maître, suposa que Dieu ne se contenta pas de donner à la matiere une impression générale de mouvement ; mais qu'il en remuoit lui-même chaque atôme selon les loix établies : & ce n'étoit toujours qu'un mécanisme incapable de former les corps organisés, tels que l'expérience nous les fait connoître. L'auteur dont je parle le vit ; & pour remédier à cet inconvénient, il imagina ce qu'un homme capable d'être effraïé de l'absurde, n'imaginera jamais : écoutons-le. Tous les corps des animaux furent formés dans les ovaires des premières femelles de chaque espece ; toutes les plantes furent formées dans les graines

des premières : par-là tous les corps organisés sont des productions immédiates du Créateur. Il n'en créa qu'un de chaque espèce, & cet un contenoit tous les autres, que nous en voions sortir : ceux-ci déjà tout formés au moment de la création, ne font que se développer & grossir avec le tems par une addition de nouvelles parties.

Mém. de  
l'Académ.  
des Scien.  
1700.

Quand j'entens proposer avec quelque sérieux ces hypothèses puérides, je ne m'écrie point avec un sçavant illustre : *l'imagination est épouvantée de se voir conduite jusques-là par la raison.* Je renverse la pensée de ce sçavant, & je dis : la raison s'indigne de voir l'imagination se jouer ainsi d'elle. Non, malgré l'observation d'une expérience constante, la raison ne va point jusqu'à concevoir comment une graine renfermée dans la terre, ainsi que dans sa matrice, se développe de manière qu'un arbre ou qu'une plante en sorte d'abord avec une petite tige & quelques feuilles ; que de dessous ces feuilles il sorte ensuite des branches avec d'autres feuilles, & de dessous ces feuilles des boutons qui pousseront à leur tour des branches semblables ; que toutes ces parties aient leurs substances propres & dans un ar-

rangement uniforme dans ses progrès ; que ce composé merveilleux produise enfin des fleurs & puis d'autres graines qui contiennent autant d'arbres & de plantes à l'infini. Mais si ces productions ne sont déjà que trop incompréhensibles en elles-mêmes, comment concevra-t-on que dans chaque atôme de leurs différentes parties il y a déjà des plantes ou des arbres de la même espèce tout formés. La sève, en effet, ou la liqueur qui cause le développement d'une graine ou de son germe, ne s'insinue dedans qu'atôme par atôme ; de manière qu'elle y forme des substances propres à chaque partie. Nous remarquons dans leurs tissures des fibres corticales & des fibres ligneuses, dont les fibres distinguées n'ont rien de la substance des autres parties : & on imaginera pourtant que tous les atômes de ces fibres contiennent réellement toutes ces différentes substances déjà tout arrangées, & forment des arbres & des plantes qui n'ont besoin que d'être développées. Coupez en effet & recoupez toutes les branches d'un arbre, vous verrez autant de fois ressortir de son écorce, des boutons & des branches que vous n'épuiserez jamais, tant que la sève continuera de

monter de la racine dans le tronc. L'imagination s'épouvante donc elle-même de ces prodiges ; mais la raison dit à l'imagination que ces prodiges sont des chimères. On s'efforce en vain de se représenter l'absurde, qui ne peut s'imaginer parce qu'il ne peut se concevoir. Essayez après cela d'aprofondir l'hypothèse des animaux tout formés dans le premier œuf de leur espece, & vous ne ferez que rendre l'absurdité plus intolérable.

Je n'entre, au reste, comme en passant, dans ces discussions puériles & hors d'œuvre, que pour accoutûmer mes lecteurs à penser en tout plus dignement de Dieu. Les Epicuriens ne nioient sa Providence, que parce qu'ils s'étoient formés de la Divinité des idées trop humaines & trop basses ; ils craignoient de la surcharger de trop de soins & de trop petits détails ; comme si l'Intelligence suprême avoit besoin de contention pour pourvoir à tout. Descartes & plusieurs autres de nos Physiciens modernes, semblent n'avoir pas été moins frappés de ces fraicurs si peu sensées ; ils ont essayé, comme Epicure, de faire intervenir Dieu le moins qu'il seroit possible, dans le gouvernement  
du

du monde corporel, sous prétexte de ne pas le rabaisser à des opérations trop viles, ou de ne pas se trop embarrasser de la multiplicité de ces opérations; comme si sa toute-puissance étoit capable de lassitude, comme s'il étoit moins digne de lui de produire un moucheron qu'un éléphant. Ils se sont figurés qu'il falloit épargner à la suprême Intelligence les volontés particulières; & que c'étoit donner une plus haute idée de sa perfection, de faire résulter tout ou presque tout de quelques dispositions générales; comme si la volonté de Dieu n'étoit pas aussi simple que sa nature, comme s'il étoit plus difficile de concevoir ou de croire qu'il dispose tout comme il a tout créé par un acte unique & permanent de sa<sup>m</sup> volonté toute-puissante.

Ce sont des hommes qui balbutient comme des enfans sur ce qu'il ne leur est pas donné de comprendre; ils aiment mieux hasarder des chimères & des absurdités, que de confesser qu'ils ne le comprennent pas; ils dégradent Dieu pour le relever; ils démentent par des curiosités inquietes l'idée que l'Univers leur a donnée de sa toute-puissance.

Il est vrai qu'il y a dans la nature des principes invariables pour les nouvelles productions que nous y voïons; mais l'action de ces principes n'en est pas moins une action divine. Dieu ne crée point de nouvelles substances; mais son opération sur les substances créées est toujours une opération créatrice; qui se réduit en dernière analyse à cette unique & même volonté par laquelle il a tout créé. Qu'on imagine des causes secondes efficientes, je le veux; mais au moins on avouera que ces causes auront besoin du concours de Dieu pour exercer leurs facultés. Or quel sera ce concours avec des causes qui n'auront en elles-mêmes ni vrai pouvoir d'agir ni desir d'être mises en œuvre? ce concours ne signifiera rien, si ce n'est que Dieu les fait agir selon ce qu'il les a faites, & conformément à des desseins qu'elles ne connoissent point: ce sera toujours l'art de la Divinité, que Platon reconnoissoit dans les opérations qu'on nomme naturelles.

Après cela, laissons aux Péripatéticiens leurs *formes substantielles*, qui ne sont point matière, mais tirées de la matière; à Morus, son principe *ultraterrestre*; à Cudwort, ses *natures plastiques*;

à Grew, son principe *vital* ; à Van-Helmont, son *archée* ; laissons aux Chimistes tout ce qu'il leur plaît de mettre entre la matière & Dieu ; les ames de Sennert *mêlées* dans les semences, ces ames *immortelles* que Paracelse reléguoit dans leur *orcum* ou dans leur *iliadum*, après la dissolution des animaux & des végétaux qu'elles avoient animés, & qui venoient de-là tous les ans au tems propre à l'organisation de quelques autres corps. Dans ces imaginations presque toutes également folles, nous ne trouverons jamais rien qui bien analysé ne se resoude à l'absurde, rien qui nous dispense de recourir à la toute-puissance de Dieu, pour la génération des plus petites fibres de ce qui végete, & pour l'organisation des moindres insectes.

Mais recourir sans cesse à Dieu, ce n'est pas philosopher, disoit un écrivain célèbre ; ce que nous cherchons ici, ce n'est pas la cause première de tout, mais la cause seconde de chaque effet particulier : cherchons-la donc. Je ne blâme point le desir de sçavoir, il est naturel à l'homme. Mais lorsqu'après avoir cherché la cause seconde de l'organisation des plantes & des animaux, nous n'en découvrons aucune

M. Bayle.

qui puisse opérer par sa propre vertu des effets si merveilleux ; confessons ingénument que nous en ignorons les causes : c'est-là philosopher comme il faut. Ne rien sçavoir , & sçavoir qu'on ne le peut , c'est un grand sçavoir ; c'est avoir appris à s'épargner des tourmens d'esprit infructueux ; c'est être averti de tourner toute sa curiosité du côté des études solides dont on est assuré de recueillir des connoissances aussi certaines qu'intéressantes. C'est ainsi que celui qu'on nomme le sage , avoit philosophé : ce prince , nous dit son histoire , avoit examiné la nature des arbres depuis le cèdre qui croît sur le Liban , jusqu'à l'hyssope qui sort de la muraille ; il avoit traité des animaux , des oiseaux , des reptiles , & des poissons : & jusqu'où tant de contention d'esprit avoit-elle porté ses découvertes ? J'ai trouvé , dit-il , que l'homme ne peut rendre aucune raison de tous les ouvrages de Dieu qui se font sous le soleil , & qu'il se trompe s'il croit avoir pénétré le secret de ses opérations.

De tout tems , en effet , les plus grands génies semblent n'avoir essayé d'en parler que pour débiter des contradictions palpables. Il y a , dit Cicé-

ron, je ne sçais quelle force sans raison, qui produit des mouvemens nécessaires dans les corps, mais une force qui participe à l'ordre, qui procede avec méthode, & dont l'adresse ne peut être imitée par aucun art ou par aucun ouvrier, *vis quædam sine ratione, sed particeps ordinis*: rien de mieux dit & de plus mal pensé. Cicéron reconnoît ailleurs qu'il n'appartient qu'à la raison de sentir ce que c'est que l'ordre. Quelle est donc cette force qui suit un ordre, & qui pourtant n'a point de raison? C'est la même absurdité qui caractérise tous les nouveaux systèmes dont je viens de parler; c'est la nature plastique qui fait tout à tâtons, comme avec la plus parfaite intelligence.

De nar.  
Deor. l. 2.  
c. 32.

Je n'adopte donc ici volontiers que l'expression de ce sçavant, qui dit que la considération des merveilleuses opérations de Dieu dans le monde, nous rend *stupides*. A ce spectacle, la raison se confond & cesse de présumer de sa force ou de ses foibles lumieres. C'est-là comme le dessein de Dieu, dit encore le sage; il a livré le monde aux spéculations des hommes, afin qu'ils reconnoissent leur insuffisance à comprendre ses œuvres, ou de maniere qu'ils ne les

comprennent point, & que ce qu'elles ont d'incompréhensible pour eux ne serve qu'à les pénétrer pour lui des plus grands sentimens.

L'admiration, c'est le premier hommage que sa toute-puissance exige de nous; il veut que nous nous écriions : Seigneur notre Dieu, que vous êtes admirable dans tout ce que vous opérez sur la terre ! Les cieux nous annoncent votre gloire; les astres qui nous éclairent font éclater à nos yeux votre grandeur; vous êtes grand dans les grandes choses, & vous ne l'êtes pas moins dans les plus petites. Je vous admire en moi-même; & qu'est-ce pourtant que l'homme, pour être digne de vos soins? vous lui donnez l'être, le mouvement, & la vie; vous l'avez créé, vous le conservez. C'est, dis-je, à ce sentiment que l'admiration de la puissance du Très-haut nous ramene. Pénétrés de la plus profonde reconnoissance, humiliés sous la main de celui qui nous a faits, nous devons nous considérer devant lui comme les choses qui ne sont pas : sans lui nous n'avons rien, nous ne pouvons rien.

D'où vient à ceux que le monde nomme grands, cette élévation de cœur qui

les rend si vains de leur puissance, qui voudroient tout assujettir à leur domination, qui pensent que rien n'est capable de leur résister, qui ne conservent aucun sentiment de leur dépendance de l'Être suprême qui les a créés? C'est comme si le vase d'argile venoit à penser que le potier ne l'a point fait.

Comment nous en laissons-nous imposer nous-mêmes par ces fantômes de puissance que le monde révere souvent jusqu'à l'adoration? Tout rampe, tout tremble devant eux; on les regarde comme les arbitres des destinées, ou comme les fléaux de la terre: nous les craignons souvent plus que Dieu même. C'est la cendre & la poussière que nous mettons en parallèle avec celui qui peut d'un souffle les dissiper; ils n'ont de pouvoir que celui qu'il leur donne. Ce sont les flots de la mer qui ne peuvent passer les bornes qu'il leur a prescrites. Considérons-les comme ces idoles impuissantes que leurs aveugles adorateurs craignoient, tandis qu'ils étoient obligés de les porter eux-mêmes sur les épaules; & disons au fond de nos cœurs: C'est vous, ô Dieu tout-puissant, qu'il faut adorer, c'est vous seul qu'on doit craindre.

Les anciens athées disoient que la crainte avoit la premiere introduit les dieux dans le monde ; & nous avons répondu que c'étoit nous donner l'effet pour sa cause. La crainte est une suite nécessaire de la notion que nous avons d'une Divinité toute-puissante ; & Dieu sans doute veut être craint : il est terrible aux méchans ; mais sa bonté n'est pas moins infinie que sa puissance ; & cette double idée doit tempérer en nous la crainte par la confiance. Entrons dans cette considération.

---

#### C H A P I T R E I V.

*Toutes les nations ont nommé Dieu très-bon. Ce langage étoit inspiré par la reconnaissance. On concevoit Dieu comme un être sans indigence, & comme la source de tous les biens : ce n'est donc que pour avoir à qui les communiquer, qu'il a créé le monde. Les athées seuls ou les esprits superficiels & les cœurs ingrats, croient y voir des traits peu dignes de cette souveraine bonté : ce qui les frappe le plus, c'est ce qu'ils appellent le mal physique. Énumération des maux de cette espece. S'ils prouvent*

prouvent qu'il n'y ait point de Dieu, ce  
 sont des maux sans consolation, dont  
 les athées ne doivent point se plaindre ;  
 ils s'en plaignent pourtant, & ne re-  
 noncent point au bonheur ; ils le desi-  
 rent invinciblement. Ce desir uniforme  
 est-il le fruit d'une combinaison for-  
 tuite des parties de la matière ? ce desir  
 ne leur apprend-il pas au contraire qu'ils  
 n'ont point été faits sans sagesse ? Mais  
 s'ils sont les productions d'un être sage,  
 peuvent-ils se le figurer assez mauvais  
 pour les rendre malheureux, avec un de-  
 sir insurmontable de leur bien-être ? S'ils  
 ne peuvent concilier ces idées, qu'ils en  
 concluent que les maux physiques ne  
 sont pas de vrais maux : les bons les par-  
 tagent avec les méchants. Dieu pourtant  
 aime les bons : un Dieu ne fait point de  
 mal à ceux qu'il aime. Nous sommes  
 créés mortels, & nous devons souffrir  
 tout ce qui convient à notre mortalité.  
 La mort n'est un mal que quand on a  
 mal vécu : c'est la fin de tous les maux  
 pour ceux qui vivent bien. Nous souf-  
 frons moins en cette vie par les infirmi-  
 tés de la nature, que par le dérèglement  
 de nos affections. Mais pourquoi sommes-  
 nous dérégles ? c'est un second objet de  
 plainte. Le mal moral choque encore

*plus que le mal physique : à qui faut-il l'attribuer ? Est-ce sur celui qui nous a faits , que nous devons rejeter la cause de notre injustice ? C'est une impiété de le penser : c'est une contradiction d'idées démentie par le sentiment invincible que nous avons de notre liberté. Nous ne faisons le mal que parce que nous voulons le faire. Rien hors de nous ne peut produire en nous une mauvaise volonté, ou nous forcer à vouloir le mal : c'est ce qui résulte de divers raisonnemens réunis qui nous ramènent à la conviction de l'immense bonté de Dieu pour nous. Sentimens dont elle doit nous pénétrer.*

**N**OUS avons déjà fait observer, que de tous les attributs de Dieu, celui dont les peuples ont été le plus universellement & le plus vivement touchés, c'est sa bonté. Ce sentiment fut le fruit naturel de la reconnaissance que les bienfaits déintéressés inspirent. On concevoit Dieu comme la plénitude de l'être ; sans indigence par sa nature, source inépuisable de tous les biens, il a voulu comme étaler hors de lui toutes ses richesses. Il a créé le monde ; & n'ayant point de raison d'être jaloux d'aucun des biens dont ce monde

est susceptible, il l'a créé le meilleur qu'il a pu ; c'est-à-dire qu'on ne peut imaginer aucune sorte de bien que la raison saine n'y découvre. Dieu donc ne peut être conçu que comme bon lui-même. Il est très-bon : ce fut-là le langage universel ; ce fut le langage singulier des Hébreux, chez qui l'idée de la création ne fut point obscurcie par les doutes inquistes d'une Philosophie superficielle. Louez Dieu, disoient-ils, parce qu'il est bon, parce qu'il est éternellement bon ; éternellement je louerai ses bontés. Et ce même éloge est relevé par mille traits répandus dans les écrits que nous appellons profanes.

Il n'est que les athées, que les cœurs dépravés, que les esprits follement superbes & suffisans, qui croient apercevoir dans le monde des maux peu dignes de cette idée de bonté que nous attribuons à son auteur. Ce qui les frappe d'abord, c'est ce qu'ils nomment le mal physique : & qu'est-ce dans leur sens, que cette sorte de mal ? c'est une ombre de désordre qu'ils s'imaginent apercevoir dans le cours de la nature ; ce sont les rigueurs, l'inégalité, le dérangement des saisons, la gelée, les neiges, la grêle, les tempêtes, les orages,

les sécheresses, les pluies excessives, les inondations, les vents brûlans, les tourbillons impétueux. Par tous ces fléaux, les hommes sont sans cesse exposés à de funestes accidens ; les feux les consomment, les eaux les engloutissent, la foudre les écrase, le froid les tue, la chaleur les étouffe ; ils sont envelopés par des sables, accablés sous des ruines. Ils voient d'ailleurs ravager leurs vendanges & leurs moissons, leurs arbres arrachés, leurs édifices renversés, & tous les fruits de leurs travaux périr.

Ils naissent (& c'est par où la plainte doit commencer) ils naissent avec des infirmités qui rendent leur vie languissante ; ils sont sujets à cent sortes de maladies aiguës qui les tourmentent, qui les épuisent, qui leur ôtent l'usage de leurs membres les plus nécessaires. Est-il donc un Dieu qui les aime ? n'en est-il point ? Malheur & double malheur à ceux qui sont assez insensés pour se livrer à ces soupçons ! à qui s'en prendront-ils ? perdront-ils leur peine à querreller le hasard ? les entendra-t-il ? qu'en attendront-ils ? le réformeront-ils ? leurs maux, ou ce qu'ils appellent des maux, sont-ce des maux sans consolation ? Ces

hommes : pourtant qui les souffrent & qui s'en plaignent peuvent-ils renoncer au desir d'être heureux ? ce desir n'est-il pas chez eux invincible ? est-ce donc aussi le hasard qui le leur a donné ? l'impérieuse raison qui les domine leur permet-elle de concevoir ou de concilier ces pensées ? Je suis, je veux le bien de mon être , je le cherche avec une avidité dont je ne suis pas le maître : font-ce là les effets d'une combinaison fortuite des parties de la matiere ? Ces effets uniformes & conséquens ne me disent-ils pas que je n'ai point été formé sans sagesse. Mais si je suis la production d'un être puissant & sage , puis-je me le figurer assez mauvais pour me rendre gratuitement malheureux , & malheureux sans espérance , avec un desir insurmontable d'être heureux ? Non , je me trompe ; c'est une sensibilité non raisonnée qui m'aveugle ; & ce que j'appelle des maux ne doivent pas être de vrais maux.

C'est-là qu'il en faut revenir , quand on croit en Dieu sans hésiter. Dans cette persuasion , ceux qui regardent les maux physiques comme de vrais maux , sont plus que des insensés ; ce sont des furieux qui se révoltent contre ce que

Dieu fait ou permet. Peuvent-ils croire qu'il est, & douter qu'il soit bon? S'il est essentiellement bon, ses desseins ne peuvent être que des desseins de bonté : ceux qui voudroient penser autrement connoissent-ils en effet tous les desseins? ce qui leur paroît un mal dans l'oeconomie du monde, ne peut-il pas être un vrai bien? Dieu du moins n'est-il pas assez puissant pour tirer le bien d'un mal aparent qu'il permet? n'est-il pas assez bon pour le vouloir & pour persuader qu'il le veut réellement, lors même que les apparences nous trompent?

Les maux, en effet, dont les impatiens se plaignent, sont des maux communs à tout le genre humain; les bons les partagent avec les méchans; & de cette réflexion seule, un esprit qui pense bien de Dieu, conclut que ce ne sont pas de vrais maux. Un Dieu bon ne fait point de mal à ceux qu'il aime. L'inquiétude, les plaintes, l'impatience, ne sont donc ici que le fruit de l'erreur. Examinez tout de plus près, & ne précipitez point vos jugemens. Concevez-vous que les biens & les maux communs à tous ceux qui vivent, puissent être de vrais biens & de vrais

maux ? que faites-vous quand vous vous hâtez de prononcer qu'un mal dont le plus juste n'est pas exempt, est un vrai mal ? vous accusez de malice la souveraine bonté. Transportez-vous au-delà du cours présent de la nature ; ce cours ne fait que passer : & telle en est l'économie, que Dieu toujours bon paroît y faire du bien, même aux indignes. La prospérité des méchans cause de la jalousie, quand on ne sçait pas la prendre pour ce qu'elle est. Il pleut sur leurs champs, comme sur ceux des bons ; un même vent n'est pas contraire aux uns & favorable aux autres ; les jours & les nuits, les étés & les hyvers, les automnes & les printems, ont leurs agrémens & leurs desagréments ; les avantages & les desavantages en sont communs à tous les habitans de la terre ; point de distinction de leurs personnes du côté des mérites & des démérites. Mais ce ne sont que des voyageurs qui n'ont point ici de demeure permanente ; & ce qui sert ou ce qui nuit à tous dans ces révolutions passageres, ne décide point de leur dernière destinée. C'est sur notre fin que notre bonheur ou notre malheur doit être mesuré. Comparez les biens présens dont nous pouvons jouir

en cette vie ; comparez les maux que nous y souffrons avec ceux qui nous sont réservés pour une autre vie ; ce ne sont plus pour nous des biens & des maux. Rien de ce qui passe n'intéresse essentiellement des ames immortelles. Dieu nous a créés pour passer par le tems : c'est-là son ordre ; & notre véritable intérêt est de nous conformer à ses dispositions. C'est à cette fidélité qu'il attache notre dernière récompense : & telle est sa bonté dans tout ce qu'il ordonne ou qu'il permet , que rien n'a l'apparence du mal , qui ne se change en bien par le bon usage.

C'étoit à ces sages pensées que la saine raison conduisoit les vrais Philosophes. Recevons avec constance , disoit Sénèque , tout ce qui nous arrive en conséquence de la constitution de l'Univers : c'est comme un serment que nous avons fait en naissant. Nous avons été créés mortels , pour souffrir tout ce qui convient à notre mortalité. Nous vivons sous la domination d'un souverain maître ; & la liberté des hommes , c'est d'obéir à Dieu.

Revenons en effet ; qu'est-ce après tout que ce qu'on appelle un mal physique ? Est-ce un mal que ce qui ne fut

fait que pour périr péricisse ? Une plante croît ; elle pousse des feuilles , une tige , & des fleurs qui sont prêtes à s'épanouir ; un animal marche dessus , la plante est écrasée , cesse de croître & se pourrit. Mais qu'arrive-t-il à cette plante , qui ne lui doit arriver ? Sa maturité vient , sa saison passe , elle cesse de croître , & se sèche. Les gelées & les pluies viennent , elle est réduite en poussière ; tel étoit le sort de sa nature. L'homme de même est fragile ; il peut être étouffé par l'air même qu'il respire ; il est sujet à des maladies violentes qui l'emportent au milieu de sa course. Mais supposez-lui le tempérament le plus robuste , la santé la plus constante ; la succession des âges l'affoiblit ; il vieillit , il tombe dans la décrépitude , il meurt parce qu'il est mortel : qu'importe qu'il vive plus ou moins long-tems ? La mort n'est un malheur pour lui , que quand il a mal vécu. S'il a bien vécu , tous les maux apparens sont finis , & Dieu le dédommage de toutes les peines qu'il a souffertes dans la vie : sa bonté ne s'est point démentie pour lui. La souveraine félicité pouvoit-elle être mise pour nous à trop haut prix ?

Mais quel est l'égarement de nos es-

pris dans les idées que nous nous formons de la bonté du Créateur ? Ne faudroit-il point , à notre gré , que cette bonté fût responsable aux intempérans , aux voluptueux , aux débauchés , des tourmens qu'une vie plus sobre , plus raisonnable , plus réglée , leur eût épargnés ? leur sied-il de se plaindre de la nature , à eux qui ne souffrent que pour en avoir forcé les penchans par leurs excès ? Faisons passer en revue sous nos yeux tous les malheurs dont les hommes sont affligés sur la terre : n'en trouverons-nous pas plus qu'ils s'attirent par le dérèglement de leurs affections & de leur conduite , qu'il ne devoit leur en arriver par le cours ordinaire des choses humaines ? Nos plus grands maux , sous un Dieu toujours bon , ne viennent que de ce que nous sommes nous-mêmes mauvais.

Pourquoi le sommes-nous ? pourquoi sommes-nous ainsi faits ? c'est un nouveau sujet de plainte que notre dépravation nous suggere contre la bonté de Dieu. Le mal moral nous choque encore plus que le mal physique ; nous nous faisons plus aisément au dérangement de la nature , qu'au dérèglement des volontés. La malignité des

cœurs, les envies, les jalouſies, les inimitiés, la haine, la colere, les emportemens, la violence, les injuſtices, la fraude, les uſurpations troublent plus la tranquillité de nos jours, que les orages & les tempêtes, que les ſtéilités & les inondations : les guerres ravagent plus le monde, que les famines & les maladies. Nous ſouffririons enfin moins de maux dans la vie, ſi les hommes ne nous en faiſoient point, & ſ'ils n'étoient pas toujours prêts à le vouloir.

On demande donc ſ'il étoit de la bonté de Dieu de les faire naître ennemis les uns des autres, ou de permettre qu'ils le devinſſent. Qu'eſt-ce, dit-on, que ce mélange de bons & de méchans, qui défigure la ſociété du genre humain, qui trouble ſa paix, qui tourmente les uns, qui perd les autres ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé les hommes plus parfaits ? pourquoi leur donne-t-il une ſorte de liberté dont ils peuvent abuſer, & dont l'abuſ perpſévérant les privera du bonheur éternel pour lequel il les a faits ? Sa ſageſſe n'a-t-elle pas prévu ce deſordre ? ſa puiffance ne pouvoit-elle pas le prévenir ? étoit-il de ſa bonté de le permettre ? & comment enfin ſa juſtice punira-t-elle ce qu'il

semble avoir voulu qui fût, ou qui n'est du-moins qu'une suite comme naturelle de ce qu'il a fait ?

Ces doutes sont-ils si difficiles à résoudre ? De tout tems ils ont été l'embarras ou l'écueil des esprits inapliqués & peu conséquens. Ils plaisent aux cœurs ingrats & corrompus, qui s'intéressent plus à les embrouiller qu'à les éclaircir ; ils se flatent d'y trouver leurs excuses. Mais ce qui m'y paroît à moi de plus incompréhensible, c'est que la créature puisse en venir jusqu'à disputer ainsi contre son créateur ; c'est que des coupables se soient vainement tourmentés pour rejeter sur Dieu l'origine du mal moral, qu'il leur étoit si facile de découvrir en eux-mêmes.

La conviction d'une vérité claire admet-elle dans nos esprits quelque soupçon de fausseté ? concevons-nous qu'une même chose puisse être en même tems & n'être pas ? La seule idée que nous nous formons de l'Être suprême ne nous répond-elle pas que les attributs qu'elle renferme ne se contredisent point ? S'il est essentiellement sage, puissant, bon, juste, il ne peut rien être de contraire. Il nous seroit plus aisé de comprendre qu'il n'existe pas, que de concevoir

qu'il puisse exister sans être en tout souverainement bon. Dès-là tous les raisonnemens qui tendent à nous faire hésiter sur sa bonté, ne peuvent être que de faux raisonnemens : c'est chose préjugée,

Raisonnons plus sensément & plus équitablement. Il est nécessaire que nous soions justes ; nous le sentons, & nous portons en nous-mêmes des principes de justice que nous ne pouvons démentir : c'est ce que nous avons développé très au long dans la première Partie de cet Ouvrage. En conséquence de ces principes qui ne s'effacent point de notre cœur, rien ne nous est plus douloureux que la pensée d'être coupables ; & c'est parce que nous le sentons invinciblement, que nous cherchons à nous persuader du contraire. Est-ce donc sur celui qui nous a faits, que nous devons rejeter la cause de notre injustice ? sur quel prétexte l'en accuserions-nous ? Entrons, s'il le faut, en compte avec lui ; ce ne sera que pour nous condamner.

Est-ce un mal en Dieu de nous avoir créés libres ? J'aimerois autant qu'on demandât si c'est un mal en lui de nous avoir créés capables de désirer un bon-

heur éternel, & de le mériter ; car c'est à ces deux vérités que toute l'analyse de notre liberté se réduit. D'un côté, nous desirons d'être heureux ; & de l'autre, nous sentons que nous avons des devoirs à remplir, pour parvenir à la félicité que nous desirons : cette félicité ne doit donc nous être accordé qu'à titre de récompense. Toute récompense suppose des mérites, & les mérites supposent la liberté, qui fait faire par choix ce qu'on n'auroit pas fait par penchant. La liberté dont nous jouissons n'est donc point un mal ; c'est un don de la bonté de Dieu, digne de toute notre reconnaissance.

Mais l'homme peut abuser de sa liberté ; Dieu ne pouvoit-il donc pas faire qu'il en fût incapable ? Nous l'avons dit, la puissance de Dieu n'est bornée que par l'absurde ; il peut donc tout ce qui ne se contredit pas. Mais il est certain qu'il ne peut faire que les choses ne soient pas telles qu'il nous les fait concevoir ; il ne peut nous tromper. Or selon l'idée qui résulte du sentiment invincible que nous avons de notre liberté, nous concevons qu'un être libre est comme laissé dans la main de son conseil, pour user comme il lui plaît du pou-

**D E S D E V O I R S. 135**  
voir qu'il a de se déterminer. Nous concevons donc qu'il peut à son gré bien ou mal user de ce pouvoir.

Qu'arrive-t-il ? l'homme en abuse ; il en abuse souvent : mais dès-là qu'il est libre , n'est-il pas le seul coupable de cet abus ? Au moment qu'il fait le mal, ne sent-il pas qu'il pourroit ne le pas faire ? ne se reproche-t-il pas de l'avoir fait ? ne s'en repent-il pas ? Or c'est encore un de nos principes, un de ces principes tirés de la nature des choses , que nos repentirs ne peuvent avoir pour objet ce qui n'étoit pas en notre pouvoir. Les remords , les repentirs qui suivent les fautes que nous commettons , ne viennent donc que de la conviction qu'il dépendoit de nous de ne pas les commettre. Le mal moral est donc notre propre ouvrage.

Ajoutons à la louange du Dieu qui hait l'injustice & qui ne la veut point ; le mal moral ne nuit qu'à celui qui le commet ; s'il en souffre , il dépend de lui de n'en plus souffrir ; qu'il cesse de le commettre ; qu'il cesse d'abuser du don de sa liberté ; qu'il se porte au bien que sa raison lui montre ; il sera content de lui-même , & ne se plaindra plus de celui qui l'a rendu capable de mériter ses récompenses. S'il souffre de

plus de la dépravation des autres, qu'il n'en accuse point son Dieu, qui fit l'homme droit. Reconnoissons au contraire en ceci le trait le plus marqué de la bonté du Créateur ; il permet que les hommes se déreglent , qu'ils se tourmentent mutuellement par leurs mauvaises inclinations & par leurs mauvaises mœurs : mais, dans le cours ordinaire, il ne permet pas qu'aucun homme puisse en rendre un autre vraiment malheureux, parce qu'il ne lui donne pas de pouvoir le rendre mauvais. La justice qu'il nous prescrit, ou l'exercice des vertus , a sa source dans notre cœur, où toute la puissance humaine ne peut atteindre. La conjuration de l'Univers entier contre nous ne nous inspirera jamais malgré nous une mauvaise volonté ; la bonté de Dieu ne permettra jamais que nous soions tentés au-dessus de nos forces.

Quelques fautes que nous faisons, nous tirons de notre propre fond les motifs de ces mauvaises actions : en vain voudrions-nous chercher des excuses sur des causes étrangères ; ce sera toujours une médiocre consolation de rejeter nos fautes sur elles. Nous devons éviter le défaut de ces peuples grossiers,  
qui

qui regardoient toutes les grandes passions, comme de mauvais démons qui s'emparoiérent des hommes: c'étoient, disoient d'autres, les mânes ou les ames des méchans qui venoient nous tourmenter après la mort. Nous croions à des génies mal-faisans, qui déchûs du bonheur dont ils se sont rendus indignes, peuvent solliciter les hommes à abuser des sens, des apétits que Dieu ne leur a donnés que pour leur conservation. Mais s'ils étoient assez peu éclairés pour croire que tous leurs penchans n'ont d'autre source que la jalousie de ces ennemis de leur bien, ou qu'elle mette en eux & malgré eux une mauvaise volonté qui n'y étoit pas, ils seroient en cela aussi éloignés des véritables sentimens de l'Eglise sur ce dogme particulier, que ces peuples des Indes, qui n'ayant aucune connoissance de ces intelligences malfaisantes, demandent à ceux qui veulent les instruire: le Dieu que vous adorez n'est-il donc pas bon? n'aime-t-il pas les hommes? & s'il les aime, pourquoi permet-il que ces puissances invisibles leur tendent tant de pièges? Parmi nous, continuent-ils, celui qui n'empêche pas le mal quand il le peut, n'est pas considéré.

ré comme beaucoup meilleur que celui qui le fait. Quoi qu'il en soit de toutes ces différentes opinions, quelque force qu'on imagine dans des puissances ennemies, il dépendra toujours de nous de ne pas consentir à leurs suggestions. Les seules tentations capables de nous faire violer nos devoirs sont celles qui viennent de nos propres penchans. Rien hors de nous, rien au-dedans de nous, n'a le pouvoir de déterminer notre volonté sans nous-mêmes; c'est une vérité de sentiment que nous ne pouvons nous diffimuler. Oui, disoit un sage empereur, telle est la prérogative de l'homme; il peut ne rien faire que ce que Dieu louera lui-même; il peut faire tout ce que Dieu lui présente, parce qu'il ne lui ordonne rien que de conforme à sa nature, à l'ordre qu'il a lui-même établi dans l'univers, ou enfin parce que Dieu lui donnera la force dont il a besoin: nul autre homme, quoi qu'il fasse contre lui, ne peut l'en empêcher. A ce prix-là, qu'il ne regarde point comme de vrais maux tous ceux qui lui peuvent être causés par les méchans; ce sont des maux qui n'en ont que l'apparence, des maux pareils à ceux que nous avons nommés physiques, des maux

qui passent, qui ne s'étendent point au-delà de son état présent, qui n'est lui-même qu'un tems de passage ; des maux qui ne peuvent nuire à sa destinée future ; des maux enfin qu'il doit souffrir comme Dieu lui-même les souffre : tout éternel qu'il est, il tolere éternellement des méchans ; & moi qui mourrai demain, je m'impatierois d'en avoir un seul à tolérer, pour arriver à l'immortalité qu'il me promet ?

Réfléchissons de plus sur l'obligation de nous tolérer mutuellement ; les motifs n'en sont-ils pas assez pressans pour calmer toutes nos impatiences ? n'est-ce pas même un trait de la bonté de Dieu, d'avoir rendu le devoir de cette tolérance réciproque ? Les moins imparfaits dans cette vie ne sont point sans défauts incommodés ; n'est-il pas juste qu'ils souffrent de la part de ceux qu'ils font eux-mêmes souffrir ? n'est-ce pas une des loix de la société pour laquelle nous sommes faits ? Ne perdons point de vûe ce que nous en avons dit dans le second volume. Tous nos principes sur la regle des devoirs concourent à nous donner les mêmes vûes sur la sagesse qui nous les prescrit. Croïons que rien n'est mal dans tout ce qu'elle ordonne,

M ij

& tout ira bien pour nous. On ne se plaint en un mot de la bonté de Dieu, que quand on ne veut pas être bon soi-même.

Rendons-nous compte de toute l'économie de nos situations ; le malheur de vivre avec des méchans ou des imparfaits, est-il pour nous un malheur sans consolation, sans ressource, sans utilités qui puissent nous en dédommager ? n'y trouvons-nous pas des moyens ou des occasions infinies de nous instruire, de nous exercer, de vaincre, de nous perfectionner enfin pour le jour de la récompense ? Il faudroit pour les compter, enfanter ici des volumes ; nous y verrions en combien de manières la bienveillance de Dieu se varie, pour faire contribuer les méchans à nous rendre meilleurs. Apprenons donc de tout à ne jamais penser de lui sans en penser avec bonté.

Si quelqu'un venoit nous annoncer Dieu comme un pere qui ne produit ses enfans que dans la volonté d'en faire des objets de colere ; qui les réproouve sans examen ; qui les traite en coupables, sans leur donner les moyens de devenir agréables à ses yeux ; qui sembleroit alors ne les avoir créés que pour avoir le plaisir cruel de les perdre ; qui

leur impose des devoirs dont ils ne peuvent être instruits au-dehors ou au-dedans d'eux-mêmes ; qui les rend capables d'un souverain bonheur, & cependant leur oppose des obstacles invincibles : disons à ce déclamateur, que ses pensées ne sont pas réfléchies, & qu'elles portent peut-être le germe de mille blasphèmes. Demandons - lui ce qu'il penseroit d'un homme aussi méchant qu'il voudroit nous peindre notre Dieu. Le croit - il bon ? le croit - il juste ? veut - il du - moins nous apprendre à vivre dans ces doutes ? ne vaudroit - il pas mieux qu'il nous dit crûment qu'il n'y a point de Divinité, que d'essayer à nous la faire concevoir aussi monstrueuse ? Non ; la nature ne souffrira jamais qu'on travestisse ainsi son auteur : elle ne peut se le figurer que comme très - bon ; c'est - là son premier sentiment : il y a prescription contre toute autre idée. Ne présumons pas même qu'il soit possible de concilier les contradictions que ces présomptions injurieuses mettent entre les autres attributs de l'Être suprême. Le détail justifiera ce que nous n'en disons ici que comme en passant.

Que rien ne nous fasse en attendant

chanceler sur cette vérité démontrée par elle-même, vérité que nous ne cessons de redire, pour la bien inculquer ; que Dieu ne hait rien de tout ce qu'il a fait ; que sa bonté ne fait point d'acception de personnes ; qu'il ne nous impose point d'obligations impossibles ; ou qu'il tend une main secourable à ceux qui fatigués sous le poids d'un fardeau, recourent à sa bonté. Disons que ce seroit une souveraine injustice, de nous rendre responsables de nos actions, si nous n'avions la faculté de discerner entre le juste & l'injuste, si jamais il n'étoit en notre pouvoir de nous garantir de l'erreur ou de nous en desabuser ; qu'il n'est point en un mot d'ignorance invincible des principes des mœurs ; que nous ne serons jugés que sur ce que nous aurons pû faire. Tout cela nous est garanti par cette seule saillie naïve du cœur, qui nous fait si souvent prononcer, *bon Dieu!*

Notre devoir à cet égard est donc d'être pénétrés de sa bonté ; nous sommes son ouvrage ; c'est par bonté qu'il nous a créés, c'est par bonté qu'il nous conserve ; c'est par bonté qu'il nous donne des facultés & de l'industrie pour pourvoir à nos besoins ; c'est par bonté qu'il

livre à nos usages des créatures qu'il semble n'avoir faites que pour nous. Il nous fournit des alimens & des habits. Depuis le premier moment de notre naissance jusqu'au dernier de nos jours, quel enchaînement de bienfaits nous recevons de lui ! si nous y réfléchissons, en serons-nous ingrats ? S'il nous manque quelques biens apparens, nous pouvons nous convaincre que ce ne sont pas de vrais biens ; s'il nous arrive des disgrâces, des maladies, des traverses dans la vie, ce ne sont certainement pas de vrais maux : & lorsque Dieu lui-même semble nous frapper, ce ne peut être encore que pour notre bien. S'il vouloit nous perdre, il est assez puissant pour nous écraser sous ses premiers coups. Ses vengeances apparentes ne sont donc dans ses vûes que des corrections salutaires ; il ne nous blesse que pour nous guérir.

Rien sur-tout ne doit nous apprendre plus sensiblement combien il est bon, que cette longue tolérance avec laquelle il nous laisse vivre, tandis que nous ne cessons point de l'offenser. Rien, dis-je, ne nous prouve mieux qu'il nous aime & combien nous devons l'aimer. Tout nous prêche cet amour ; & son vrai ca-

ractere en nous, c'est une confiance en  
 lui qui nous fasse étouffer tous nos mur-  
 mures & réprimer toutes les révoltes de  
 notre cœur contre ce qu'il nous paroît  
 de sévere & de dur dans sa conduite. Sa  
 colere même a pour nous des bienfaits  
 qui lui sont propres : les graces qu'il  
 nous fait ont des formes différentes,  
 mais ce sont toujours des graces ; notre  
 sensibilité nous trompe. Il nous arrive  
 de regarder comme nos ennemis parmi  
 les hommes, ceux qui nous aiment le  
 plus sincèrement ; nous devenons alors  
 injustes à leur égard ; mais à l'égard de  
 Dieu, nous ne pouvons jamais ne le  
 pas être. Les hommes qui nous châtient  
 peuvent être suspects de nous haïr, par-  
 ce qu'ils en sont capables : mais Dieu ne  
 nous hait en aucun tems ; & quelque  
 traitement qu'il nous fasse, c'est tou-  
 jours le mal pour le bien que nous lui  
 rendons, si nous nous en plaignons.  
 Confessons en tout qu'il est bon & très-  
 bon.

---

## C H A P I T R E V.

*Description de la sagesse dont tous les traits  
 se font remarquer dans les œuvres de  
 Dieu :*

*Dieu : on la découvre à la plus simple attention dans l'ordre général de l'Univers ; on la découvre en particulier dans les êtres vivans. L'homme , sans sortir de lui-même , n'y peut qu'admirer la divine industrie de l'ouvrier qui l'a fait ; elle éclate dans la fabrique de son corps ; elle y fait des miracles au-dessus de ses conceptions. Il en a le sentiment sans en pénétrer les causes ; ils les trouve d'autant plus admirables qu'ils lui sont plus incompréhensibles. C'est sur-tout l'impression que les facultés & les affections de son ame font sur lui quand il y réfléchit , qui le tiennent dans un étonnement continuel. Il a des sentimens & des vûes de devoir sur toutes ses actions ; son bien-être dépend de s'y conformer , son malheur est de s'en écarter ; il se le reproche : il conclud de-là que Dieu l'a fait pour une perfection qui doit être sa plus sérieuse étude , parce que cette perfection le conduit à sa vraie fin. Pensées des Philosophes sur l'obligation de nous conformer à ces desseins de sagesse. Leurs préceptes & les raisons de ces préceptes , qui leur donnent plus de force que quand ils sont proposés en simples maximes. Toute la règle des mœurs dépend de la considération des desseins de Dieu, lors*

*de la formation des hommes, & dans leur destination ; cette considération les dispose à se conformer sans répugnance à tout ce qui suit de l'ordre qu'il a mis dans l'Univers, & des rapports établis entre les différentes créatures. Renversement de raison de ceux qui doutent ou qui voudroient douter que tout soit sage dans ses œuvres. On retorque contre eux leurs questions impertinentes Réflexions plus étendues sur l'objection de ceux qui jugent qu'il eût été plus sage de ne point borner notre liberté, de maniere que nous soïons obligés de vouloir ce qui ne nous plairoit pas, & de ne pas vouloir ce qui nous plairoit le plus. Les passions sans frein sont nécessairement inconstantes ; notre but unique, c'est la justice qui ne change point. La liberté n'est qu'un fruit de l'intelligence. L'intelligence n'agit point sans sagesse. La sagesse consiste à tendre toujours à sa vraie fin. Les hommes ont conservé des idées de cette sagesse pour leurs intérêts & pour leurs plaisirs. Ils arrivent à leur fin ; mais cette fin c'est leur perte.*

**C**E que nous apellons la sagesse dans un être intelligent, c'est une espece d'art raisonné qui le conduit à

son but par des regles infailibles; une suite de vûes combinées qui courent toutes à la perfection d'un ouvrage, & dont chacune fait voir que le hasard ou le caprice n'a point eu de part à sa production, que tout enfin s'est fait par un dessein médité: de sorte qu'on ne peut même présumer qu'il y ait rien d'inutile & hors d'œuvre. Or c'est-là ce que nous remarquons dans l'univers à la plus simple observation. Nous n'avons pas besoin d'être Astronomes & Physiciens pour voir un ordre constant dans la révolution des astres & des saisons. Le soleil se leve & se couche à différentes heures; il met tour-à-tour de l'inégalité dans la durée des jours & des nuits. Tout ce qui vit a sa forme, ses mouvemens, & ses manieres d'agir selon son espece. L'homme sans sortir de lui-même y trouve comme un abrégé de toute cette sagesse: dans son corps quelle merveilleuse fabrique! Plus on l'observe, plus on y découvre les desseins & la divine industrie de l'ouvrier. Que de compositions, que d'ordre, que de liaisons entre les parties! quel accord à concourir aux opérations du tout! Chacune a ses usages; les yeux sont faits pour voir, les

Nij

oreilles pour entendre, les narines & le palais pour discerner les goûts & les odeurs. L'utilité des mains n'a point de bornes : les pieds soutiennent sur leurs plantes tout le poids du corps, le portent par tout, & conservent son équilibre dans les postures les plus contraintes, & dans la rapidité même des courses les plus précipitées. Je ne dis rien de la respiration, de la nutrition, de la coction des alimens, de leurs sécrétions, de leurs transformations. J'indique tout ces miracles plutôt que je n'entreprends de les expliquer ; tout passe nos conceptions : il en est même qui s'operent en nous sans aucun sentiment ; ce sont des faits dont l'expérience nous garantit la certitude sans nous donner d'en pénétrer les causes & les manieres. Nous admirons, mais avec une conviction de sagesse qui nous permet d'autant moins de douter, qu'elle nous est plus incompréhensible.

Quelle autre impression les facultés de notre ame & ses opérations font-elles sur nous pour peu que nous nous replions sur nous mêmes ! Nous nous sentons ; nous nous aimons d'un amour d'instinct, qui nous porte à nous con-

server; nous avons des penchans qui nous indiquent nos besoins: la raison qui préside à tous nos mouvemens les dirige vers les objets qui nous sont nécessaires, & détermine nos choix pour ceux qui paroissent nous convenir le plus. L'industrie vient au secours de notre impuissance ou de notre foiblesse; nous inventons des arts pour suppléer à ce que la nature nous laisse à faire pour nos commodités; toute l'œconomie de notre vie nous convainc de plus en plus combien celui qui nous à faits est sage.

Ce n'est pas tout; il nous a donné des vûes de devoir sur toutes nos actions; il est essentiel à notre bien-être de les suivre: nous le troublons quand nous prenons d'autres routes: nous nous reprochons de n'avoir pas fait ce qui nous paroît juste. Dieu nous a donc faits pour une perfection qui doit être l'objet de notre plus sérieuse étude; ce doit être pour nous le fruit de l'idée qu'il nous donne de sa sagesse.

Les plus grands Philosophes ont été si frappés de l'obligation qu'il nous impose de nous conformer à ce dessein, que pour la remplir parfaitement ils ont cru que nous devions nous appliquer

à découvrir s'il se pouvoit tout ce qu'il a fait entrer de sagesse immense dans la formation de ce vaste univers: on ne peut juger sainement, disent-ils, du bien & du mal, du juste & de l'injuste, sans connoître la nature des choses & leur auteur. Il faut sçavoir, dit Cicéron, si l'homme a quelque convenance avec le reste du monde. De-là ces préceptes des anciens Sages: connoissez-vous vous-mêmes; conformez-vous aux desseins de Dieu; ne faites rien de trop; évitez tout excès; obéissez au tems. Mortels, s'écrie un Poëte Philosophe, instruisez-vous; étudiez les causes & les raisons de toutes choses. Que sommes nous? pourquoi sommes nous faits? quel ordre devons-nous suivre dans la vie? d'où faut-il que nous partions? où devons-nous tendre? par quelles routes y pouvons-nous arriver? Apprenez, dis-je, ce que Dieu veut que vous soiez & quelle place enfin vous occupez dans l'arrangement des choses humaines: c'est de-là que toute la science des mœurs dépend. On en donne des préceptes, mais les préceptes ont moins de force quand on n'en voit pas les raisons; or ces raisons se tirent de la nature

Perse.

des choses & des convenances qu'elles ont entre elles. Ces convenances sont des effets ou des suites de l'institution du Créateur qui n'a rien fait sans dessein. Les hommes sont tellement faits, qu'ils se sont utiles & que pourtant ils se deviennent incommodes : que les hommes dont se servent & se tolèrent mutuellement ; c'est en cela qu'ils justifieront la sagesse de Dieu, qui leur apprend à souffrir le mal par la vûe du bien qu'ils en retirent selon le besoin qu'ils en ont. Vous êtes sujet à des maladies, vous rencontrez dans la vie des contradictions & des traverses, vous y faites des pertes, vous y souffrez des privations : tous ces évènements vous affligent, vous vous en plaignez ; mais sachez, dit Seneque, qu'il n'y a dans tout cela point d'autre mal que de vous en plaindre. Si vous m'interrogez, je vous réponds que je ne connois de malheur pour l'homme dans ce monde, que de s'y croire malheureux. Tout ce qui s'y fait a dû s'y faire en conséquence d'un constitution sage : ce ne sont point proprement des accidens, mais des effets réglés. Voulez-vous donc, dit ce Philophe, que je vous découvre les senti-

Ep. 96.

N iiiij

mens les plus intimes de mon cœur? Je suis tellement disposé que dans ce qui paroît dur & contraire je n'obéis point à Dieu, mais je m'y conforme. Je suis son ordre moins par contrainte que par inclination. Qu'une ame sage & convaincue de la sagesse de Dieu lui soit donc soumise, & qu'elle obéisse sans répugnance à tout ce que la loi de l'univers ordonne.

Qu'entendons-nous pourtant tous les jours? Des hommes qui ne peuvent desavouer avec assurance que Dieu ne soit sage, & qui pensent ou qui voudroient se persuader qu'il a manqué de sagesse en beaucoup de choses. Ils l'interrogent avec autant d'indécence, avec aussi peu de crainte de manquer au souverain respect qu'ils lui doivent, que s'ils étoient assurés qu'il ne pourra leur répondre. Pourquoi, disent-ils, tant de plantes inutiles ou nuisibles? tant d'animaux voraces ou venimeux? pourquoi ces terres & ces rochers stériles? pourquoi ces montagnes éternellement couvertes de neige, & ces autres qui vomissent des feux & des flammes? pourquoi ces mers toujours glacées? pourquoi tant de fortes d'infectes qui nous tourmentent ou qui rava-

gent nos campagnes ? pourquoi ces climats inhabitables , ou par des chaleurs excessives ou par des froids insupportables ?

C'est donc vous , ô homme , qui faites ces questions à votre auteur ? & que lui répondriez-vous s'il vous interrogeroit à son tour ? Ne trouvez-vous pas de la sagesse dans votre propre constitution , dans la disposition de vos membres , dans la variété de vos facultés , dans les fonctions de vos organes ? Y en a-t-il moins dans le plus petit des insectes ? quand vous l'observez de près , n'êtes-vous pas transporté de voir que dans la plus extrême petitesse il ne lui manque rien de nécessaire à la vie de son espèce ; qu'il a ses alimens , ses allures , & ses instincts particuliers , pour se conserver & pour se reproduire ? La production de ces plantes que vous nommez inutiles ou venimeuses , est-elle moins merveilleuse que celle des plus salutaires ? Dieu donc vous y montre-t-il toute sa divine industrie sans dessein ? votre ignorance vous donne-t-elle droit de censurer ce que vous ne sauriez comprendre ? Tout ce qui vous nuit ou tout ce qui ne vous sert point est-il dès-là hors d'œuvre dans le monde ?

L'auteur de tout n'a-t-il rien dû faire que pour vous ? fied-il à votre vanité de le préfumer ? Dieu fans doute a beaucoup fait pour vous ; il a trop fait pour un cœur ingrat qui ne fçait pas le reconnoître & qui n'en est pas content. Ufez des biens que la nature vous offre, beniffiez la main qui vous les livre ; admirez-la dans tout le refte , vous qui ne pouvez vous empêcher de l'y trouver admirable : vous ne connoiffez point fes deffeins , il n'a pas dû vous les révéler. Etudiez ceux qu'il a fur vous ; votre raifon peut aller jusques-là , fans crainte de s'y méprendre : c'est cela feul que vous ne devez pas ignorer. Et fi vous êtes attentif, vous trouverez autant de bonté que de fageffe dans ce que Dieu vous donne d'en découvrir.

Fuïez & reprochez-vous ces penfées trop curieufement inquietes , qui vont à diminuer en vous l'estime & le fentiment que vous devez avoir inceffamment de ces deux perfections qui concourent à vous pénétrer d'une gratitude capable de vous rendre de plus en plus fidele. Avec la liberté que vous vous permettez de reprendre les imperfections imaginaires que vous croïez remarquer dans les autres œuvres du

Créateur, vous en venez jusqu'à le censurer en vous-même ; vous n'êtes pas content de votre sort ; vous voudriez être tout autre : le vase d'argile dit une seconde fois au potier , pourquoi m'avez vous ainsi fait ? Dieu met devant nos yeux des objets différens ; nous avons la faculté de nous porter à ce qui nous paroît convenable : n'eût-il donc pas été sage de nous laisser jouir pleinement de cette facilité sans la contraindre ?

C'est une objection que je me suis proposée dès la première Partie de cet Ouvrage , & je l'ai réfutée comme il convenoit au sujet que je traitois alors. Mais pour s'inculquer plus profondément les vérités d'où les devoirs de l'homme résultent , il est bon de ne pas perdre les occasions de faire reparoître ces vérités sous de nouveaux jours. Telle est la conduite & l'ouvrage de Dieu , qu'en le comparant avec ses différens attributs , on reconnoît de plus en plus qu'il se soutient également de tous les côtés ; toujours souverainement parfait dans l'ombre même des imperfections , sa sagesse triomphe de toutes les vaines attaques que les éblouissemens de l'esprit humain s'efforcent de lui donner.

Qu'y a-t-il ici de spécieux dans l'objection que je reprends ? si nous pouvons, dit-on, désirer des choses dont nous devons nous abstenir ; si nous pouvons n'en pas vouloir d'autres, dont nous ne devons pas nous dispenser, n'est-ce pas nous avoir rendus libres pour nous obliger à vivre en esclaves ? L'homme ainsi fait n'est-il pas un prisonnier dans les fers, à qui la souplesse & l'agilité de ses membres devient inutile ? c'est-à-dire apparemment qu'il eût été sage de rendre l'homme raisonnable, & de lui permettre de vivre déraisonnablement.

Qu'est-ce en effet que la raison dans la conduite de l'homme ? une vûe de discernement qui donne à chaque objet son prix, & qui les fait préférer les uns aux autres, selon la convenance ou disconvenance qu'ils ont avec la fin que l'homme doit se proposer : car il est de la nature d'un être intelligent de ne point agir sans une fin certaine ; & cette fin doit répondre à sa manière même d'agir. Il est libre, & les actions d'un être libre nous donnent une idée de mérite qui suppose l'attente d'une récompense : & c'est de - là même que nous concluons que Dieu destine l'homme à quelque chose de meilleur que les biens présents.

Cette destination demande donc qu'il ne se porte pas indifféremment à tout ce qu'il peut desirer, & qu'il se porte au contraire à ce qu'il pourroit ne desirer pas. C'est sagesse en Dieu de borner ses choix à ce qui doit le conduire à sa récompense : il a des regles à suivre ; & ces regles se réduisent à diriger ses mouvemens sur sa nature & sur les relations qu'elle lui donne. Il se doit des attentions à lui-même, il en doit à ses semblables, il en doit sur-tout à son auteur ; & toutes ces attentions ne contraignent point sa liberté, dont elles ne font que régler l'usage. Ce sont pour lui des loix telles que celles que Dieu s'est faites à lui-même, sans en être moins libre. Il agit à l'égard de ses créatures selon ce qu'il les a faites ; c'est sagesse en lui, c'est bonté, c'est justice. Que l'homme raisonnable agisse donc de même : c'est ce que les Philosophes apelloient *vivre avec Dieu*. L'homme vit avec Dieu, quand il vit selon la raison que Dieu lui donne, quand il vit en un mot selon sa nature, selon ce qui convient à sa destination : la fin pour laquelle il est créé fait la regle de ses sentimens, de ses déterminations, de toute sa conduite. Nous confondons nous-mêmes toutes ces

idées: quand nous voulons définir un honnête homme, un homme réglé dans ses mœurs, nous disons de lui que c'est un homme raisonnable, un homme sage. La liberté ne nous fut donnée que pour mériter par des choix toujours conformes à ce que nous sommes, toujours dignes de ce que nous espérons.

Il y a de la sagesse dans l'instinct qui nous porte à nous conserver; mais ce n'est pas à notre seule conservation que notre auteur a borné l'exercice de notre intelligence. Ce n'est pas des soins que nous prenons de la vie de nos corps, que naît en nous cette idée de règle, d'ordre, de bienséance, de beauté, que nous trouvons dans certaines conduites; ce n'est pas de-là que nous vient ce sentiment de convenance ou d'inconvenance qui nous fait approuver les unes & desapprouver les autres. Ces différens jugemens se font par la comparaison de nos manières d'agir, avec des fins plus excellentes & plus relevées. L'industrie de pourvoir à des besoins, sans autre vûe que celle de se les procurer, n'offre rien à nos esprits de semblable à l'impression que la régularité des mœurs fait sur nous. Les facultés même les plus nobles de notre ame, ne contri-

buent point à l'entretien de la vie du corps ; il pouvoit vivre & vivre plus long-tems , sans tant de connoissances & de maximes dont la vérité nous plaît & prend sur nous un empire plus capable de nous dégoûter de la vie que de nous inspirer l'inquiétude de la conserver. Les cerfs errans dans les forêts y prolongent leurs années bien au-delà des nôtres. Les chênes qui ne sentent point ont une espece de vie qui dure des siècles , tandis que toute notre pénétration ne va point jusqu'à découvrir le secret de nous perpétuer. Le discernement même des alimens , des remedes , ou des exercices les plus convenables à la santé du corps , occupe en vain les Philosophes & les Médecins : toutes leurs découvertes se terminent à des conjectures ; on ne les puise que dans une expérience qui trompe encore. Ce qui sert à l'un nuit à l'autre. Tous meurent , & le terme de leur séjour sur la terre arrive ; ils ne font qu'y passer : c'est ainsi que Dieu l'ordonne. Nous pourrions dire à ce sujet que nous ne sçavons pas maintenant les raisons de ce qu'il fait , & que nous les sçaurons dans la suite. Mais quoi qu'il en soit , la raison ne reste point en défaut pour justifier ici la sagesse.

Nous l'avons admirée dans la génération des plantes ; & quels en sont les caractères ? Les plantes naissent d'un germe comme imperceptible ; elles poussent , elles croissent , elles s'épanouissent ; elles produisent ensuite leurs fleurs , leurs fruits , ou leurs graines qui mûrissent & qui tombent : là se termine toute leur destinée. Nous y voyons de la sagesse , parce que nous y voyons un plan qui s'exécute selon les vûes de l'ouvrier qui les produit : comparons-nous-y dans ce même point. Tous nos commencemens sont de même foibles ; notre raison ne se développe que par progrès ; elle a ses accroissemens & son âge mûr ; elle se perfectionne par l'exercice & parvient à la vertu , qui élève notre raison à son plus haut degré de perfection. C'est pour cet exercice que Dieu nous fait passer par le tems ; c'est comme un cours d'apprentissage qu'il nous fait faire pour l'éternité. Notre corps est comme la matrice où notre ame se forme ; ce corps est vivant , mais il est mortel , & nous apprend par ses dépérissemens qu'il n'est pas le dernier séjour d'une ame immortelle. Le sage supporte donc toutes les suites de sa mortalité , quoique persuadé qu'il lui reste une meilleure

leure attente, parce que cette attente dépend de sa mortalité même ; c'est l'or qui souffre le feu pour s'y purifier. Il n'aime ni ne hait sa vie, mais il vit comme soumis à la loi de mourir une fois pour ne plus cesser de vivre ; il vit avec intelligence. Il voit la préférence qu'il doit donner à cette vie toujours durable, qui ne peut être pour lui que le prix de la justice ; c'est la nécessité de la mériter qui le met dans l'obligation de vouloir souvent ce qu'il ne voudroit pas, & de s'abstenir de ce qu'il voudroit. Il voit qu'il n'est point l'esclave de son corps ; & que, comme un apôtre s'exprime, il n'est point redevable à la chair jusqu'à vivre selon la chair, mais qu'il en doit modérer les desirs & les renfermer dans les bornes du besoin. Jamais pour en rendre la vie plus douce, il ne donnera dans aucun excès ; jamais il ne sera frappé de la crainte de se mettre mal à l'aise par l'observation de ses devoirs. Jamais il ne sera capable, pour détourner une adversité, de la moindre dissimulation peu digne d'un honnête homme ; jamais il ne trompera, jamais il ne mentira pour l'intérêt de ce corps. S'il sçait s'en détacher jusqu'à n'en pas porter les soins à l'inquié-

tude ; s'il est prêt à s'en voir séparer , plutôt que de pécher contre son ame , c'est alors qu'il est vraiment libre. La liberté dont ceux qui chérissent le corps avec excès , voudroient jouir , ne seroit donc aux yeux de la saine raison qu'une honteuse servitude. La vraie liberté consiste non pas à vouloir tout ce qu'on peut , mais à ne vouloir que ce qu'on doit.

Réfléchissons-y ; c'est par une pareille liberté que nous concevons Dieu comme immuablement heureux : ce qui lui plut une fois lui plaît toujours , parce que rien ne lui peut plaire qui ne soit sage & juste. L'homme qui participe en quelque sorte à la raison suprême , doit donc de même être constant dans ses volontés ; c'est-là sa sagesse. Or rien ne peut lui plaire constamment , que ce que sa raison lui montre comme juste & convenable. Il est donc sage que sa liberté soit restreinte à ne se porter à rien qui soit contraire à cette convenance. Rien de plus changeant en effet que la vie des passions qui s'en écarte : cette vie n'a pour principe que de faux jugemens , & on se détrompe ; ce qu'on aimoit aujourd'hui cessera demain de paroître aimable. C'est ainsi qu'on va d'objets en

objets, quand on perd de vûe l'unique but où la raison doit tendre : ce but c'est la justice, qui ne change point ; c'est elle qui doit être l'objet de nos premiers penchans ; c'est elle que nous devons aimer avec persévérance, pour mériter le prix que Dieu lui réserve. Nous sommes vraiment libres, si nous ne faisons point d'autre usage de notre liberté. La liberté n'est qu'un fruit de l'intelligence ; l'intelligence n'agit point sans sagesse, & la sagesse consiste à tendre toujours à sa vraie fin.

O profondeur immense de la sagesse & de la science de Dieu, s'écrioit un apôtre au sujet des bienfaits qu'il accorde par préférence à des peuples particuliers ! Personne, ajoute-t-il, n'en peut pénétrer les raisons : mais dans la constitution générale des hommes, nous découvrons ici l'ordre & la liaison de ses desseins. Il les a créés libres pour mériter. La raison du mérite vient de la préférence qu'ils donnent aux objets de leurs desirs ; & cette préférence doit être donnée sans alternative au bien, qui les mene droit à leur destination. Leur vraie liberté consiste à ne vouloir que ce qu'ils doivent. Ne faisons donc plus ici de questions sur la sagesse

O ij,

de notre auteur ; bornons notre étude à nous y conformer : allons à notre fin par les voies qu'il nous a tracées. Ce n'est qu'à ce prix que nous sommes sages à ses yeux, & que nous devons nous le croire à notre propre jugement.

Où sont donc les sages dans le monde ? sont-ce ceux qui croient que leurs penchans doivent être la seule règle de leur conduite, ceux qui se persuadent que tout ce qui leur plaît leur est permis ? cette sagesse n'est-elle pas ennemie de Dieu ? n'outrage-t-elle pas la sienne ? est-il quelque autre sagesse pour l'homme, que celle d'être soumis aux loix que son créateur & son rémunérateur lui prescrit ? Dieu lui-même, en un mot, n'a-t-il pas rendu toute la sagesse de ce monde folle ? Les hommes ont conservé dans leur esprit des idées assez justes des manières d'agir de la vraie sagesse. Ils se nomment sages dans leurs intérêts & dans leurs plaisirs, quand ils ont sçu se les procurer par des moyens convenables. Ils arrivent aux fins qu'ils se sont proposées ; mais ils tournent le dos à l'unique fin de leur être. Malheur donc & double malheur à cette sagesse qui ne leur étoit donnée que pour les y conduire, & qui ne sert qu'à les en écar-

DES DEVOIRS. 169  
ter ! ils courent bien , mais ils courent  
à leur perte ; ils font profession de re-  
connoître un Dieu sage , & refusent de  
le prendre pour guide : c'est tourner  
contre eux-mêmes sa sagesse , c'est se la  
rendre ennemie. Tous les pécheurs , à  
son jugement , seront traités d'insensés.

---

## CHAPITRE VI.

*Dieu sçait tout , le passé , le présent , &  
l'avenir ; c'est l'idée fixe que toutes les  
nations se sont formées de sa science :  
il n'est pourtant aucun de ses attributs  
sur lequel on ait fait des questions plus  
embrouillées. Quelques-uns doutent qu'il  
voie les déterminations futures des agens  
libres , ou suposent qu'il ne les voit que  
dans de prétendus decrets par lesquels il  
a résolu qu'elles seroient. Par-là la li-  
berté de l'homme & ses mérites seroient  
anéantis. Il n'y auroit plus en Dieu de  
sagesse , de bonté , de justice. Moïen de  
dissiper ces absurdités. C'est une mé-  
prise presque aussi générale qu'elle est  
grossière , de mettre de la succession dans  
les connoissances de l'Etre éternel. Cause  
de cette méprise. Fausseté des systèmes  
qu'elle a produits. Abus des termes de*

*prévision & de prédestination. Ces termes à l'égard de Dieu, n'ont point d'objet réel. Moïen de rectifier ces fausses idées ; considérer Dieu comme faisant dans le présent ce qu'on dit qu'il fera dans l'avenir. Disons toujours qu'il voit & jamais qu'il prévoit. S'il ne prévoit point, il ne prédestine point : ce langage ne détruit aucunes vérités réelles. Une seule vérité claire & non contestée dissipe l'embarras de tous les systèmes, & les réunit dans un point essentiel. L'idée que nous avons de Dieu nous le représente dans un présent perpétuel ; il agit selon ce qu'il est. Dans ce présent, il récompense les bons, il punit les méchants, il rend à chacun selon ses œuvres. Ce sont des façons de parler d'autant plus claires pour nous, que le sens en est conforme aux attributs de Dieu qui nous sont le mieux connus. Cette unique vérité décide toutes les questions qu'on agite sur les causes du partage des élus & des réprouvés. Dieu récompense des vrais mérites, il punit de vrais démerites. C'est ainsi que ses decrets immuables s'exécutent ; & les manieres de les concevoir ne mettront aucune différence dans cette exécution. La considération de la justice de Dieu mettra cette vérité dans toute son*

DES DEVOIRS. 167  
*jour. Sentimens que la conviction de sa  
toute-science doit nous inspirer. Pensées  
des Philosophes & des autres maîtres des  
mœurs à ce sujet. Il n'est point d'attribut  
de Dieu qui soit pour nous la source de  
tant de moralités. Détail des plus im-  
portantes.*

**N**OUS savons tous ce que c'est que  
savoir : cette idée est si claire & si  
simple dans nos esprits, qu'elle ne peut  
emprunter de clarté d'aucune autre ;  
elle se définit par elle-même. Savoir,  
c'est savoir ; c'est de nous-mêmes, c'est  
comme avec nous-mêmes que nous sa-  
vons. La science, en un mot, est un ef-  
fet naturel & nécessaire de notre intel-  
ligence, dont nous avons la conscience  
ou le sentiment, & dont il est impossi-  
ble que nous ne l'aïons pas. De-là nous  
concluons que celui qui nous a rendus  
intelligens fait lui-même, & que sa  
science n'a point de bornes ; c'est une  
seconde conséquence qui suit d'elle-mê-  
me de l'idée de la souveraine perfection  
que nous attachons nécessairement à sa  
nature. Dieu fait tout ; c'est la présomp-  
tion naturelle. Disons plus ; c'est l'uni-  
verselle conviction de tous les peuples  
de la terre. La Divinité n'ignore rien ;

le passé, le présent, & l'avenir lui sont également connus. Tous les hommes ont eu l'inquiétude de pénétrer les choses futures, & tous ont été convaincus sans raisonnement, qu'ils ne pouvoient les apprendre que de quelque Dieu. C'étoit à cette épreuve qu'on mettoit les faux dieux. Annoncez-nous, leur disoit-on, ce qui doit arriver, & nous dirons que vous êtes des dieux. Les oracles perdoient leur crédit, quand la vérité démentoit leurs prédictions. Dieu ne se trompe jamais, parce que rien n'échape à ses connoissances : telle est l'idée fixe que nous en avons, idée simple, claire, distincte, hors d'atteinte à toute équivoque. Comment donc n'est-il aucun des attributs de Dieu sur lequel on ait plus embrouillé les questions, que sur sa science ? On s'en est formé des opinions aussi bizarres qu'elles sont contraires à la nature de l'intelligence suprême. Quelques-unes de ces opinions aussi mal dirigées que mal conçues, tendent par leurs conséquences à détruire la liberté de l'homme & ses mérites, & par-là même à démentir la sagesse, la justice, & la bonté de celui qui l'a créé. Dieu voit tout, il fait tout ; le contester, ce seroit nier que l'ouvrier connoisse

connoisse son ouvrage. On est donc forcé d'avouer que Dieu voit l'avenir même ; mais on rétracte cet aveu , du-moins on hésite. Comment Dieu peut-il voir les déterminations futures des agens libres ? où les verroit-il , dit-on ? ce n'est pas en elles-mêmes ; elles n'existent pas : & c'est déjà dire assez nettement qu'il ne voit point l'avenir. S'il voit ces déterminations dans quelque decret par lequel il a résolu qu'elles seroient , elles seront supposées libres & ne le seront pas : nouvelle contradiction.

Dévelopons ce mystere ; démêlons ce cahos , dissipons, dis-je, d'un seul mot tous ces doutes injurieux à l'Etre auteur de tous les êtres. Une présomption simple mais générale, doit nous persuader que nous nous égarons dans nos pensées toutes les fois que nous voulons assujettir l'Etre éternel aux loix du tems. Ce sont les bornes de notre esprit qui nous font imaginer de la succession dans ses connoissances ; nous divisons les idées des choses que nous ne pouvons comprendre toutes à-la-fois , nous leur donnons dans notre esprit un certain ordre , pour ne pas les confondre ; & jusques-là nous ne sommes point dans l'illusion. C'est une maxime chez les Philosophes,

qu'il n'y a point de mensonge ou d'erreur dans les abstractions. Mais quand nous venons à raisonner sur ces sortes de divisions de nos idées, il arrive que nous mettons dans leurs objets le même ordre que nous avons mis dans nos abstractions; nous réalisons arbitrairement dans les choses ce qui n'avoit de réalité que dans nos esprits.

C'est la méprise où nous tombons sur-tout au sujet de la science de Dieu; méprise presque aussi générale qu'elle est grossière. Nous concevons d'abord qu'on ne doit pas se figurer dans les connoissances de Dieu plus de succession que dans son existence; il est présent à tous les tems; rien ne passe, rien n'est avenir pour lui: mais comme les objets de ses connoissances n'existent pas tous en même tems à notre égard, nous les plaçons en trois circonstances, pour les ajuster à notre manière de connoître par succession. Les choses sont pour nous ou passées ou présentes, ou futures, & nous supposons qu'elles ne soient présentes à Dieu que dans le même ordre, pour en raisonner séparément. Nous disons donc, Dieu prévoit l'avenir, & nous raisonnons ensuite comme s'il étoit réellement avenir pour lui. Si

Dieu prévoit, dit-on, les déterminations futures de nos volontés, il faut nécessairement qu'elles arrivent telles qu'il les a prévûes : car si ce qu'il prévoit pouvoit ne pas arriver tel qu'il l'a prévû, sa prévision se trouveroit fausse. Or d'un côté la prévision de Dieu ne peut être trompeuse, & de l'autre rien n'est libre que ce qui peut arriver de maniere qu'il pourroit n'arriver pas. Donc si les déterminations futures de nos volontés ne peuvent manquer d'être telles que Dieu les a prévûes, ces déterminations ne sont pas libres.

Voilà l'objection qu'on a le plus rebatue dans tous les systêmes philosophiques & théologiques ; on l'a compliquée de cent incidens, pour en multiplier les difficultés. Mais quoiqu'on se soit mis en frais pour la résoudre avec tant d'appareil & de tant de manieres, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne méritoit aucune réponse. Jamais elle n'a roulé que sur de fausses suppositions. Rétablissons la vérité naïve, telle que la simplicité de l'être éternel nous l'offre. Disputer sur la prévoiance de Dieu, c'est disputer sur notre propre chimere. Dieu ne prévoit point, il voit ; tous les tems lui sont également présens. Disons donc qu'il voit nos dé-

terminations en la même maniere, dans quelque circonstance de tems que nous les concevions ; il les voit par conséquent toujours telles qu'elles sont , & jamais telles qu'elles seront ; & par-là l'objection n'est qu'une imagination frivole qui suppose faux. Ceux qui nient que Dieu puisse prévoir les actes des agens libres avant qu'ils soient formés , nieront pas qu'il les voie quand ils le sont ; il ne les voit pas quand ils sont formés , autrement qu'il ne les voïoit avant qu'ils le fussent , puisqu'il est présent à tous les tems. L'impuissance de prévoir les actes libres est imaginaire dans celui pour qui voir & prévoir sont une simple & même vûe.

Considérons néanmoins cette imagination dans ses progrès , pour juger de la valeur des disputes les plus échauffées qu'ils ont produites. Sur le terme de prévoir , on a formé celui de prédestiner ; ce n'est qu'un mot né d'un autre mot , dont le second n'a pas plus de sens à l'égard de Dieu , que le premier. Si Dieu ne prévoit point , il ne prédestine point ; & comme on ne peut concevoir ni priorité ni postériorité dans son existence , on ne doit point en admettre dans ses volontés ou dans ce qu'on nomme ses decrets.

Ne disons donc point que Dieu prédestine les hommes, sans bien approfondir ce que nous disons. Ne recherchons point à pénétrer avec avidité les raisons de cette prédestination, qu'on regarde en effet comme impénétrables. Examinons de nouveau si ce n'est point se tourmenter en vain, pour trouver la raison de ce qui n'est point, & pour résoudre les difficultés d'une supposition qui n'est fondée que sur des expressions très-impropres, & prises dans un sens qui n'a point d'objet réel. Notre point fixe, c'est qu'on ne doit point dire que Dieu ne prévoit point, parce qu'on ne peut le dire sans déroger à la qualité de sa science éternelle, qui renferme dans sa simplicité tous les tems. Si Dieu ne prévoit point, il ne prédestine point; & comme il voit actuellement ce que nous disons qu'il prévoit, nous devons le considérer comme faisant dans le présent ce que nous disons qu'il doit faire à l'avenir.

Ce langage ne fera-t-il point dire que nous anéantissons ici des vérités essentielles & fondamentales? oui si nous en jugeons par la chaleur avec laquelle on en dispute: mais rendons nous justice pour la rendre à Dieu. Le langage humain dont nous sommes forcés

de nous servir pour parler de lui , n'exprime pas toujours avec une exacte justesse ce qu'il faut en penser ; nous en parlons bien quand nous parlons de sa véracité , de son équité , de sa bonté , de sa justice , parce que nous sentons ce que nous en disons : ces perfections en lui sont & doivent être , comme nous l'avons démontré , de la même nature que les nôtres. Mais dans les raisonnemens abstraits que nous faisons sur ses attributs incommunicables , nous assujettissons ses opérations à nos manières de les concevoir ; nous disons qu'il prévoit parce que nous n'avons aucun sentiment d'une science momentanée qui réunisse tous les tems dans un instant simple qui ne passe point. Nous disons que Dieu prévoit, & l'habitude de le dire nous accoutume à regarder cette énumération comme un principe fixe ; nous essaïons d'en tirer des conséquences , & ces conséquences nous jettent nécessairement dans les perplexités & dans des doutes comme irremédiables.

Ne vaudroit-il donc pas mieux nous fixer sur toute l'œconomie des desseins & de la conduite de Dieu sur nous , à quelque vérité claire & non contestée ? Telle est celle qui résulte de la suposi-

tion que je viens d'insinuer. Considérons Dieu comme faisant dans le présent ce que nous disons qu'il doit faire à l'avenir. Nous parlerons vrai, puisqu'il ne peut agir que selon ce qu'il est : *or il est* ; c'est ainsi que nous le définissons ; ce qui signifie qu'il est dans un *présent* perpétuel : & que fait-il dans ce présent par rapport à la dernière destinée des hommes ? Il récompense les bons ; il punit les méchans ; il rend à chacun selon ses œuvres : il juge le monde avec équité. Ce sont des façons de parler devenues comme proverbiales, & dont le sens est d'autant plus clair pour nous, qu'il est conforme aux attributs de Dieu qui nous sont le mieux connus. Tenons-nous en donc à cette vérité ; c'est par elle qu'on décide avec une certitude sans équivoque des raisons de ce partage, qui doit mettre au dernier jour d'un côté ceux qu'on nomme les élus, & de l'autre les réprouvés.

Dieu les traite les uns & les autres selon leurs mérites. Par-là tout devient plus que problématique ; tout devient indifférent dans ces questions abstraites qui causent de si vives disputes. Quelques systèmes que les différens partis suivent, tous se réunissent à dire que

Dieu récompense dans les élus de vrais mérites, & qu'il punit de vrais démérites dans les réprouvés. Qu'il prédestine donc, ou qu'il ne prédestine point; que sa prédestination précède ou suive la prévision des mérites; ces distinctions ne mettront aucune différence dans l'exécution de ses decrets, & c'est la seule exécution qui nous intéresse. Mais la considération de la justice de Dieu nous donnera lieu d'établir plus au long cette même vérité, c'est-là que nous la renvoyons; tout est si lié dans les principes qui nous conduisent à penser dignement du suprême arbitre de nos destinées, qu'il faut les avoir approfondis tous pour nous décider sur la nature & sur l'étendue des hommages que nous lui devons.

Quel est celui que sa science doit nous inspirer directement? Un respect pour sa présence qui nous contienne dans le devoir, qui nous pénètre d'une sainte frayeur de déplaire à ses yeux par le violement de ses loix, & de tomber dans sa disgrâce. Les plus grands maîtres des mœurs entre les Philosophes inspiroient à leurs disciples de se figurer dans toutes leurs actions les plus secretes quelque homme de bien qui les voïoit

agir: c'est-là, dit Seneque, le conseil d'Epicure. Il nous donne un pédagogue, un surveillant; & ce conseil est sage; une grande partie des péchés ne feroient point commis, si quelque témoin s'offroit aux yeux de ceux qui sont prêts à les commettre. Heureux celui qui pourroit assez respecter un homme pour se composer & se contenir à son simple souvenir. Mais si la seule pensée d'un homme, qui nous verroit, est capable de nous inspirer la retenue de ne rien faire qui lui déplût & qu'il pût désapprouver, que ne feroit point, ou que ne doit point faire la conviction que Dieu nous voit actuellement dans tout ce que nous pouvons penser & faire? Or il nous voit, poursuit Seneque, il est au fond de nos ames; il intervient dans toutes nos pensées. Que dis-je, il intervient, comme s'il en étoit jamais éloigné? Vivons donc avec les hommes comme persuadés que quelqu'un nous voit; en effet pensons comme si quelqu'un pouvoit porter les regards jusques dans le plus secret de nos ames. Qu'importe que les hommes ne le voient point? rien n'est fermé pour Dieu.

Qu'importe aussi de quelles bouches nous recevions ces leçons? il est du ca-

ractere des maximes conséquentes de se presenter à tous les esprits qui réfléchissent sur les mêmes vérités. Un des moïens de perfection sur lequel nos moralistes ont le plus insisté, c'est ce qu'ils ont apellé *la présence de Dieu*. La science, dit l'Épître aux hebreux, est un trait de lumiere si vif & si perçant qu'il pénétre jusqu'à la division de l'ame & de l'esprit pour juger des pensées & des desseins du cœur : il n'est point de créature qui lui soit cachée ; tout est nud, tout est à découvert sous ses yeux. De-là Tertullien tiroit cet argument en faveur de l'innocence des Chrétiens : sommes nous donc les seuls innocens, disoit-il ? pourquoi non ? S'il est nécessaire que cela soit, est-il surprenant que nous ne pensions qu'à faire le bien, nous qui considérons Dieu comme le spectateur assidu de tout ce que nous faisons ? nous qui vivons sous les yeux de ce juge souverain, qui ne laisseroit pas nos fautes impunies ?

Ces sortes de raisonnemens forment des présomptions dont la force est égale en faveur de tous ceux qui seroient dans les dispositions que l'apologiste suppose. Ils font voir aux hommes que Dieu met des freins suffisans aux passions de tous

ceux qui le connoissent. *Marche devant moi*, dit-il, & *sois parfait*: c'est comme la seule loi qu'Abraham devoit observer, desorte que ce fut chez les Hébreux comme une expression consacrée pour caractériser les justes. Ils marchotent devant Dieu, c'étoit tout dire; & pour exagérer au contraire les crimes des méchants, ils ajoutotent qu'ils péchoient ou qu'ils étoient méchants en la présence de Dieu. Le croire présent & l'offenser, c'est un défaut de respect, une révolte, une impiété dont il est naturel de ne pas croire les cœurs les plus dépravés capables. Il faut que les passions les plus effrontées s'étourdissent pour n'y penser pas; aussi dit-on, des deux infâmes vieillards, qui vont solliciter Susanne, qu'ils avoient troublé leur sens, qu'ils avoient détourné les yeux pour ne point voir le Ciel. Les jardins sont fermés, disent-ils, personne ne nous voit. Telle est aussi la folle pensée de celui qui va souiller le lit d'un autre: Qui me verra, dit-il au fond de son ame? les ténèbres me couvrent, les murs m'entourent, il n'est personne qui puisse m'apercevoir: qui crains-je? le Très-haut ne sera point instruit de ce que je vais faire. Il ne craint donc que les yeux

Gen. 17.

Dan. 17.

des hommes, & ne songe pas, l'insensé qu'il est, que les yeux de Dieu sont plus pénétrants que le soleil; ces yeux qui sont ouverts sur toutes les voies des hommes. **Eccli. 23.** Oui certes, continue l'Ecclésiastique, il a tout vû même avant que rien fût, & voit tout de même depuis que son ouvrage est achevé.

Qu'on ne s'étonne point que j'affecte de rassembler ici toutes ces pensées; elles sont simples, & font voir selon mon dessein comment tous les attributs de Dieu sont pour nous des sources fécondes de moralités. Quelle ressource sa science nous laisse-t-elle pour nous rassurer dans les péchés que nous appellons secrets? le sont-ils? pour qui le sont-ils? est-ce un reproche que nous dussions nous faire sans frémir, de craindre moins les yeux de Dieu que ceux de ses créatures? La honte qui suit le crime, cette honte que Dieu nous imprime si fortement pour nous faire aspirer à la gloire qu'il nous destine; quel pouvoir n'a-t-elle pas pour arrêter l'effort de nos passions les plus emportées? Je ne blâme pas cette impression si sage dans les vues du Créateur; elle devrait aller jusqu'à nous forcer à vivre avec une régularité capable de nous ôter

toute crainte de vivre en public, jusqu'à ne nous rien permettre que nous ne voulussions faire à la face de l'univers : mais à quoi se termine-t-elle ? aux déguisemens, aux dissimulations, aux artifices, aux soins enfin les plus inquiets d'écarter les témoins pour contenter les plus injustes & les plus honteux desirs. Ces précautions sont portées si loin, que les sages sont comme forcés d'exagérer dans les réflexions qu'elles leur font faire. Nous nous renfermons dans nos maisons, disoit Sénèque, moins pour y vivre avec plus de sûreté que pour y pécher plus secrètement ; c'est moins notre vanité que notre mauvaise conscience qui nous a fait imaginer des portiers : nous vivons de manière que si nous étions aperçus sans être avertis, ce seroit être surpris dans le mal, & nous mourrions souvent de déplaisir d'être ainsi surpris.

Que conclure de là ? que notre malice va jusqu'à l'irreligion, jusqu'à l'impiété la plus effrontée. Nous contons n'être point vus quand c'est Dieu seul qui nous voit : sa présence est-elle moins terrible aux méchans que celle des impuissans mortels ? ne hait-il pas plus l'injustice que les injustes mêmes

devant qui nous rougissons de la commettre ? La confusion du mal ne nous fut-elle donnée que pour craindre de déplaire à ceux qui le font comme nous, ou qui sont du moins capables de le faire ? leurs jugemens ne sont-ils pas des jugemens que Dieu même leur dicte ou que leur conscience doit leur apprendre à prononcer contre eux-mêmes, quand ils font ce qu'ils condamnent dans les autres ? Dieu nous juge enfin quand nous ne nous jugeons pas nous-mêmes : c'étoit comme la dernière ressource de ceux qu'on opprimoit autrefois injustement. *Que Dieu, disoient-ils, voie & qu'il juge.*

Ne quittons donc pas encore ces réflexions. Il ne peut être qu'utile pour nous d'apprendre à nous reprocher plus vivement notre irreligion, de considérer les progrès qu'elle a faits sur la terre. Non, quoi qu'on en puisse penser, les premières générations des hommes ne furent pas si dépravées que la nôtre. Le respect pour la présence de la Divinité ne s'affoiblit que par degrés ; il servit seul de barrière à la dépravation naissante ; nous ne voions pas du moins qu'on en ait d'abord imaginé d'autre pour l'arrêter ; celle des loix & des peines ne vint qu'après une révolution de

plusieurs siècles. Il est vrai que l'innocence des mœurs ne fut pas long-tems générale. Les cupidités se déclarerent, & firent sentir aux hommes qu'il n'étoit point de devoirs qu'ils ne fussent tentés de violer. Ils voioient tous qu'il seroit juste de se traiter mutuellement comme ils voudroient être traités, & de ne rien faire de ce qu'ils s'offensoient qu'on leur fît ; mais malgré cette loi d'équité qui peut seule former les sociétés & les entretenir, une triste expérience leur aprenoit de jour en jour qu'ils étoient capables de se nuire, de se déchirer, de chercher à se perdre, d'exercer les uns contre les autres les injustices les plus criantes & les plus extrêmes violences; de se dépouiller enfin de leurs biens, de s'enlever l'honneur, & de porter les fureurs de l'inimitié jusqu'à s'arracher la vie même.

Dans ce desordre & contre ces malheurs, il leur vint dans l'esprit de se lier par la foi du serment comme par le frein le plus puissant qu'ils pussent mettre à la fougueuse impétuosité de leurs passions; ce fut là l'unique digue qu'on oposoit aux injustes entreprises, l'unique sceau des alliances publiques, & des traités particuliers, l'unique titre

qui fixa les limites des possessions, & souvent l'unique sûreté qu'on prit pour la conservation de ses jours contre ceux dont on redoutoit la puissance ou les ressentimens. Jurez - moi que vous ne viendrez point ravager mon país ; jurez - moi que vous laisserez paître mes troupeaux dans cette contrée ; jurez - moi que vous me laisserez une jouissance tranquille de cette portion de terre ; jurez - moi que vous exécuterez fidelement mes volontés ; jurez - moi que vous ne me tuerez point : là se réduisoient donc toutes les précautions des hommes contre les hommes ? ils juroient & faisoient jurer : or quel étoit dans leur esprit la vertu du serment ? Le respect naturel de la Divinité qu'ils y faisoient intervenir ; les châtimens les plus terribles qu'ils lui suggéroient quelquefois eux - mêmes, & dont ils consentoient qu'elle les punît , s'ils devenoient parjures. Dieu, disoient - ils, est présent à ce que nous disons ; il nous regarde, & sera le seul témoin de ce que nous nous promettons : vive le Seigneur en la présence de qui je suis ; qu'il me punisse si je manque à la parole que je vous donne.

Ils sentoient toute la force que la présence

fence de Dieu devoit avoir, par celle qu'elle avoit encore sur eux ; ils présu- moient qu'un homme assez perfide pour nier ou pour refuser de tenir ce qu'il au- roit promis, ne seroit pas assez impie pour affronter la Divinité. même, & pour provoquer sur lui ses vengeances. Ce crime a toujours paru si monf- trueux, que dans les siècles même de la plus profonde ignorance, on en étoit ve- nu jusqu'à se persuader que Dieu devoit faire des miracles pour découvrir les parjures ; on en faisoit des épreuves par le feu, par l'eau, & de plusieurs au- tres manieres. Mais sans égard à ces il- lusions superstitieuses & téméraires, qui faisoient à Dieu même des especes de loix, les loix même les plus sages ont regardé le serment comme d'un si grand poids, qu'elles l'ont ordonné dans mille circonstances importantes & délicates : elles l'ont exigé de ceux qui sont revê- tus de l'autorité publique, pour les faire observer. C'est par le serment, que les Rois s'engagent à protéger les peuples, à les défendre, à conserver leurs droits, leurs privilèges, & leurs usages. Les Rois à leur tour se font prêter le ser- ment par tous ceux qui sont chargés de quelque administration qui concerne

l'intérêt, le bon ordre, & la sûreté de l'état : c'est-à-dire qu'on regarde Dieu comme le témoin suprême & comme le vengeur de toutes les promesses qu'on a faites en sa présence. Il faut, dit Cicéron, les observer inviolablement. On ne juroit, ajoûte Sénèque, que par des dieux d'argile au tems de Régulus ; & Régulus pourtant fut fidele à son serment, jusqu'à retourner se livrer à ses ennemis.

Mais quel doit être enfin pour nous le fruit de toutes ces observations ? de donner sa juste valeur à ce préjugé général, mais confus sur la force du serment : en quoi consiste cette force ? dans le respect naturel qu'on doit à la Divinité qu'on se figure comme présente. Mais avons-nous besoin du secours de l'imagination, pour être pénétrés du sentiment de sa présence ? Dieu ne nous voit-il pas toujours ? ne lui sommes-nous pas comptables de toutes nos actions ? ne sommes-nous pas même engagés, comme je l'ai dit plus haut, par une espece de serment naturel, à l'observation de tous les devoirs qu'il nous impose en conséquence des notions qu'il nous en a données par notre constitution ? Nous sommes à lui, nous vivons sans cesse

sous ses yeux ; ne cessons point de vivre selon ses loix. Il y a de l'impiété dans toutes nos desobéissances : ce n'est pas seulement la justice & la bonne-foi que tout pécheur viole , c'est la Divinité qu'il affronte.

## CHAPITRE VII.

*Les Philosophes qui nioient la Providence, dégradoient la Divinité. Rien de moins digne de l'Être suprême , que d'imaginer que les soins de son ouvrage puissent le surcharger & troubler sa félicité souveraine. Quand on le croit infiniment puissant & sage , quand on est persuadé qu'il voit tout , on ne peut douter qu'il ne veille à tout , qu'il ne fasse tout dans le monde , ou que quelque chose s'y fasse indépendamment de lui. C'est un hommage que tous les instans de notre vie nous aprennent à lui rendre. Tout ce qui nous arrive , tout ce que nous voïons arriver nous paroîtroit un prodige , si nous ne le voïons qu'une fois. Le grand mal n'est pas de douter de la Providence , c'est de s'en défier ; cette défiance est comme un mal épidémique. Rien de plus propre à confondre nos inquiétudes , rien de plus*

Qij

capable de nous en guérir, que les réflexions simples de l'Évangile. Analyse de ces réflexions, dans laquelle on en développe tout le sens & les raisons des maximes de Jésus-Christ, prises les unes après les autres. Ces maximes méritent d'autant plus d'être mises dans tout leur jour, qu'elles sont plus à la portée de tous les esprits. Je leur ai donné tout ce Chapitre, & je me figure que les lecteurs le goûteront d'autant plus, qu'il leur apprendra beaucoup, sans paroître leur rien apprendre de nouveau. Il est si naturel aux hommes de croire leurs défiances, leurs inquiétudes, & leurs craintes raisonnables, qu'on ne peut leur donner trop d'occasions d'y réfléchir plus longuement & plus fortement, pour les ramener aux idées saines & sensibles qui peuvent les en guérir. Il ne s'agit en tout ici que de bien penser de Dieu; tout ce qu'il est & tout ce que nous en savons, concourt à condamner des dispositions que nous ne nous reprochons pas assez.

**J**E ne parlerai plus de ceux qui nioient la Providence; c'étoient des hommes également aveugles & présomptueux: ils retrécissoient dans leur

esprit l'idée de la Divinité, pour la mesurer à leurs bornes étroites. Ils craignoient de la surcharger de trop de soins, & de troubler la tranquillité de sa paix éternelle. C'étoit dégrader à-la fois sa science, sa sagesse, sa puissance. Quand on est persuadé que Dieu voit & fait tout, peut-on douter qu'il ne donne des attentions à tout ce qui se fait dans son ouvrage; qu'il n'y fasse tout lui-même, ou que rien ne s'y fasse indépendamment de lui, de quelque maniere qu'on le conçoive? Peut-on douter qu'il ne conserve ou ne continue de créer le monde dans toutes ses parties; qu'il ne sache tout arranger, tout diriger à des fins dignes de lui; qu'il ne soit assez puissant enfin pour tout faire entrer dans ses desseins?

C'est un des hommages les plus assidus qu'on lui doit, & qu'un peu d'attention nous apprend à lui rendre dans tous les instans de notre vie. Le soir nous envelope de ténèbres, & le matin nous ramene la lumière; c'est comme un nouvel être que Dieu nous donne. Cette succession du jour & de la nuit est constante; les astres ont leur cours réglé; les saisons reviennent chacune à son tour. Les plantes meurent & re-

naissent de leurs semences ; les arbres portent leurs fruits ; nous les voïons croître & mûrir. Il s'offre incessamment à nos regards des objets que nous regarderions comme des prodiges, si nous ne les voïions qu'une fois. Ce qui nous paroît le plus fortuit a des causes certaines. L'aspect du monde nous persuade en un mot que rien ne s'y fait au hasard, & qu'il est gouverné par une Intelligence suprême. Nous ne doutons point de la Providence ; comment donc nous en défions-nous ? pourquoi la resserrons-nous ? d'où naissent nos inquiétudes, nos plaintes, nos murmures, nos impatiences ? Dieu nous manque-t-il ? nous traite-t-il injustement ? Ces questions sont injurieuses, & nous pensons pourtant tous comme s'il y avoit quelque justice ou quelque réalité dans leur fondement : ce sont des contradictions entre nos connoissances & notre conduite ; approfondissons-les, pour en rougir & pour les réformer.

La crainte de manquer du nécessaire est comme le mal épidémique qui regne incessamment dans le monde ; c'est la source des cupidités les plus insatiables, de l'avarice la plus fordide, des fraudes, des injustices, des larcins, des

violences, des usurpations, & des contestations éternelles des hommes. D'où viennent donc leurs défiances injurieuses au pere commun de tous les esprits ? Ses prévoiances s'étendent aux créatures les plus viles à nos yeux, à celles que notre vanité nous fait juger les moins dignes de ses attentions : à quelles conséquences ces vûes nous conduisent-elles ? Epargnons-nous ici le travail & la contention d'esprit ; confondons l'injustice & la folie de nos inquietes sollicitudes, par des réflexions simples telles qu'on les lit dans l'Évangile.

Ne vous mettez point en peine, dit Mat. c. 6. J. C. de ce que vous mangerez pour soutenir votre vie, de quoi vous couvrirez vos corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, & le corps plus que les habits ? La différence est sensible & frappante ; il ne s'agit plus pour nous nourrir, de commander au néant & d'appeler les choses qui ne sont pas. La terre & toutes ses richesses sont en la main de celui qui les a produites ; or pourquoi nous refuseroit-il le moins, après nous avoir donné le plus ? seroit-ce par défaut de puissance, de sagesse, ou de bonté ? Ce n'est pas malgré lui qu'il nous a faits ; & s'il y avoit pour lui

quelque chose de plus ou de moins difficile, il le seroit sans doute beaucoup plus de nous donner l'être que de nous le conserver. La structure de nos corps & leurs ressorts infinis sont des merveilles où la raison se perd ; nous sommes ou nous nous croïons les plus excellens de ses ouvrages. Nous oublie-t-il dès que nous sommes sortis de ses mains ? n'est-ce pas lui qui fait toute notre espérance & toute notre ressource dès le ventre de nos meres, qui nous fait croître, qui nous donne des forces & de l'industrie pour nous procurer nos besoins ? Nous travaillons, c'est lui qui nous l'ordonne ; il ne nous a pas créés pour vivre oisifs : nous l'avons montré dans son tems ; & tout doit être combiné dans les principes d'où nous tirons la regle de nos devoirs. Nous semons donc, nous moissonnons quand le tems vient : mais n'est-ce pas Dieu qui tempere les saisons, qui benit nos travaux, qui fait germer & croître nos semences, qui remplit nos greniers ? & quel besoin pensons-nous qu'il ait de tous ces secours, pour nous faire subsister ? Ce sont donc des moïens qu'il nous a donnés ; mais usons-en sans inquiétude. Ne nous inquiétons pas même lorsque ces

moïens

moïens ne font pas en notre puissance; ou que nous les emploïons fans succès: les trésors de sa puissance & de sa sagesse font infinis. N'oublions jamais cette pensée, qu'il a plus fait pour nous en nous donnant la vie, que de nous tirer des extrémités les plus desespérées. *Considérez*, nous dit-on de plus, *les oiseaux du ciel*. Tournons nos yeux vers cette multitude infinie d'être vivans sans intelligence, qui s'élevent dans l'air, qui rampent sur la terre & nâgent dans la mer, depuis les monstres les plus énormes jusqu'aux plus petits des insectes. Quelle prodigieuse variété dans leurs especes, dans leurs formes, & dans leurs grandeurs! Qu'y a-t-il en soi de plus admirable? comment s'engendrent-ils? La raison qui veut le rechercher se trouve en défaut; l'imagination ne va point jusqu'à se figurer comment ils peuvent se mouvoir dans une petitesse si prodigieuse, & quels peuvent être leurs alimens. Il n'en est point pourtant à qui Dieu ne donne dans le tems ceux qui conviennent à chacun; toute leur industrie paroît consister à recueillir ce que sa main leur prépare, sans travail & sans soins de leur part: ils ne sement point, ils ne moissonnent point, ils

n'ont point de greniers remplis. Or si Dieu ne manque pas à ce qui paroît mériter le moins ses prévoiances, laissera-t-il périr ce qu'il a produit de plus merveilleux? Nous le craignons; c'est-à-dire que nous n'avons reçu le privilège de connoître Dieu, que pour le soupçonner de démentir sa bonté, cette bonté dont nous tenons tout ce que nous sommes: quelle idée nous en formons-nous? celle d'un pere qui s'amuseroit à nourrir des oiseaux, & qui laisseroit périr de faim ses propres enfans. Les hommes peut-être sont capables de cette bizarrerie d'affection; mais en soupçonner un Dieu toujours bon, toujours sage; se figurer qu'il nous néglige ou qu'il nous oublie, c'est un outrage; & c'est cet outrage que nous lui faisons par des défiances qui vont jusqu'à l'inquiétude; ce sont des doutes tout formés dans le fond du cœur; & ces doutes ressemblent à l'athéisme. Si nous creïons Dieu, ne nous défions que de nous-mêmes; accôûtumons-nous à compter moins sur nos travaux impuissans & souvent inutiles, que sur cette bonté qui fait pourvoir à tout sans travail: c'est la disposition dominante que la foi de la Providence exige de nous tous. Songeons

toujours à ce que nous sommes pour Dieu, mais songeons encore plus à ce que nous sommes en nous-mêmes. Consultez-vous, hommes présomptueux encore plus que défiants; accordez-vous avec vous-mêmes. Qui d'entre vous peut avec tous les soins, ajouter à sa taille, non pas une coudée, mais un pouce, mais une ligne, une demi-ligne? Dévorez-vous d'inquiétudes, épuisez-vous en recherches, agitez-vous tout le jour, enviez-vous le repos de la nuit; ne comptez point sur les prévoiances les plus sages; craignez tout, allez au-devant de tout; votre application la plus opiniâtre ne sera-t-elle pas toujours impuissante par elle-même? Il n'est pas plus en notre pouvoir de nous procurer en effet le moindre secours, que de nous faire plus grands que nous ne sommes. Nous croissons jusqu'où Dieu veut nous faire croître; nous croissons comme les plantes & les arbres, selon l'accroissement que sa main nous donne. Mais par quel effort d'imagination pourrions-nous ajouter à notre taille? Il en est de même de notre vie; nos jours sont comptés, & toutes nos inquiétudes n'en prolongeront pas la durée d'un seul moment.

A qui ressemblent ceux qui mettent leur confiance dans les mouvemens qu'ils se donnent ? ce sont des nains qui pensent qu'à force de se tourmenter ils atteindront à la taille des géans ; ce sont des insensés qui prétendroient arrêter le cours des astres & des saisons, arrêter la maturité des fruits & des moissons, empêcher les feuilles de tomber en automne. Une si folle présomption ne nous entre point dans l'esprit quand elle est réfléchie. Mais dans l'étourdissement que nos appréhensions nous causent, nous agissons comme si nous pouvions remuer l'univers, comme si nous étions les maîtres de faire agir les causes dont les effets que nous nous promettons dépendent, & de réunir toutes les circonstances qui doivent concourir au succès de nos travaux & de nos projets. Combien n'en forme-t-on pas sur un long avenir, tandis qu'on n'est pas assuré du lendemain ? Quelques soins qui nous occupent, c'est au fond de Dieu seul que nous devons tout attendre. Nous sommes l'indigence & la foiblesse même ; nous ne sommes rien que par lui, nous ne pouvons rien sans lui. Tenons-nous en esprit dans cette dépendance ; ne nous rendons pas indignes de ses se-

cours, pour avoir présumé de nos forces, tandis que nous nous défions de sa puissance.

*Voiez les lis des champs.* Nouvel exemple plus propre encore à confondre nos inquiétudes, que celui des oiseaux; ceux-ci vont du-moins chercher leur nourriture, ils n'attendent pas que les alimens tombent dans leur nid. Nous voions chez eux une espece d'industrie qui leur est propre: il y a dans quelques-uns des prévoiances ou des soins marqués de l'avenir, il y en a chez les fourmis & chez les abeilles; mais les lis ne travaillent point, ils ne filent point, & n'en font pas moins parés. Avons-nous donc jamais assez réfléchi sur ces beautés que le spectacle de la nature offre à nos yeux? avons-nous assez considéré cette admirable variété de plantes & de fleurs dont chaque saison vient orner la terre? d'où leur viennent ces suc qui font élever leurs tiges, qui font étendre leurs branches, qui font épanouir leurs feuilles? quelle est la main qui les peint de ces vives couleurs qui nous charment? Quoi de plus capable de nous persuader que Dieu peut tout faire pour nous sans nous-mêmes; & qu'au moment qu'il rabaisse en quelque sorte ses

soins jusqu'à des herbes qui ne dureront qu'un jour dans l'éclat qu'il leur donne, il ne nous négligera pas, nous qui sommes ses images immortelles ?

Mais nous sied-il d'envier des ornemens & des parures qui nous sont étrangères ? que faisons-nous quand nous entreprenons de réformer en nous son ouvrage, d'ajouter à notre taille, de changer notre teint, d'altérer nos traits, de réparer les défauts de la nature & les injures de l'âge ? Dieu sera-t-il obligé de servir nos passions, de contenter notre luxe & notre faste ? c'est-là ce qui redouble en nous de folles inquiétudes, dont nous voudrions le rendre responsable. Nous nous croïons assujettis par la force de l'usage, à la bifarrierie des modes ; nous consumons en superflu notre nécessaire. La frugalité des repas n'est souvent rien moins qu'une vertu dans des maisons obérées par l'entêtement de paroître ce qu'on n'est pas. On retranche sur sa vie ce qu'on donne aux ajustemens.

Qu'on aime la simplicité, qu'on s'assujettisse aux regles de la modestie, qu'on se renferme dans les bornes de son état, on s'épargnera bien des dépenses aussi frivoles qu'onéreuses. Le luxe est

toujours plus inspiré par le penchant , qu'il n'est forcé par la coutume. Un amour-propre insensé veut se plaire à lui-même par des parures empruntées , il veut éblouir les yeux des autres , il craint d'être effacé par des objets qu'il méprise ; & pour contenter ces fantaisies bizarres , il voudroit imposer des especes de contributions sur la Providence. On querelle Dieu de ne pas accorder ce qu'il interdit : mais s'il condamne la vanité qui fait donner dans les superfluités , il condamne encore plus le défaut de confiance qui se trouble pour le nécessaire.

Revenons à la maxime, ne vous inquiétez point pour les alimens & pour les habits : pourquoi ? c'est que votre pere céleste fait que vous avez besoin de toutes ces choses. Si jamais en effet cette pensée ne nous sortoit de l'esprit , elle suffiroit seule pour nous tranquilliser dans les extrémités les plus desespérées. Vous connoissez le Dieu du ciel , vous savez qu'il est l'auteur de tous les êtres , & la source de tous les biens ; vous savez qu'il ne hait & qu'il ne peut haïr rien de tout ce qu'il a fait , & qu'il n'abandonne rien de tout ce qui l'aime ; vous savez enfin qu'il voit tout, pouvez-vous ne pas vous

reposer de tout sur sa bonté prévoïante ? Fussiez-vous réduit à la plus extrême indigence, sans aparence de secours du côté des créatures, le secours peut-être vous viendra du côté que vous l'attendez le moins. Les hommes ignorent ce que vous souffrez ; mais Dieu le sçait, cela vous suffit : si vous êtes équitable, cherchez premierement son roïaume & sa justice ; c'est par où il termine ses conseils ; c'est jusques-là que vos réflexions doivent aller pour finir toutes vos inquiétudes.

L'homme n'est pas fait pour le monde present, une destinée plus glorieuse l'appelle à la jouissance des biens de l'éternité ; mais séduits par l'attrait des biens sensibles, nous oublions qu'ils ne nous sont donnés que pour servir de ressource à notre indigence présente, nous en faisons l'objet de notre bonheur & celui de toutes nos recherches. Notre premiere inquiétude est toujours de savoir comment nous vivrons où nous ne devons vivre que comme un moment ; ce moment ne nous est donné que pour nous former à la justice : c'est - là notre unique & vrai nécessaire.

Il est vrai que l'homme doit travailler pour vivre, & ce n'est souvent que

la paresse qui cause ses défiances. Le paresseux demeure les bras croisés, dit le Sage, & l'indigence vient comme en poste le surprendre. Dieu ne défend donc pas les soins, il ne blâme pas les prévoiances. Il est permis, il est même commandé de pourvoir aux besoins de la vie; mais Dieu réproouve ces sollicitudes qui renversent l'ordre, qui mettent les biens du tems avant ceux de l'éternité, qui vont jusqu'à faire penser qu'il est permis d'abandonner son devoir pour conserver ses jours. Tentation commune, mais trop grossière pour se justifier aux yeux de celui qui n'a créé l'homme que pour être juste. Le besoin quelque pressant qu'il soit n'autorise jamais l'injustice. Il n'y eut jamais de nécessité de pécher pour ceux dont l'unique nécessaire est de ne pécher pas.

Nous avons toujours d'ailleurs à craindre de nous tromper, & nous nous trompons certainement quand il nous vient dans l'esprit que toutes les voies légitimes de subsister nous sont fermées; nous devons toujours penser que la Providence a des ressources qui nous sont inconnues, ou que du - moins il vaut mieux périr que d'offenser celui qui nous fait vivre : aurions-nous en effet à

nous plaindre que Dieu nous laissât sans alimens & sans habits pour ce moment si court de la vie présente, si c'étoit à ce prix qu'il eût mis la gloire dont il veut nous revêtir & nous rassasier dans l'éternité ? Ne songeons donc qu'à la mériter, & reposons-nous sur lui de tout le reste. Que le souverain bien soit toujours le premier dans notre estime, le premier dans nos affections, le premier dans le sérieux de notre application ; c'est par la justice qu'on l'obtient ; recherchons-la comme le moïen de passer ici des jours tranquiles ou moins troublés par les agitations de la défiance & des craintes injurieuses aux ieux qui veillent sur nous & qui ne s'endorment point. Nous craignons les hommes plus qu'ils ne sont terribles, & souvent plus que nous n'avons sujet de les craindre ; ce sont de nouvelles injures que nous faisons à la Providence. Les cheveux de notre tête sont comptés, il n'en tombe pas un sans que Dieu ne le permette ; pourquoi craignons-nous ceux qui n'ont de puissance sur nous que ce qui leur est donné d'en-haut ? Dieu n'a-t-il pas les ieux ouverts sur nous pour écarter les maux dont nous nous croïons menacés, pour nous défendre, pour nous secourir au

moment que nous nous croïons perdus ? Tout tremble devant les méchans ; tout rampe devant les grands : on les regarde comme les arbitres du monde , & comme les fléaux de la terre ; on craint de leur déplaire & de les avoir pour ennemis. De combien de fautes cette injuste crainte n'est-elle pas la source ? à combien de complaisances & de lâchetés nous engage-t-elle ? Que de défiances & de découragemens quand il s'agit de quelque devoir à remplir au risque de leur disgrâce ?

Mais portons nos regards un peu plus avant, dans l'avenir : ces ennemis si puissans & si redoutés ne sont plus que des cadavres qui tombent en pourriture & qui vont être mangés des vers. Quand nous les croïons tout prêts à nous écraser, un coup imprévû les abat & fait aller en fumée toutes leurs menaces ; c'est la cendre & la poussière que Dieu peut dissiper d'un souffle ; ce sont les flots de la mer qui ne peuvent passer les bornes qu'il leur a prescrites. Le pécheur observe le juste ; il frémit contre lui de rage & se promet de le dévorer ; mais le Seigneur se rit de lui parce qu'il voit que son jour approche. Pensons-en comme Dieu-même en pense ; ne nous allarmons point sur

des événemens dont il tient en main les causes , comme s'ils pouvoient arriver sans lui. Ne nous exagérons point d'ailleurs les sujets que nous avons de les redouter : notre foiblesse la plus commune est de nous effraier avant le tems ; nous nous troublons aux moindres apparences de quelque inconvénient souvent imaginaire & toujours moindre infiniment que celui de manquer à ce que Dieu demande de nous. L'amour de notre repos , de notre fortune , de notre liberté nous remplit l'esprit de fantômes ; nous prévoions ce qui n'arrivera pas ; & nous croïons nos craintes raisonnables quand même elles ont été démenties par le succès ; ce qui n'est pas arrivé n'étoit pas impossible , & nous trouvons toujours que nous avons eu raison de n'avoir pas fait ce qu'aucune raison n'auroit dû nous empêcher de faire. Si nous n'avons point d'excuse dans le présent , nous en cherchons dans l'avenir ; on n'a point d'ennemis , mais on s'en fera peut-être. La vertu même en a toujours eu dans le monde ; elle s'y voit souvent opprimée par le vice ; les plus justes ne sont pas plus à couvert que les méchans des traverses & des calamités de la vie. Dieu les y laisse succomber ,

n'est-il point injuste de le permettre ? Il n'y a qu'une impatience aveugle qui puisse se le figurer ; nos murmures à ce sujet ne viennent que de nos méprises : achevons de justifier la Providence.

---

## CHAPITRE VIII.

*Il reste un sujet de doute à dissiper sur la Providence générale, c'est de voir arriver des maux aux bons ; ce doute ne vient que de l'erreur de nos jugemens sur les biens & les maux de cette vie. Se figurer un homme vraiment juste & malheureux, c'est une contradiction d'idées inconciliables. Il n'est pour nous en cette vie de vrais biens que ceux que la justice nous procure, la source de notre bonheur est au-dedans de nous ; tout ce qui nous vient du dehors ne peut être un vrai mal : c'est défaut de Religion de le penser. Dieu ne peut aimer les bons & vouloir leur nuire. Quand il permet qu'ils soient affligés, c'est un bon pere qui veut élever ses enfans sagement. ; cette pensée est prise dans la nature. Les peres qui ne corrigent point leurs enfans sont regardés comme de mauvais peres. Dieu nous*

*crée dans une imperfection qui demande que nous soions exercés par des moïens propres à nous perfectionner ; c'est ce qu'il fait par les maux aparens que nous souffrons. Nous sommes heureux de ce qu'il daigne se mettre en quelque sorte en colere contre nous ; sur ce sujet le langage des Philosophes est pareil à celui de l'Evangile. Une seconde réflexion nous fait comprendre la cause de cette espece de joie que les afflictions causent aux justes. C'est une élévation d'ame qui nous fait trouver du plaisir dans les choses difficiles ; cette pensée réduite à la vérité simple , c'est que notre grand cœur consiste à faire ce que Dieu nous commande à quelque prix qu'il le mette. Il veut notre perfection , & tout est bon pour nous dans ce qui nous perfectionne. Pensée d'un Philosophe qui ne trouvoit point d'homme plus malheureux que celui qui n'étoit point malheureux aux yeux du monde ; raisons de cette pensée ; langage admirable qu'elle inspiroit à ce même Philosophe. Les plus parfaits dans le Christianisme ont adopté sa façon de penser qu'ils semblent même avoir outrée. Toutes les exhortations à souffrir entrent avec peine dans l'esprit quand on n'en considere pas les utilités ; on renvoie sur ce sujet à la*

*lecture du troisieme volume des Leçons de la Sagesse , sur les défauts des hommes.*

**L**E prétexte du doute le plus spécieux qu'on ait jamais formé contre la Providence universelle, c'est de voir arriver des maux aux bons ; mais ce prétexte bien approfondi n'est qu'une illusion née de l'erreur de nos jugemens sur la nature des biens & des maux. Se figurer un homme vraiment juste & vraiment malheureux, ce sont deux idées inconciliables. Nous avons montré dans la première Partie de cet Ouvrage, que la justice nous procure tout le vrai bonheur dont nous sommes capables en cette vie ; la source de notre bonheur est donc au-dedans de nous : rien ne peut nous nuire que nous-mêmes ; & par une suite de ce principe, tous les maux qui nous viennent du dehors ne peuvent être considérés comme de vrais maux. Il n'en arrive point de ce genre aux bons ; les contraires ne se concilient point dans le même sujet : *Je vais donc vous reconcilier avec Dieu toujours très-bon pour ceux*

*Seneq. de Prov.*

*qui sont très-bons. C'est ainsi que Sénèque parloit à Lucilius son ami, qui ne doutoit point de la Providence, mais qui s'en plaignoit.*

Par cette contradiction de lumieres & de sentimens qui n'est que trop commune, on ne se fait de la Religion que des idées superficielles qui ne pénètrent point jusqu'au cœur; on ne se persuade point assez fortement que Dieu ne peut aimer les bons & leur vouloir nuire. Que faut-il donc en effet? quelles sont les vûes sur eux quand il leur rend les routes de cette vie dures, difficiles, pénibles; quand il permet qu'ils soient traversés, tourmentés, persécutés, opprimés; quand il les laisse dans les infirmités, dans les langueurs ou toujours aux prises avec quelques adversités? C'est un pere sage & bon qui veut élever durement ses enfans, les endurcir au travail, les éprouver & les rendre dignes de lui par l'exercice de la patience & des vertus les plus parfaites: c'est pour leur propre bien qu'il paroît les traiter mal.

Ces pensées que les impatiens trouvent alambiquées, sont néanmoins toutes prises dans la nature. La sévérité des peres est aplaudie par ceux de leurs fils qui s'en sont plaints le plus amèrement; quand les réflexions de l'age mûr leur en ont fait peser les utilités; ils voient que c'eût été les perdre de ne point les contraindre

traindre dans les caprices de leur enfance : ils se seroient fait une habitude des amusemens & de la recherche de tout ce qui ne pouvoit que leur nuire ; ils se seroient trouvés sans talens acquis , sans aptitude & sans goût pour les occupations sérieuses & pour les devoirs les plus essentiels de la vie. Les peres qui les ont traités un peu durement sont donc en effet les bons peres , & nous pensons bien de Dieu quand nous jugeons qu'il en use de même avec nous. Nous sommes des enfans à son égard , nous avons remarqué qu'ils nous créent tous dans une imperfection qui demande que sa Providence nous exerce par des moïens propres à nous perfectionner.

C'est ce qu'il fait par cet enchaînement ou par cette variété de maux apparens qui composent ou qui traversent le cours de notre vie ; nous avons des devoirs à remplir , & ces devoirs nous deviennent pénibles par les oppositions que nous y trouvons , ou dans nos propres penchans , ou dans les contradictions du dehors. Telle est la conduite , telle est la sage économie de celui qui nous forme à la vertu. Les Philosophes ont dit qu'il l'avoit mise au prix de nos lueurs , qu'il en avoit rendu les routes escarpées.

qu'il vend en quelque sorte à nos travaux les biens qu'il nous réserve ; nous sommes heureux que ce pere plein de bonté daigne quelquefois se mettre comme en colere contre nous. C'est aussi le langage de l'Evangile ; on connoît ses maximes : heureux ceux qui trouvent dans la vie des sujets d'afflictions & de larmes ! heureux ceux qui sont persécutés pour la justice , & que la piété met en butte aux injures, aux outrages, à toutes sortes de calomnies ! Des violences à se faire à soi-même, des violences à souffrir de la part des autres , c'est la destinée du juste en ce monde. Il n'est rien dans le plan de vie qu'on lui trace , qui n'offre quelque image de rigueur , & rien pourtant dans ce plan que la raison saine n'approuve & qu'elle ne doive faire goûter à l'homme qui réfléchit sur ce qu'il est & sur ce qu'il doit devenir pour arriver à la fin. Sa perfection n'est pas un ouvrage qui se commence ou qui s'acheve sans peine.

Ferai-je une seconde réflexion capable aussi de faire changer nos vûes & nos sentimens sur ce que nous apellons les rigueurs de la Providence ? C'est de notre fond encore que je la tire , & j'y vois le fond de l'espece de joie que les

afflictions peuvent nous causer. Remarquez en effet que l'idée de la justice a par elle-même je ne fais quoi de trop tranquille, pour contenter notre ambition naturelle. Certaine élévation que nous apellons grandeur d'ame, nous fait goûter un plaisir touchant, quand nous entreprenons des choses difficiles, quand nous en avons de fâcheuses à soutenir, quand nous savons nous rendre maîtres des événemens les plus contraires & les plus étranges, quand nous nous accommodons enfin de ce qui ne nous accorde pas.

Cette vertu, disoit Lactance, est si précieuse aux yeux de Dieu, qu'il n'a pas voulu la laisser manquer au juste. Il permet qu'il ait beaucoup à souffrir du monde, qu'il soit insulté, méprisé, persécuté, qu'il ait mille occasions de vaincre le mal par le bien, de s'élever par son mépris au-dessus de toutes les choses humaines, de conserver sa tranquillité parmi les troubles, de ne pouvoir être détourné par aucun obstacle de l'obéissance qu'il doit à la suprême Loi; de montrer enfin son courage & sa constance dans la pratique de ses devoirs. Ce langage étoit celui d'un Orateur, dont l'art ou le goût est de don-

ner souvent aux pensées plus de brillant que de solide. La vérité simple & naïve qui s'offre ici, c'est que Dieu nous aiant créés pour la justice, dont il nous a donné l'amour, ce sentiment nous fait naturellement trouver dans les occasions de l'exercer, tout le plaisir qu'on éprouve dans ce qu'on fait par penchant. Nous trouvons notre bien-être quand nous faisons ce que celui qui nous a faits, nous ordonne : c'est-là notre devoir, & notre devoir fait notre grandeur. Nous ne sommes grands que quand nous sommes ce que notre Auteur a voulu que nous fussions, capables de nous élever au-dessus de tout ce qui n'est pas lui-même.

Nous lui plaisons alors parce que nous lui sommes soumis ; & c'étoit encore par l'idée de cette vraie grandeur de notre ame, que Minucius répétoit, après Sénèque, que le spectacle le plus digne de Dieu, c'est l'homme juste aux prises avec la douleur, avec la mauvaise fortune ; c'est l'homme généreux qui combat contre les menaces, contre les tourmens, contre les supplices, qui défend la liberté de sa conscience contre les Princes, contre les Rois, contre les Puissances, qui ne cede qu'au Maî-

tre souverain qu'il adore, & qui peut seul récompenser la vertu, qu'il met à ces épreuves pour la couronner.

Nous n'avons donc en effet qu'à revenir aux principes du cœur, pour justifier dans notre esprit la conduite de Dieu sur les justes que l'erreur du monde nomme malheureux. Ils ne le sont point; c'est un bonheur pour eux d'avoir à souffrir; c'est bonté pour eux de la part de Dieu qui leur en offre les occasions, pour arriver à la perfection qu'il leur ordonne. Ils n'ont qu'à suivre alors le penchant même qu'il leur inspire pour cette perfection, qui veut être exercée pour faire des progrès. Leur destinée présente répond aux dessein qu'il a sur eux pour l'avenir: il est sage & bon quand même il se montre sévère.

De-là cette parole d'un Philosophe, dont Sénèque étoit si frappé, qu'il croioit l'entendre toujours resonner dans son oreille. Je ne trouve rien, disoit-il, de si malheureux, qu'un homme à qui jamais il n'est arrivé rien de contraire ou de fâcheux; cet homme n'a point été dans l'occasion de s'éprouver. Que tout ait réussi pour lui selon ses desirs, que tout les ait prévénus, ne semble-t-il

pas jusques-là que Dieu juge mal de lui, qu'il ne le croie pas capable de résister à la mauvaise fortune ? Comment saura-t-il lui-même, s'il a quelque force, tant qu'il n'a pas été mis à l'épreuve ? Sans la contradiction des vices, à peine saurions-nous ce que les vertus sont. Quelle est chez nous celle qui n'a pas pour objet quelque peine, & qui ne soit pas le fruit de quelque violence ? Otez du monde les injustices, les mépris, les injures, les insultes, les outrages, les opprobres, les vexations, les violences, les persécutions, les usurpations, les calomnies ; comment ferez-vous s'il y a de la justice, de la modération, de la force d'esprit, de la patience, de la fermeté, de la douceur, de la bonté, de la clémence, où ce que chacune de ces dispositions doit être ? Les contraires ne se distinguent bien que par l'opposition des contraires : fauriez-vous si vous êtes assez détachés des biens périssables, pour en préférer la perte à celle de la justice & de la probité dans une possession tranquille, où jamais d'injustes entreprises ne viendroient vous troubler ?

Non, les cupidités ne se font sentir que dans les privations. Si vous vivez

dans une prospérité constante, si tout vous rit dans le monde, si vous y vieillissez dans la faveur & dans les applaudissemens, pourrez-vous vous répondre que vous aviez assez de constance pour mépriser les opprobres & la haine populaire, pour dévorer les plus honteuses humiliations, plutôt que de manquer au moindre de vos devoirs ? Il est bon que l'adversité vous interroge, pour apprendre de vous s'il n'est point de maux au-dehors qui puissent altérer les dispositions de votre ame. Il est bon que vous ayez à vous consoler vous-même, comme vous consolez les autres dans tous les accidens fâcheux qui leur arrivent. Dieu ne les permet, leur dites-vous, que pour vous détacher de tout ce qui périt. Vous ne perdez que ce que vous deviez perdre tôt ou tard ; vos parens, votre femme, votre mari, vos enfans meurent, c'est qu'ils étoient mortels. Le monde vous refuse le prix de vos services, il vous prive des avantages qui vous étoient acquis par vos mérites, c'est que ses récompenses n'étoient pas dignes de votre ambition. N'aspirez désormais qu'aux biens éternels, qui ne peuvent vous manquer, tandis que vous ne manquerez point à

la fidélité que Dieu demande de vous. Il vous éprouve, parce qu'il vous aime; il vous exerce pour augmenter vos forces; il vous affermit dans l'amour & dans le desir des seuls biens durables. La mauvaise santé, les infirmités habituelles, les maladies aiguës, sont des leçons qu'il vous fait pour vous accoutumer à regarder la mort d'un œil tranquille, pour vous conduire jusqu'à la desirer comme la fin de vos maux & le commencement de votre félicité parfaite, que pour vous mettre au-dessus de la crainte & de l'impatience dans tous ces maux, qui ne sont maux que pour ceux qui ne savent pas les prendre pour ce qu'ils sont, pour des maux dont ils peuvent tirer les plus grands biens.

A ce sujet, je suis tenté de faire parler encore une fois ce même Philosophe, dont j'ai dit qu'il ne trouvoit de malheur dans la vie, que de n'avoir jamais eu de malheur à supporter. Eh, pourquoi n'écouteroit-on pas avec plaisir un homme qui savoit parler à Dieu si dignement! O Dieu immortel, s'écrioit-il, si j'avois quelque plainte à vous faire, ce seroit de ne m'avoir pas fait connoître plutôt votre volonté. Je serois

## DES DEVOIRS: III

ferois allé de moi-même au-devant des maux que vous m'appelez à souffrir. Voulez-vous mes enfans ? je ne les élevois que pour vous : voulez-vous quelque partie de mon corps ? prenez-la. Je ne vous promets pas beaucoup, puisque je dois bien-tôt quitter ce corps tout entier. Voulez-vous mon ame ? pourquoi non ? je suis tout prêt à vous rendre ce que vous m'avez donné. Demandez-moi ce que vous voudrez, vous ne l'obtiendrez point malgré moi. J'aurois mieux aimé vous l'offrir que de vous le remettre : pourquoi me l'ôter au lieu de le recevoir de moi ? Mais enfin vous ne me l'ôterez point ; on n'ôte rien qu'à celui qui résiste. Je ne me contrains point ; je ne souffre rien involontairement de votre part : ce n'est point servilement que je vous obéis, ô mon Dieu ! Je consens à tout ; j'entre de plein gré dans vos desseins ; vous n'avez rien réglé que de sage ; vous n'avez rien ordonné qui ne convint à la nature des choses, & qui ne conduisît aux fins que vous vous êtes proposées.

Cette Philosophie étoit connue avant l'Évangile, qui l'a mise dans un plus grand jour, en sorte qu'elle fut adoptée

*Tome IV.*

T.

par ceux que le Christianisme a considérés comme les plus grands modèles & les plus grands maîtres. Tous se sont crus en quelque sorte malheureux de ne l'être pas aux jeux du monde, & de n'y rien éprouver de la malignité de ses passions. Cette tranquillité leur paroïssoit le plus terrible présage des chûtes de l'homme par la sécurité qu'elle inspire, Ils nous ont donné leurs Pajens comme une espece de regle de nos jugemens, Quand quelqu'un vit tranquille dans l'affluence des biens de la terre ; quand il est puissant & ne rencontre rien qui le traverse dans ses entreprises ; quand la paix regne dans sa maison ; quand il possède une épouse aimable, des enfans bien nés, des domestiques fideles ; c'est alors, disent-ils, que Dieu ne le visite point, qu'il lui prépare quelque retour funeste, ou le réserve à ses dernières vengeances. S'il paroît l'épargner, c'est dans sa colere ; la prospérité l'affoiblit insensiblement, & l'adversité vient qui l'abat : c'est un soldat qui n'a jamais vû l'ennemi, & qui succombe à la premiere attaque.

Ne prenons pas à la rigueur, & vous voulez, ce langage de la ferveur : il est vrai du moins que ceux qui paroissent

**D E S D E V O I R S. 119**  
avoir le plus de sujet de se croire aimés de Dieu, ce sont ceux qu'il éprouve & qu'il rapelle à leurs devoirs par des avertissemens salutaires. Il ne paroît leur ôter quelques faux biens que pour leur en procurer de plus solides. C'est un apprentissage qu'il leur fait faire des plus précieuses vertus ; ce sont des sujets qu'il leur offre de les exercer. Il néglige au contraire ou semble négliger ceux qu'il épargne ; il les laisse comme languir dans une félicité funeste, ou comme ensevelis dans une ivresse où rien ne les avertit des fragilités humaines.

Qu'on ne demande donc plus pourquoi la Providence permet qu'il arrive tant de maux aux bons : elle ne le permet point, dit Sénèque. La vérité, c'est qu'elle écarte d'eux tous les vrais maux ; les fautes énormes, tous les grands crimes, les pensées déréglées, les cupidités aveugles, l'avarice toujours avide du bien des autres. C'est ainsi que Dieu les protège & les défend. Ne demanderoit-on point aussi que Dieu gardât les fardeaux dont ils se trouvent surchargés dans leur voiage ? Non certes, les bons le quittent de ce soin ; ils méprisent tous les biens qu'ils ne portent pas dans eux-mêmes.

T ij

Démocrite se déchargea de toutes ses richesses comme d'un poids trop pesant pour une bonne ame. Peut-on trouver mauvais que Dieu laisse arriver à l'homme de bien ce que l'homme de bien veut quelquefois qu'il lui arrive ? Supposons que ce bon Maître parle aux bons , quel langage leur tiendrait-il ? Qu'avez-vous à vous plaindre de moi , vous à qui les vertus plaisent ? Je comble les autres de faux biens ; je me joue de leurs esprits vains comme par un long songe. Ils sont environnés d'or , d'argent , de raretés précieuses aux yeux des insensés ; mais ils sont vuides au-dedans de tout vrai bien. Si vous aperceviez ce dedans de ceux que vous regardez comme heureux , vous les trouveriez misérables , sordides , difformes ; ils ressemblent à leurs murs ; leur bonheur n'est qu'un enduit , qu'une mince surface ; tant qu'ils peuvent se cacher ou ne se montrer que par leur extérieur brillant , ils vous éblouissent : mais que quelque accident les décrepisse , les dépare & les découvre , vous voiez combien leur trompeur éclat couvroit d'ordures , de l'aideur , de saletés : pour vous , je vous ai donné des biens purs , certains , durables ; vous ne brillez

point au-dehors, mais tournez vos regards au-dedans de vous; là résident tous les biens, où les accidens ne peuvent atteindre: votre félicité c'est de n'avoir pas besoin de la félicité du monde. Je vous ai donné du mépris pour tout ce qui lui paroît terrible, du dégoût pour ce qu'il croit le plus désirable; je vous ai comme armés contre toutes les tentations qui peuvent vous attaquer de sa part: souffrez la pauvreté; personne ne vit aussi pauvre qu'il est né: n'ambitionnez point les honneurs qui ne vous rendent pas meilleurs, & qui peuvent altérer les mœurs les plus simples & les plus pures.

Toutes les exhortations à souffrir sont des paroles dures, qui blessent en nous mille sortes de sensibilités. Les justifications de la Providence entrent avec peine dans l'esprit des bons quand on leur dit crûment qu'il n'est pas de son ordre d'affranchir la vie la plus pure, des peines qu'ils y rencontrent; mais quand on leur montre ces peines du côté des utilités qui leur en reviennent, cette vûe calme leur impatience; elle anime leur courage, & leur force s'accroît ainsi de leurs foiblesses. Je ne dis donc pas, ajoute Sénèque, que l'homme de

bien ne sent point les maux, mais il en triomphe, & ne les sent en effet que pour en devenir meilleur.

Le tourment le plus inévitable & le plus assidu des bons, c'est de vivre au milieu des méchans & des imparfaits; mais ce tourment se change en remède contre leurs propres infirmités, contre ces infirmités de l'ame qui les font sans cesse soupirer pour leur parfaite guérison.

Ces considérations mériteroient seules un Traité particulier : ce seroit les affoiblir ici de les trop abréger. Je me contenterai donc de renvoyer à ce sujet les Lecteurs au troisieme volume des *Leçons de la Sagesse sur les défauts des hommes* : le succès de cet ouvrage m'en donne quelque confiance, & je cede d'ailleurs à la crainte de redire ce qu'on a déjà dit, sans espérance de le redire mieux. C'est respecter le Public de ne pas le surcharger pour ne lui rien donner de nouveau.



## CHAPITRE IX.

L'idée de la justice de Dieu nous donne une double vue. Il ne peut nous rien commander qui ne soit praticable, ou qui ne puisse le devenir. Il doit donc s'offenser quand nous lui desobéissons. On ne s'écarte point sans impiété de ces deux pensées. La question sur l'origine du mal moral a jetté les hommes dans plusieurs écarts. Exposition de cette origine d'après les Juifs & les Chrétiens. La raison, sans nous la démontrer, nous en fait contrôler la certitude par ses conséquences. Les écarts de plusieurs Religions ne peuvent se justifier. Les fables des Poëtes ont passé pour des rêveries & pour des contes puériles. Tout cela au fond concourt à prouver que la Nature a souffert quelques dépravations, Dieu l'ayant créée d'abord aussi bonne qu'elle pouvoit l'être. Idée des châtimens futurs crus de toutes les Nations. Les Poëtes en ont fait des peintures dont on s'est moqué; mais ceux qui s'en moquoient n'étoient pas moins convaincus que Dieu ne laissera point les crimes impunis. Quelle sera la nature & la dur-

T iiii

*rée des peines réservées aux méchants ? La raison ne nous apprend sur ce sujet , qu'une seule vérité , c'est qu'il y aura de l'inégalité dans les châtimens comme nous en concevons dans les péchés. Point d'entière impunité. De-là cette crainte générale des Peuples. Raisons de cette crainte. Utilités qu'on en doit retirer , pour ne se croire jamais assez innocent , pour se consoler des maux de la vie , pour se reprocher des fautes qu'on méconnoît , &c.*

**R**ien de ce qui n'est pas contraire à la bonté de Dieu ne peut être à plus forte raison contraire à sa justice ; c'est la conséquence naturelle où nos justifications de la Providence ont dû conduire les Lecteurs. Mais quelles instructions devons-nous puiser dans l'idée directe de sa justice ? Elle nous donne une double vûe : nous voïons d'un côté que Dieu ne peut nous rien commander qui ne nous soit praticable, ou que sa bonté exige de lui qu'il couronne nos efforts , qu'il supplée à une volonté réelle de faire le bien qu'il nous prescrit. Nous appercevons d'un autre côté , qu'il doit s'offenser de notre désobéissance à ses ordres ; qu'il doit

Être irrité du refus que nous faisons des secours que sa tendresse paternelle veut bien nous prodiguer. Ce sont-là des points fixes dont on ne s'écartera jamais, sans tomber dans une impiété des plus injurieuses à l'Être souverain de nos destinées.

Le dirai-je pourtant ? la question sur l'origine du mal moral a jetté les esprits de plusieurs dans d'étranges illusions, pour détruire un principe reçu chez les Juifs, principe qui fait la base du Christianisme & découvre le commencement de nos malheurs & de nos imperfections. Telle est en substance cette vérité qu'ils adorent. Dieu forme le premier homme dans un état d'innocence qu'il pouvoit se conserver ; rien ne lui manquoit pour marcher sûrement dans les voies de la justice qu'il connoissoit ; une raison constamment éclairée lui démontroit l'indispensable nécessité d'obéir aux desseins de son Créateur, & d'accord avec son cœur elle dirigeoit ses pas. Il devoit mériter le bonheur pour lequel il étoit créé, par l'accomplissement de ses devoirs, & pour les remplir il avoit toute la liberté nécessaire.

Les ordres prescrits à cette créature parfaite n'étoient pas difficiles à prati-

quer, suivant le raport de Moïse; Dieu se réserve un fruit entre ceux dont abonde un jardin de délices dans lequel il place ce premier homme. Son obéissance soutenue & persévérante pendant un tems déterminé dans les secrets de la Divinité, devoit le couronner de gloire lui & sa postérité; & sa révolte devoit être la source de tous les maux dont lui & ses descendans seroient accablés. Il reçoit cette loi, bientôt il desobéit il prevarique; & dès-lors l'homme sage & heureux n'est plus. De-là cette humiliation de la nature humaine à qui il ne reste plus que des idées de sa première grandeur: de-là cette loi des membres qui domine sur l'esprit des hommes, qui prévient leur raison, empêche leur réflexion: de-là enfin le soulèvement de la nature entière. Voilà le détournement de ces obscurités sur l'homme, qui ont fait enfanter tant de faux systemes.

La raison, quoiqu'affoiblie, vient néanmoins encore à l'appui de la croyance des Juifs & des Chrétiens, & nous fait présentir qu'il doit y avoir avant nous une origine première de nos maux. Un enfant vient au monde, il ne peut faire usage de ses sens; il ne voit, il ne connoit rien encore, il n'entend pas, il

n'est donc pas libre ; il n'a encore fait aucun mal , & il souffre. La douleur est même si forte & si excessive que beaucoup perdent une vie dont ils n'ont joui que pour gémir. Quelle est la faute actuelle qu'un de ces enfans a commise & dont il porte la peine ? a-t-il fait quelque injustice qu'il doive réparer par les maladies les plus aiguës ? la réflexion lui est-elle donnée pour tirer des instructions des maux que Dieu lui envoie ? le Tout-puissant l'afflige-t-il pour préparer à la mort cet enfant qui ne sçait pas encore ce que c'est que vivre ? Regardons Dieu comme le plus cruel des tyrans , ou reconnoissons qu'il est une cause qui a dégradé notre nature & altéré notre espece. Personne n'est malheureux sous un Dieu juste sans qu'il l'ait mérité ; Dieu ne peut exister sans être souverainement juste : il faut donc que ces enfans soient réputés coupables puisqu'ils souffrent. Or quel sera le crime que Dieu punit , si dans la supposition où je les représente ils ne peuvent encore pécher ; ils ne peuvent donc être châtiés que pour le crime de leurs peres : ainsi quelque incompréhensible que soit la maniere dont nous est transmise cette faute premiere , il est nécessaire que nous la concevions

existante en nous. Si nous concevons un Dieu, c'est un mystère auquel toute raison doit se soumettre. Dans le cours ordinaire de la vie on cite des faits dont on ne peut douter parce que plusieurs auteurs se sont accordés sur ces mêmes faits. Que ne doit-on pas penser de vérités reconnues pour telles par des peuples entiers, avouées même quant à leurs conséquences dans les systèmes monstrueux de ceux qui les vouloient obscurcir ou anéantir? L'esprit de vertige a conduit les uns au point de se figurer un Dieu sans justice; c'est trop peu dire: ils ont été jusqu'à se figurer un Dieu mauvais & barbare, & plus cruel que le plus détestable des tyrans: d'autres à qui ces pensées faisoient horreur, ont imaginé qu'il étoit intervenu dans la constitution de l'homme deux principes, dont l'un étoit bon & l'autre mauvais. Ces deux principes nous avoient donné comme deux âmes, dont l'une nous portoit au mal tandis que l'autre nous portoit au bien. Demandons-nous à nous-mêmes quelle est la cause de ces inventions, qui les à produites: nous pouvons remarquer qu'elles doivent leur existence à cet amour impérieux que nous sentons pour la justice, puis-

qu'en la violant nous nous le reprochons nécessairement. On sentoit qu'on avoit des loix à suivre, des devoirs à remplir ; la raison, la conscience dictoient ces vérités : pourquoi rencontroit-on des obstacles en soi-même ? d'où venoit cette répugnance à pratiquer ce que les idées de justice nous inspiroient. L'homme a toujours été porté à chercher hors de lui des excuses de faute dont il étoit coupable ; les payens ne l'ont-ils pas accusé souvent de rejeter sur les dieux les crimes dont il étoit le seul auteur ? On convenoit donc tacitement qu'on avoit des volontés réelles de faire le bien, & c'étoit l'ouvrage du bon principe ; mais éprouvoit-on des résistances presque insurmontables dans la pratique des bonnes œuvres, c'est-à-dire que l'homme sentit son imperfection pour l'exécution du bien, son orgueil rejettoit son impuissance sur un mauvais principe. C'est ainsi que pour ne pas reconnoître son insuffisance à accomplir par lui-même tout ce que la loi lui prescrit au fond même de son cœur, il aimoit mieux se regarder comme un automate qui étoit le jouet de deux principes aussi essentiellement aveugles que contraires : est-il quelque chose de plus ridicule ? Ce système use

fois établi , que devient cette liberté dont nous sommes si jaloux , dont nous sommes si intimement convaincus ? n'est-elle pas détruite ?

Le système , qui nous donne deux âmes formées par deux différens principes , n'a pas été plus soutenable que le premier : il y a plusieurs siècles qu'on les a vu naître & s'anéantir ; c'est le sort ordinaire de toutes les inventions qui n'ont pas leur source dans la nature des choses. On n'a jamais pû concevoir que le mal , que le crime pussent être divinisés , pussent exister d'une manière absolue & indépendante ; tous les Philosophes se sont révoltés contre ces idées , que tout homme qui veut réfléchir s'apperçoit être contraires aux impressions naturelles qu'il ressent. De plus , quel pourroit être le sort de ces deux âmes après la mort de l'homme qui en étoit composé ? Sous un Dieu juste , il falloit que l'une fût livrée aux supplices , tandis que l'autre jouiroit d'une félicité parfaite. Peut-on concevoir qu'une partie de soi-même goûte les plus grands plaisirs , lorsque l'autre est abandonnée aux plus excessives douleurs ? Il falloit renoncer à croire l'immortalité : Est-il rien de plus opposé,

aux sentimens des hommes, qui se sont fait gloire de penser ? Voïez ce que nous en avons dit dans la premiere Partie.

Je m'arrête trop long-tems à ces chimeres ; il suffit que je fasse remarquer à mes Lecteurs, qu'au milieu des ténèbres dont ces hommes ingénieux à se tromper, s'étoient enveloppés : ils ont cru que tout homme avoit en naissant une pente au mal dont il ne pouvoit par lui-même se relever. Cette conviction jointe à la fausse honte de s'avouer complices du péché de leur premier pere, leur a fait inventer ces frivoles excuses. Ainsi ils s'étourdissoient au-moins sur un point aussi humiliant pour la nature humaine.

D'autres ont cru qu'il étoit injuste que tous les hommes fussent punis pour un crime qu'ils ne pouvoient avoir commis. Le fils, disent-ils, ne portera pas l'iniquité de son pere ; que le premier homme ait désobéi, Dieu est-il juste de punir jusqu'aux derniers de sa postérité ? une offense si legere méritoit-elle pour tous les hommes les miseres dont ils sont accablés ? Enfin, pour être coupable, il faut avoir péché ; & pour pécher il faut être libre : or on ne peut

être libre avant d'exister. Je pourrois demander s'il n'est pas permis de proposer des récompenses sous certaines conditions. Dira-t-on qu'une pareille conduite est injuste, lorsque les obligations proposées ne sont pas au-dessus des forces de celui avec lequel on convient, lorsqu'on ne fait que suivre les conventions faites & acceptées? Mais pourquoi ne voudrions-nous pas abandonner des réflexions que nous ne nous faisons chacun en particulier, que pour nous opposer à ce que tous les hommes ont pensé? Je suppose qu'on ait des répugnances, qu'on trouve même de la contradiction, ferons-nous assez téméraires pour nous persuader qu'il n'y a de vrai que ce que nous concevons? Rien n'est plus certain que les vérités mathématiques, cependant quelques-unes sont en opposition entre elles; évidemment démontrées, elles paroissent quelquefois contradictoires: néanmoins personne n'a jamais cru, que pour cette raison on dût rejeter ces vérités. On a avoué la foiblesse de son esprit, l'imperfection de ses raisonnemens; mais on n'a jamais nié l'évidence, parce qu'on ne voïoit pas les derniers termes où elle s'étendoit, ni le point

point de conciliation de toutes vérités.

Il est essentiel à l'homme de reconnoître sa foiblesse & les besoins qu'il a continuellement du souverain Maître qui l'a créé ; sans cela il n'est presque plus de rapport à la Divinité ; le culte languit , & ne paroît plus nécessaire. Il a donc été de sa sagesse de nous faire sentir ce que nous étions , pour nous obliger de recourir à lui. Mais a-t-il dû mettre à la portée de notre raison les motifs de sa conduite ? Tout ce qu'on pouvoit demander de sa bonté , ou plutôt ce qu'elle exigeoit de lui , c'étoit de fournir à l'homme des objets capables de l'avertir de son infirmité , & des moïens sûrs pour n'être pas séduit. En faut-il davantage ? tous les peuples ont remarqué cet anéantissement , cette foiblesse extrême de la nature humaine ; ils n'ont varié que sur les causes ; les effets sont les mêmes. Que signifioit cette boîte fatale donnée à Pandora après le rapt du feu du Ciel ? c'étoit un présent funeste de Jupiter irrité , disoient les Païens. La curiosité naturelle fit ouvrir cette boîte ; tous les maux inondent en un instant la surface de la terre. Ce n'étoit qu'une fable ridicule en elle-même ; mais les suites qu'on lui

donnoit la rendoient terrible : ceux qui en étoient convaincus comme d'une réalité , n'étoient point tenté de croire que les dieux eussent été injustes. Une équité plus grande que la nôtre leur faisoit conclure qu'ils l'avoient mérité , puisqu'il n'étoit aucune chose défendue, aucun crime , où l'homme ne se fût livré.

Si nous étions accoutumés à réfléchir , à nous sentir lorsque nous agissons , à examiner la promptitude avec laquelle nous sommes portés à abuser d'une liberté qui ne doit nous servir que pour mériter , que de jugemens injurieux à la Divinité seroient au moins suspendus ! La certitude de nos malheurs seroit présente à nos yeux , si nous comparions la précipitation avec laquelle nous nous abandonnons à mille excès , avec la force des remords d'une conscience qui nous reproche nos crimes , qui répugne même au consentement que nous sommes prêts à y donner. Cet amour de la justice auquel nous n'obéissons presque jamais sans une victoire sur nous ; les essais que font les passions dans le cœur des enfans même , pour les accoutumer à se roidir contre tout ce qui peut les perfectionner ;

mer : voilà des traits qu'on ne peut se dissimuler. D'où vient ce penchant au mal que nous voyons dans les enfans mêmes, & qui nous détermine à prendre d'eux le soin le plus particulier ? Ils n'ont pû abuser de leur liberté. Qui est-ce qui produit tous ces défauts que la meilleure éducation ne peut vaincre quelquefois ? Ces expériences nous démontreroient que notre nature a souffert des déperissemens : c'est en suivant cette route de réflexions que quelques Philosophes avoient aussi découvert cette triste vérité.

À peine les facultés de notre âme ont acquis quelques perfections ; à peine raisonnons-nous sérieusement sur nos impressions naturelles, que deux choses se présentent à nous ; l'impossibilité où nous sommes de nous être produits, & le desir le plus ardent de chercher notre bonheur. De-là la nécessité de connaître & d'aimer notre Auteur, l'obligation de recourir à lui pour jouir d'une félicité parfaite & durable, puisque les choses les plus flatteuses de cette vie présente ne peuvent entièrement nous satisfaire. Jettons un coup d'œil tranquille sur la conduite de la plupart des hommes ; de quelque côté que tombent

nos regards, nous les voïons dès les premiers instans du regne de la raison, prendre différentes routes, & toutes contraires à celles qu'ils devoient tenir. Je ne serois pas étonné d'en voir quelques-uns s'écarter du vrai chemin : mais que le plus grand nombre, & presque tous, donnent dans des écarts presque incompréhensibles, c'est ce qui ne peut se concilier avec les idées qui nous restent de la perfection à laquelle notre nature a dû être élevée. Concluons donc de ces réflexions sur nous-mêmes & sur la maniere de penser de tous les hommes, & dans tous les tems, que la nature humaine a prévariqué, ou que Dieu est un maître odieux & cruel, ou plutôt que cet-Etre n'existe pas. Mais cet Etre suprême existe : nous sentons à chaque pas une main invisible qui nous soutient dans nos adversités, nous envoie des secours qui nous soulagent & nous consolent, & des leçons qui nous sollicitent à tendre à toute la perfection dont nous sommes capables. Il nous donne quelquefois des forces dont nous sommes surpris ; il a fait publier des loix ; c'est à leur accomplissement qu'il a attaché un bonheur auquel nous ne pouvions nous attendre. Bien plus,

il a imprimé dans nos cœurs des desirs inaltérables de ce bonheur. Notre foiblesse nous éloigne-t-elle de ce but ? nous l'invoquons, & nous trouvons un pere tendre qui nous comble de bienfaits, qui nous fait triompher des obstacles qui s'opposent à notre bien. Que ne puis-je entrer dans le détail de tous ses dons ? mais je suis arrêté par les bornes que je me suis prescrites. Il suit de cette conduite de Dieu à notre égard, que non-seulement nous sommes comptables de nos prévarications à sa Loi, mais que nous mettons le comble à l'in gratitude. Il a fait & fait encore pour nous tout ce qu'il a dû faire : il nous donne les moïens de vivre dans la justice ; il rend à notre liberté sa premiere activité ; pouvons-nous douter que notre injustice ne lui déplaise, puisqu'elle ne vient que de l'abus de ce don précieux qu'il nous a fait, & qu'il ne s'indigne enfin du violement de l'ordre qu'il a établi.

Cette conviction a été générale ; & quelque ridicule que nous paroisse la peinture des enfers poétiques, ils établissent qu'on n'en a pas moins été persuadé intimement que Dieu ne laisseroit pas les injustices des hommes impu-

punies. Ceux qui se bernoient à rechercher le souverain bien de la vie présente, soutenoient unanimement que le seul sage ou le seul homme de bien pouvoit y vivre heureux. Les méchans y portoient toujours la peine de leurs crimes; & cette peine leur paroïssoit suffisante, quand même elle n'eût consisté que dans les remords dont ils étoient infailliblement tourmentés dans leurs desordres. On peut revoir la peinture que nous en avons donnée dans la première partie de cet Ouvrage. Elle a servit dans cet endroit à prouver que l'homme a des sentimens inaltérables de justice, qu'il ne peut démentir, sans paier à sa nature le tribut des déplaisirs de n'avoir pas conformé ses actions aux principes gravés dans le fond de son être. Nous avons montré-là de plus que les Athées même ont éprouvé les fraïeurs des peines réservées à la vie future par la secrète conviction de l'immortalité de leur ame, qu'ils faisoient profession de ne pas croire. Les plus scélérats même changent de sentimens à la mort; & si quelques-uns paroissent se rassurer sur les châtimens qu'ils méritent, ce n'est que quand il leur reste encore assez de vie pour se faire illus

tion sur sa fin prochaine. Envain quète-t-on de tous côtés des bluetes pour s'éblouir sur cette vérité ? l'idée de la justice de Dieu vengeresse des crimes, est une idée naturelle ; & comme il récompense dans la vie future les bons qui n'ont pas été récompensés & qui n'ont pû l'être en celle-ci, les méchans qui n'ont pas été punis le seront dans l'autre.

Quelle sera la nature & la durée de leurs peines ? la raison ne pénètre pas jusques-là : Dieu seul connoît la mesure des offenses ; nous concevons seulement qu'elles sont inégales, & nous en concluons sans hésiter, qu'il y aura de l'inégalité dans les châtimens. Sous un juste Juge chacun reçoit selon ses œuvres ; c'est-là le point fixe : la confiance que la bonté de Dieu nous inspire, doit donc toujours être tempérée par la vûe de sa Justice. Opérer son salut avec crainte & tremblement ; craindre pour toutes ses œuvres, dans la persuasion que tout péché déplaît à celui qui nous défend de pécher. Ce sont des expressions exactes & des dispositions nécessaires. La plus injurieuse à Dieu, ce seroit de pécher avec une sécurité sans trouble, & de se promet-

tre une entière impunité des fautes même les plus legeres. Toutes sont dignes de quelque peine, & Dieu les punit quelquefois dès cette vie même : c'est l'idée qu'on trouve la plus profondément gravée dans l'esprit de tous les Peuples.

Les Athées en avoient conclu que c'étoit la crainte qui la premiere avoit introduit la Divinité dans le monde. C'étoit, comme nous l'avons dit ailleurs, un sot raisonnement. Si tout étoit pour nous le fruit du hazard, pourquoi les maux de la vie nous feroient-ils plutôt soupçonner que les biens, qu'il préside dans l'Univers quelque Etre puissant qui nous les envoïe ? C'est que les maux nous donnent toujours l'idée de quelque démérite dont ils sont le châ-timent. Nous avons des notions de juste & d'injuste, qui nous persuadent au fond de l'ame que nous ne souffririons point, si nous ne nous en étions rendus dignes. Voilà ce qui cause notre crainte ; il est vrai que quand nous pénétrons plus avant dans le fond de notre nature, & de la fin pour laquelle nous sommes créés, nous y découvrons que les biens & les maux présens ne sont pas proprement pour nous des biens

biens & des maux, parce que ni les uns ni les autres ne peuvent être l'objet de notre dernière destinée. Mais enfin nous voulons le bien de notre être; nous le voulons invinciblement ou naturellement, & nous sentons que nous n'avons pas été faits pour souffrir. Il faut donc que tout ce qui nous fait souffrir, ait quelque cause juste & sage; c'est Dieu qui nous exerce, ou qui nous punit, mais utilement. Redisons-le; l'Auteur de tout n'a point en lui-même de raison de faire du mal, parce qu'il est essentiellement bon: c'est donc en nous qu'il trouve la cause du mal que nous souffrons; c'est-à-dire qu'il est bon de lui-même, mais juste à cause de nous; il doit à ses Loix de les venger de ceux qui les violent; il seroit plus indigne de lui de ne point s'offenser de nos prévarications, que de les punir. Ainsi tout ce qui nous arrive, arrive justement soit par l'enchaînement des causes, soit par les principes de la justice, & par la condition d'un Etre qui traite chacun selon ce qui lui convient.

Heureux qui sauroit se rappeler dans les occasions à cette justice économique, qui concilie des idées qui paroissent se contredire. Ce seroit une source

fécondé des réflexions les plus capables d'étouffer les sensibilités, de calmer les murmures, & d'arrêter les plaintes. La plus précieuse est de ne pas mériter ce qu'on souffre; & c'est toujours à coup sûr la plus trompeuse: jamais on ne doit se croire assez innocent, pour n'être punissable par aucun endroit. La présomption même n'en est pas permise à notre fragilité, qui se trahit souvent elle-même par ses inattentions. Nous péchons par ignorance & par surprise; nous nous faisons de dangereuses illusions sur des dispositions qui deviennent inexcusables par les raisons même qui les excusent dans notre esprit. On croit n'avoir rien à se reprocher, quand on souffre de la part de ceux qu'on aime le plus; & le crime secret, c'est de les trop aimer, d'avoir pour eux trop d'attentions, trop de complaisances, trop de facilités, trop d'indulgences; on prend alors ses passions pour des vertus; on a des défauts incommodes, mais on les méconnoît, & ce sont ces défauts méconnus qui sont punis par de fâcheux retours. Les hommes nous chagrinent sans sujet; ils en sont capables; mais c'est Dieu qui se sert de leur malignité pour punir des fautes commises contre

lui, des fautes qui n'ont aucun rapport avec les chagrins dont on se plaint. Dieu nous frappe dans les tems & par les endroits que sa justice & sa bonté jugent les plus convenables ; rien n'arrive sans lui dans le monde ; ne jugeons point des événemens par les apparences ; ne soïons point trop attentifs à ce qu'ils ont d'humain ; remontons jusqu'à la sagesse suprême qui les dirige, & nous penserons que celui qui fait bien user de tout, ne nous châtie jamais sans motif, & que nous avons toujours sujet de penser que c'est lui qui nous châtie, de quelque cause que les maux paroissent nous venir : il est juste, & tous ses jugemens sont pleins de justice.

---

## C H A P I T R E X.

*Il y a deux dispositions contraires à la justice de Dieu ; l'une est de croire qu'il commande moins, & l'autre qu'il commande plus qu'il ne commande. L'une fait les consciences relâchées, & l'autre les scrupuleuses. Le scrupule a deux objets, ou produit deux effets ; l'un de douter si ce qu'on va faire est juste, & l'autre d'en douter après qu'on l'a fait.*

X ij

vient toujours de quelque ignorance , de quelque faux préjugé , de quelque méprise qu'on fait dans le jugement du bien & du mal. Dieu ne nous a point fait de devoirs équivoques , point de devoirs contraires. Il y en a de subordonnés , dont les uns doivent céder aux autres dans la concurrence. Regles pour les discerner. Dieu n'a rien créé de mauvais en soi ; tous nos penchans naturels sont légitimes quand ils sont renfermés dans les fins marquées par les besoins pour lesquels ils ont été donnés. *Détail des mécomptes où les scrupuleux tombent à ce sujet. L'idée de la justice de Dieu doit la représenter comme immuable ; on n'y doit rien ajouter , c'est le vice du scrupule ; on n'en doit rien retrancher , c'est le caractère du relâchement, Illusions des pensées qu'il inspire ; elles vont jusqu'à l'impiété. Raisonnemens insensés par lesquels on s'efforce de les justifier : ces raisonnemens se démentent tôt ou tard ; & malgré la plus extrême dépravation des mœurs , il est toujours resté pour constant dans le monde, que Dieu le jugera dans sa justice ; que ses Loix sont toutes dignes de respect , qu'il est juste dans toutes ses voies , que toute prévarication des devoirs est digne*

*de châtement ; & de-là l'opinion générale de la nécessité de l'expiation des fautes qu'on a commises, ou de les effacer par un sincère repentir. C'est un sujet qui doit être traité le plus exactement, parce qu'il n'en est point où les illusions & les séductions intéressées aient plus fait entrer de mécomptes & d'abus.*

**N**ous dégradons Dieu dans notre esprit, dès que nous le soupçonnons de quelque iniquité dans la distribution des dons qu'il nous a faits, & dans les manières dont il nous traite. Il n'a point fait d'acception de personnes ; il a fait pour chacun de nous tout ce qu'il a dû faire en conséquence d'une bonté dirigée par sa sagesse : il n'exige de qui que ce soit ce qu'il ne peut pas ; & quoi qu'il nous arrive, il y a toujours de sa part autant de justice que de bonté dans cette alternative de biens & de maux qui partage le cours de notre vie. C'est un double témoignage que la seule idée d'un Dieu juste un peu réfléchi, nous force à lui rendre, & nous venons de le montrer.

Mais le défaut de réflexion conduit à deux dispositions presque également injurieuses à cette justice rigoureuse,

mais sage. Ce sont les dispositions des consciences qu'on appelle relâchées ou scrupuleuses : celles-là se persuadent que Dieu commande moins , & celles-ci qu'il commande plus qu'il ne commande en effet. Dieu dans leurs vûes est trop indulgent ou trop severe. Les ames qu'on nomme timorées , sont sujettes à tomber dans cette seconde méprise , où l'imagination pourtant a tant de part , qu'elle fait souvent allier la fausse exactitude avec le relâchement. Nous devons craindre de déplaire à Dieu ; c'est pour nous le malheur le plus redoutable : mais en nous cette crainte doit être une crainte raisonnée , qui bannisse les scrupules. Le scrupule a deux objets , ou produit dans l'esprit un double effet : c'est ou l'irrésolution qui fait douter si ce qu'on va faire est bien ou mal , ou l'inquiétude qui reste après l'avoir fait. Le scrupule est donc toujours le fruit de quelque ignorance , de quelque faux préjugé , de quelque jugement confus , ou de quelque méprise dans le discernement des devoirs. Dieu ne nous en a point fait d'équivoques ; il n'a point abandonné notre conduite au hazard ; il nous a donné la raison pour connoître le juste & l'injuste ;

il a imprimé dans notre ame des Loix pour en faire un exact discernement. Enfin, il a promulgué des Loix pour rectifier les premières ; il est donc des principes fixes , puisqu'ils s'appliquent à tout le détail de notre vie par des conséquences directes ; il ne nous impose point d'obligations contraires ; nous en avons de subordonnées , qui cessent d'être des obligations , quand elles se trouvent en concurrence avec celles qui tiennent immédiatement aux principes, ou qui sont elles-mêmes des Loix primitives , à qui toutes les loix dérivées doivent céder.

Une première conviction qui doit rester inébranlable dans nos esprits, c'est qu'un Dieu juste & bon n'a rien créé de mauvais ; qu'il ne nous porte point au mal ; qu'il ne nous le suggère point ; qu'il ne nous tente point en un mot. Nous tirons de-là que les impressions naturelles de nos penchans ne nous conduisent à rien qui soit injuste en soi ; ces penchans ont leurs fins & leurs usages ; ils ont leurs causes dans des besoins qui les rendent légitimes. Il est permis de prendre des alimens quand la faim le demande , parce qu'il n'est pas permis de se laisser mourir , & qu'il

est nécessaire de manger pour vivre. Tandis donc que cette nécessité subsiste, aucun aliment n'est interdit, quoiqu'il le soit par des institutions ou par des conventions humaines. David auroit mal pensé de Dieu, s'il eût cru qu'il lui commandoit de s'abstenir dans un besoin pressant des pains que la Loi de Moïse ne permettoit qu'aux Prêtres de manger. Le voyageur extenué prend sans larcin des raisins dans la vigne d'un étranger, quand il manque de tout autre aliment. Les Macabées reconnoissent sagement que le repos du Sabbat ne leur ôtoit point la juste liberté de se défendre ce jour-là contre leurs ennemis. Il faut mourir plutôt que de violer la justice; mais la justice ne défend point de conserver sa vie par des moyens qui n'ont rien d'injuste. C'est un droit naturel de repousser la force par la force; & ce droit ne peut jamais être balancé par des loix arbitraires.

Il en est de même de tous les penchans nés avec nous, ou qui sont en nous de l'institution du Créateur. Ceux qui condamnoient absolument l'union des sexes, condamnoient son ouvrage; une imagination trop frappée leur avoit fait confondre l'abus avec l'usage légi-

time : c'est ainsi que des idées confuses de la perfection la font souvent méconnoître. On en vient jusqu'à mettre du crime dans ce qui n'a rien que d'innocent ; on met au contraire du mérite dans ce qui n'en a point par soi-même ; on fait en quelque sorte à Dieu des loix de condamner ce qu'il ne condamne point ; on se surcharge de pratiques aussi frivoles qu'onéreuses , dont l'omission pourtant fait commettre des péchés , parce qu'on en commet quand on croit en commettre. Ailleurs on oublie qu'il n'est point de péchés qui ne soient volontaires ; on se trouble sur des pensées qui n'ont rien de libre ; on se croit souillé par des images qui ne sont que dans la superficie de l'esprit , sans pénétrer jusqu'au cœur ; on se reproche des desirs qui n'ont pas été formés. Les scrupuleux sont ingénieux à se rendre coupables ; ils ne peuvent se figurer qu'il y ait quelque plaisir innocent ; tout sentiment agréable est criminel à leurs yeux ; ils voudroient que les alimens n'eussent pas plus de saveur que la cendre ; ils se croient obligés de se tourmenter eux-mêmes quand rien ne les tourmente ; ils oublient que Dieu ne commande rien qui soit contraire à

la nature , & ne condamne rien qui lui soit conforme. Lorsque l'on se sent coupable , il est utile de se représenter Dieu comme un pere qui est prêt à ne plus nous regarder comme ses enfans , & qui attend de nous des larmes d'un repentir sincere ; mais il seroit injuste de le redouter comme un Dieu qui se plaît aux tourmens de ses créatures. C'est le fruit d'une humeur noire & chagrine qui lui prête les goûts : ces sortes d'esprits ne sont plus conduits que par un amour propre qui met ses complaisances dans ses propres œuvres , qui veut se faire un mérite d'aller au-delà de la regle , & qui par-là même l'abandonne ; qui s'attache à des pratiques qui leur font préférer des minuties aux devoirs essentiels. On néglige les loix les plus étroites de la nature pour des engagements sans approbation , & que le caprice diversifie , suivant la disposition de celui qui les suit. On manque à la bienveillance , à la justice , à la foi qu'on doit aux hommes , sous prétexte que ces devoirs sont incompatibles avec des promesses & des dévotions arbitraires. Croit-on être justifié aux yeux du Créateur , lorsqu'abandonné à une vie qu'on s'est faite en ne consultant que

foi-même, on se décharge des secours qu'on doit aux pauvres, à sa famille, & à la société ? Si on excepte quelques exemples extraordinaires, on sera convaincu qu'on n'obéit qu'à une fausse dévotion ; la vraie piété est appuyée sur la charité ; elle ne peut par conséquent se tranquiliser sur des défauts d'humanité aussi crians. On devient sans y penser injuste par délicatesse de conscience ; & le faux scrupule dégénere en vrai relâchement, & comme je l'ai dit, le principe dominant ou la première cause de ces dispositions, c'est toujours l'ignorance.

La vraie notion de la justice de Dieu doit nous la représenter comme immuable ; nous n'y devons rien ajouter, c'est le caractère du scrupule ; mais nous n'en devons rien diminuer, & c'est le vice propre au relâchement. Toutes les obligations que cette justice nous fait sont également invariables : ce sont autant de suites nécessaires d'un principe éternel, autant de parties d'un droit inaltérable, autant de décrets d'une raison souveraine, par laquelle tout est juste ; qui veut que la convenance ou l'ordre soit gardé, qui défend qu'on le trouble. C'est une vérité dont nous ne

pouvons ébranler la certitude, sans penser que Dieu n'est point ce qu'il est ; & dans la pratique pourtant, il semble que nous ne croions rien de moins constant. Les uns donnent dans l'illusion de borner toute leur justice à ce que les Loix civiles prescrivent. Il leur suffit qu'une action ne soit pas expressément défendue par ces sortes de Loix, pour se la permettre & se croire innocent. A ce prix-là, nous n'aurions point eu de devoirs s'il n'y avoit point eû de législations. Ces pensées sont trop extravagantes pour excuser ceux que leur propre conscience accuse : qu'ils rentrent en eux-mêmes ; c'est-là que l'homme porte le principe des Loix qui méritent d'en porter le nom : qu'il consulte l'oracle de son cœur ; c'est-là que Dieu lui parle & qu'il lui dicte ce qu'il y a de juste & d'injuste ; c'est-là que sa conscience l'accuse ou le justifie ; c'est-là qu'il doit apprendre ce que les Loix du dehors ne lui disent point, & ce qu'elles n'ont pu lui dire.

Nous avons dit combien les Philosophes trouvoient l'innocence ou la justice courte dans ceux qui ne se proposoient d'être bons que selon la mesure prescrite par ces sortes de loix ; on voit

dans l'Évangile combien J. C. trouvoit d'additions à faire à la loi de Moïse contre l'homicide , contre l'adultere , &c. combien de sentimens & d'actions illégitimes il restoit à proscrire au-de là de ces préceptes , & que l'homme devoit s'interdire aussi sévèrement. Il est son premier Juge & ne peut en même tems se condamner & s'absoudre. Il ne doit point se pardonner ce qu'il reconnoît pour des fautes , & ce contraste de lumiere & de conduite n'est pourtant que trop ordinaire ; on ne renonce pas à tout devoir , mais on le renferme dans ceux qu'on regarde comme les plus indispensables ; il en coûteroit trop à l'amour propre de les remplir tous à la rigueur ; on ne se livre donc pas à tout son penchant , mais un peu de violence qu'on se fait , rassure sur celle qu'on ne se fait pas ; c'est comme une bizarre compensation de bien & de mal , de négligence & d'exactitude. On croit avoir assez de vertus , parce qu'on a peu de vices ; on se figure un sentier de justice entre le crime & l'innocence ; on n'est ni sans reproche ni sans excuse ; on donne à sa lâcheté le nom de foiblesse ; on se persuade qu'il y auroit en Dieu de la cruauté d'exiger de nous tant de perfection

dans une si grande fragilité. Dieu fera-t-il donc pour nous contraire à lui-même ? est-ce à nous de mettre des bornes à sa justice ? nos caprices & nos lâchetés excuseront-elles nos prévarications ? nous impose-t-il en effet des obligations impraticables ?

C'est jusques-là que les hommes portent la témérité de leurs présomptions ; leurs prétextes ne sont pas moins injurieux à l'arbitre souverain que leurs plaintes. Quand nous avons établi les principes des mœurs, nous avons montré que c'est par l'amour de la justice que nous devons en remplir les devoirs, parce que c'est par cet amour même gravé dans nos cœurs que Dieu nous les impose : or ce principe ou cette règle admet-elle des exceptions ? Si c'est l'amour de la justice qui nous oblige d'être juste, cette obligation ne s'étend-elle pas à tout ce qui se présente à nous sous cette idée ? Dieu commande-t-il pour n'être obéi qu'avec réserve ? Qu'est-ce que ce penchant ou cette disposition formée d'infidélité qui nous fait peser les grands & les petits devoirs, distinguer les conseils des préceptes ? On reconnoît la règle des mœurs, & selon cette règle le juste doit travailler sans ces

se à devenir plus juste. Cette obligation de perfectionner notre justice est une obligation que nous avons solidement établie; & qu'est-ce pourtant que le plan de perfection que les consciences relâchées se font? c'est un état de péché dans lequel on prétend se fixer. Le relâchement aura des bornes. L'autorité de Dieu presse, sa justice intimide; on ne voudroit pas secouer le joug de sa loi, mais on cherche à le rendre plus léger: on se rend soi-même l'arbitre de son obéissance. On ne se permettra que ce qu'on croira pouvoir se permettre avec impunité; les transgressions ne paroîtront criminelles qu'autant qu'elles deviendront funestes. C'est ce qu'on peut appeler haïr la loi qu'on observe, aimer le crime qu'on évite. On est infidèle, mais l'amour de l'indépendance est ingénieux à se forger des raisons de l'être. On s'excuse sur sa foiblesse, sur son état, sur ses engagements, sur la nécessité des conjonctures, sur l'autorité de l'exemple & des usages; mais y a-t-il de la bonne foi dans ces excuses? ne sent-on pas au fond qu'elles n'excusent point? ce n'est point l'erreur qui séduit, on voit que ce qu'on se permet est injuste; mais on a du penchant à le faire, & ce pen-

chant suggere que Dieu ne le punira point si rigoureusement. C'est donc ici l'indulgence du maître qui rend les serviteurs insolens ; c'est parce qu'il est bon, qu'ils se permettent d'être mauvais. Vous n'ignorez pas qu'il condamne certaines fautes , mais vous vous flatez qu'il ne fera point assez severe pour ne pas vous en faire grace , & voilà ce qui vous les fait commettre avec délibération , ce qui vous les fait multiplier sans scrupule. Vous ne songez pas que vous l'opposez à lui-même ; vous vous promettez tout de son indulgence , & vous ne vous le figurez plus miséricordieux , que pour le faire moins juste.

Où ces folles illusions nous conduisent-elles ? fermons les yeux à sa lumiere , en aura-t-elle moins d'éclat ? Que gagnerons-nous à croire les préceptes de Dieu moins inaltérables, sa justice moins inflexible ? nos foiblesses changent-elles nos engagements ? Dieu sera-t-il semblable à l'homme foible ou capricieux , qui se relâche de ses droits selon qu'il s'y trouve ou porté par son penchant , ou déterminé par son intérêt , ou forcé par son impuissance ? Ne le fait-on pas parler en Dieu , quand on lui fait dire qu'il

ne change point? Peut-on se figurer que ses commandemens soient des regles arbitraires ; qu'il nous défende ce qu'il pourroit nous permettre ; qu'il nous prescrive des devoirs dont il devroit nous affranchir ? Ces illusions seroient trop grossieres. Il y a donc une espece de bonne-foi dans le relâchement ; on sent qu'on offense la souveraine justice, qui ne se dément point ; on ne se croit pas dispensé d'obéir dans ses desobéissances même. Mais toute la fidélité qu'on a pour le souverain Maître se retranche à ne pas l'attaquer par des révoltes trop ouvertes ou trop criantes ; tout le respect pour son autorité se termine à ne l'offenser que par des insultes legeres, c'est-à-dire que ce n'est plus au fond sa Loi qui sert de regle à l'homme, c'est l'homme qui lui fait une espece de loi de l'en dispenser, & d'être moins juste parce qu'il trouve son Dieu trop severe. Je veux bien vous obéir, lui dit en secret un cœur vraiment rebelle ; mais je ne vous obéirai qu'au gré de mon amour propre ; je m'affranchirai de vos Loix dès qu'elles gêneront mes penchans ; je conserverai des attachemens que vous condamnez ; je formerai des desirs que vous m'avez inter-

dits ; je goûterai des plaisirs que vous m'avez défendus.

Ce langage est impie , mais la conduite en exprime les sentimens. Qu'on y réfléchisse au spectacle des mœurs présentes : une vie sensuelle , molle , déœuvrée , voluptueuse , est une vie qu'on ne se reproche point ou presque jamais ; l'obligation de faire du bien dans le monde est une obligation que le grand nombre méconnoît. On ne veut rien que pour soi-même ; il n'est presque point de voies de s'enrichir qu'on trouve illégitimes. Toute duplicité dans les paroles , toute conduite dissimulée , toute démarche équivoque , les mensonges officieux , les flateries basses , les complaisances dangereuses , les services qui favorisent le crime , sont des prévarications à toutes les loix de bonne-foi , de droiture , de sincérité , de bienveillance réciproque & d'équité , que l'humanité nous prescrit. Il faut être inflexible sur les devoirs de la justice & de la probité. Le juste , le vrai juste doit être toujours au-dessus de la crainte des hommes , & ne jamais être ni tenté par leurs caresses , ni détourné du bien par leurs menaces. Mais avec ces maximes peut-on se promettre quel-

que repos dans la vie, se faire des amis, s'avancer, ou se soutenir ? Ne faut-il pas se résoudre à se voir négligé, méprisé, haï, fui, banni des sociétés, éloigné des postes & des honneurs, privé de-tous les avantages & de toutes les récompenses de la fortune ?

Est-ce sérieusement qu'on propose ces difficultés contre la sévérité des Loix que Dieu nous a faites ? ceux qui parlent ainsi conservent-ils quelque reste d'idée de sa justice immuable, & de cette sagesse qui se regle sur les convenances, pour ne rien prescrire qui ne tende aux fins qu'elle s'est proposées dans la destination de ces créatures ? Que ne dit-on sans ménagement ce que nous avons si solidement réfuté dans notre première Partie, qu'il eût été plus sage en Dieu d'abandonner la conduite des hommes à leurs propres caprices, ou de ne leur prescrire du moins que des obligations conformes à leurs desirs ; c'est-à-dire qu'il auroit fallu qu'il fit autant de Loix qu'il y a d'hommes ou de passions dans les hommes ? Ces pensées sont assurément monstrueuses ; mais sont-elles beaucoup exagérées, quand on les compare à toutes les sortes de prétextes qu'on imagine pour se

Y ij.

croire dispensé de la regle générale ? N'est-il pas vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une loi, qu'une volonté souveraine à laquelle tout être intelligent doit être soumis ? Mais en quoi consiste cette volonté qui fait notre justice, seroit-elle accomplie, de qui seroit-elle vraiment la loi, si chacun vouloit restreindre son obéissance à ce qui l'accommodé : si la santé, si le repos des hommes, si leur fortune, si leurs plaisirs, si tous les objets de leurs attachemens déréglés leur étoient plus chers que les ordres de Dieu qui les leur défend ? quels seroient les devoirs qu'ils ne violeroient pas ? Aujourd'hui ce seroit leur intérêt, & demain quelque autre vûe qui leur suggéreroit des infidélités ; ce seroit leur état, la situation de leurs affaires ; ce seroit leurs liaisons, les conjonctures & les occasions, qui leur offrieroient des excuses. Jamais ils ne croiroient la loi faite pour eux ; il faudroit en quelque sorte que Dieu cessât d'être juste toutes les fois qu'il leur plairoit de ne l'être pas.

Difons plus ; & si notre dépravation n'est pas effrayée de ses excès, faisons-la du-moins rougir de ses ridicules : après avoir accommodé ses loix aux personnes,

aux inclinations, aux états, il auroit fallu que Dieu les accommodât encore aux tems. Il est aujourd'hui ce qu'il étoit hier, il ne change point : & que dit-on pourtant pour s'affranchir de ses loix immuables ? qu'on n'est pas venu pour réformer le monde ; qu'il faut se conformer aux mœurs de son siècle , en suivre les usages. J'ai honte moi-même d'être obligé d'opposer des raisonnemens à des visions si déraisonnables. On se rassure sur ce qui devrait faire trembler , on est plus frappé de ce qui se fait que de ce qui se doit faire ; un usage dénué de raison fait plus d'impression que la raison même ; on se croit innocent en marchant dans la voie des pécheurs. Je ne fais que tout ce que le monde fait ; voilà la grande justification dont on se pare. Est-ce donc sur le préjugé de la coutume , ou sur le jugement de la raison , que nous devons nous régler ? prescrit-on contre des loix éternelles ? est-il un abus qui puisse faire que ce qui fut juste autrefois ne le soit plus à présent ? Seroit-il vrai qu'à force de violer ses obligations , on ne pécheroit plus en les violant ? que plus on auroit fait de fautes , plus on deviendroit excusable ? Nos relâchemens forceroient Dieu

de relâcher de ses droits sur nous. La piété, la Religion, la probité, la sobriété, la continence, la modération, sont devenues rares ; donc elles ne sont plus nécessaires.

On le pense follement, mais sérieusement, on s'en fait un principe fixe ; il semble que les vertus & les vices ne soient que comme des especes de modes qui passent pour faire place à d'autres ; & comme on croit ne point donner dans l'excès des parures, quand on s'interdit les affectations les plus immodestes & les plus scandaleuses, on se croit assez juste quand on ne fait que ce qu'on voit faire à ceux qui passent encore pour réguliers dans une société dépravée, que ce qu'on voit faire dans des professions qui conservent encore le nom de saintes, dans le relâchement le plus marqué ? Sommes-nous réduits en effet à prononcer que tant de gens ont perdu toute Religion sincere en suivant les usages préfens, & qu'ils vivent comme sans Dieu dans le monde ? est-il même permis de le penser ? Etrange espece de charité, qui ne voudroit excuser les péchés des autres, que pour se justifier dans son propre péché ! Ne faut-il aujourd'hui, n'a-t-il fallu dans tous les

tems, que des exemples pour autoriser le desordre? Le nombre des méchans n'est-il pas toujours le plus grand? Soiez voleur, injuste, adultère, voluptueux, avare, vindicatif, ambitieux, vous ferez comme le reste des hommes. Mais Dieu ne vous ressemblera point, il vous jugera dans la justice, toutes ses loix sont dignes de votre respect; il est juste dans toutes ses voies, quiconque s'en écarte, en quelque tems & par quelque prétexte que ce soit, l'outrage; toute prévarication mérite quelque peine. Ce sentiment peut s'affoiblir dans les cœurs, on s'étourdit, on donne dans les illusions; mais les illusions se dissipent ou ne sont jamais générales; & dans la dépravation la plus consommée, le monde n'a jamais méconnu la justice de celui qui le gouverne. De-là l'opinion constante de la nécessité d'expiër les péchés dont nous allons parler.

---

## C H A P I T R E X I.

*L'idée de la justice de Dieu fut toujours tempérée par celle de sa bonté; jamais on*

ne se le figura sans indulgence pour les pécheurs ; on enseigna par-tout qu'ils pouvoient l'apaiser par des moyens convenables. C'étoit une présomption naturelle qu'on tiroit de la conduite des hommes, dont les plus irrités s'adouciſſent par des satisfactions. Dieu ne seroit pas juste, s'il ne s'offensoit point de l'injustice ; mais il y auroit en lui trop de rigueur, s'il ne se laissoit point fléchir. La nature nous dicte l'un & l'autre ; & de-là cette confiance qu'on a toujours eue dans les expiations des péchés même les plus énormes. Ces expiations ont fait la partie la plus intéressante & comme la plus essentielle de toutes les Religions ; on y recouroit sur-tout dans les calamités. Un sentiment naturel faisoit penser qu'on ne souffroit point sans être coupable. On imaginoit des moyens de prévenir les maux que les péchés commis faisoient craindre, & de finir ceux dont on étoit frappé. Ces moyens étoient tous arbitraires ou suggérés par des idées humaines ; ce n'étoit que des signes vuides ou des démonstrations extérieures du repentir. Il n'y avoit que cette disposition du cœur qui pût leur donner quelque prix. Il arriva pourtant que les peuples mirent leur confiance dans

ces

ces vaines expiations ; & l'intérêt des Prêtres conspira pour les confirmer dans cette illusion. Le détail de leurs supercheries seroit infini ; les Poètes s'en moquerent, & les Philosophes qui pensoient plus dignement de Dieu, ne donnerent point dans ces méprises grossières. Ils comprirent que comme c'est par le cœur que le péché se commet, c'est par le cœur qu'il doit être expié. Précis de leurs pensées sur ce sujet : elles sont conformes à celles des Prophetes des Juifs, qui rectifierent le jugement que ce peuple faisoit des purifications prescrites par leur loi. Qu'on recueille les voix de l'Univers, elles attesteront qu'aucun péché ne se pardonne sans le regret de l'avoir commis, & sans un changement réel des mauvaises affections & des mauvaises œuvres. Quiconque enseigne une autre doctrine est un séducteur qui trompe par de fausses promesses. La race des charlatans ne périra point dans le monde, tant qu'il y aura de l'avarice dans les ministres de la Religion, tant qu'on n'en formera point le plan sur les attributs de Dieu. Rien de plus consolant pour les pécheurs, que de leur représenter que Dieu ne veut point les perdre, mais

*qu'il demande qu'ils changent pour leur pardonner.*

**L**ES attributs de Dieu qui ne se contredifent jamais en effet, ne se sont jamais tellement confondus dans l'esprit des hommes, que l'idée de l'un se soit affoiblie par l'idée d'un autre, quelque contraire qu'il lui parût : sa justice les a toujours vivement effrayés ; & ce sentiment de crainte étoit par-tout si dominant, que par un de leurs travers les plus bisarres, les athées, comme nous l'avons déjà dit, attribuoient à cette crainte seule l'opinion d'une Divinité dans le monde. Mais d'un autre côté, la bonté de Dieu faisoit présumer qu'il n'étoit pas inflexible dans sa sévérité, jusqu'à n'avoir pas pitié de ceux qui péchoient contre lui, jusqu'à ne pas leur pardonner leurs fautes, jusqu'à ne pas leur en remettre la peine. On enseigna donc par-tout cette doctrine, on fut persuadé que ceux qui tomboient dans la disgrâce d'un Dieu si bon, par les excès mêmes les plus énormes, n'étoient pas sans ressource dans son indulgence, & sans espérance de se le rendre de nouveau favorable. Mais on concevoit pourtant qu'il falloit que sa

justice fût en quelque sorte satisfaite, & l'outrage fait à sa bonté réparé.

Les hommes offensés exigent en effet des satisfactions, des réparations, des dédommagemens ; on les apaise par des humiliations, par des démonstrations d'un retour sincère, par un changement d'affections & de conduite à leur égard, par des présens officieux, par tout ce qui peut leur marquer le regret de leur avoir donné des sujets de mécontentement. Ce sont-là les mouvemens de la nature, c'est sa voix, dit S. Augustin, qui nous crie qu'il faut que tout péché soit réparé par le châtiment ou par le repentir. On peut s'aveugler sur ses fautes & se croire innocent ; mais avouer qu'on est coupable, & s'arroger l'impunité, c'est un sentiment qui n'est jamais entré dans les cœurs les plus pervers. Ils jugeoient de Dieu par eux-mêmes, & ne mettoient point de différence entre sa justice & la nôtre : c'est toujours là que la vérité nous ramene. Dieu ne seroit pas juste, s'il ne s'offensoit pas de l'injustice ; il falloit donc l'apaiser, pour en obtenir le pardon quand on l'avoit commise ; il falloit le désarmer : ce n'étoit qu'à ce prix qu'on espérait de recouvrer le droit à ses anciennes bontés.

Parcourons les cultes des Nations ; nous trouverons que par-tout les expiations en faisoient la partie la plus intéressante & comme la plus essentielle. On célébroit des fêtes en l'honneur de la Divinité qu'on adoroit ; on chantoit ses louanges , on brûloit des parfums dont on imaginoit qu'elle aimoit l'odeur ; on la remercioit de ses bienfaits ; on lui présentoit les prémices des fruits & des troupeaux ; on lui rendoit des actions de grâces pour les moissons & pour les vendanges ; on la prioit de bénir les entreprises publiques & les travaux particuliers : mais on étoit sur-tout empressé de l'apaiser dans les calamités. Un sentiment naturel faisoit penser qu'on ne souffroit rien sans sujet , qu'on n'étoit point malheureux sans être coupable. La conscience reprochoit alors les fautes de malice ou de foiblesse , & celles mêmes de surprise & d'ignorance. On se croïoit puni pour quelque péché secret , quand il ne s'en offroit point à l'esprit dont on ne pût douter. On imaginoit des moïens de prévenir les maux que les péchés commis faisoient craindre , & de faire finir ceux dont on étoit frappé.

Ces moïens étoient tous arbitraires

ou suggérés par des idées humaines ; ils n'avoient rien qui fût capable en soi de plaire à Dieu, rien qui ressemblât au genre des satisfactions que sa justice pouvoit exiger ; ce n'étoit que des signes vuides & des démonstrations extérieures du repentir & de la douleur que les péchés commis devoient causer dans l'ame. Il n'y avoit donc que cette disposition du cœur qui pût donner quelque prix à ces œuvres indifférentes & souvent plus qu'indifférentes. On en voit un exemple dans le peuple de Ninive, qui peut donner une idée de ce qui se faisoit chez les autres. Quel rapport le jeûne des bêtes avoit-il à l'expiation des péchés des hommes ? ce jeûne au-moins étoit assurément sans mérite aux yeux de Dieu ; le mérite n'eût pas été plus grand, de lui sacrifier toutes ces bêtes jeûnantes. Que le Roi descendît de son trône, qu'il se revêtît d'un sac & s'assît sur la poussière ; que tous les habitans en fissent autant, ce n'étoit rien encore qui pût détourner la ruine entière de la ville, si ces marques extérieures n'avoient pas été des preuves d'un cœur pénétré de douleur, accablé sous le poids de son iniquité, humilié

enfin en la présence de Dieu qu'il sentoît offensé par ses crimes.

Mais on n'a pas toujours examiné le fond de cette conduite ; de-là il est arrivé que pendant des siècles entiers, les peuples ont mis leur confiance dans ces sortes d'expiations qui devenoient impuissantes par le défaut de disposition. L'avarice jointe à l'ignorance semblerent porter les Prêtres de plusieurs Religions à les entretenir dans cette illusion ; ils imaginoient mille pratiques vaines qu'ils soutenoient par des assurances trompeuses de leur efficacité pour expier toutes sortes de fautes. Ils se donnoient comme des médiateurs entre les hommes & Dieu, pour traiter du pardon des péchés ; ils les taxoient à certain prix ; il falloit faire au temple des offrandes, immoler des victimes dont le profit le plus certain leur revenoit ; & pour couvrir leur avarice, ils ajoûtoient à ces moïens des exercices souvent aussi pénibles que bisarres, dont ils prétendoient que l'effet étoit d'effacer les crimes & d'en détourner les châtimens. Ce seroit un travail infini de dévoiler ici toutes leurs supercherries ; elles allerent jusqu'à prescrire, pour appaiser la Divinité, des cruau-

tés dont les hommes n'auroient pas été capables, jusqu'à faire immoler à Dieu des hommes mêmes, dont la bonté ne veut point la mort. Les Sages en eurent horreur, les Poètes mêmes se moquerent de la crédule simplicité de ceux qui se laissoient persuader de la valeur des vaines expiations qu'on leur prescrivait. Quoi, leur dit Ovide, vous êtes assez crédules pour vous figurer que l'eau d'un fleuve efface la noirceur d'un homicide !

De leur côté, les Philosophes qui pensoient plus dignement de Dieu, ne donnerent point dans des méprises si grossières ; ils comprirent que comme ce qu'il y avoit de déréglé dans nos desirs & dans nos actions ne venoit que de l'erreur ou de la précipitation du jugement que nous portons des objets, ce que Dieu demandoit de nous alors c'étoit de revenir à des pensées plus saines, de gémir de nos égaremens, de les condamner, de nous affliger d'avoir agi contre les maximes de la raison qu'il nous a donnée pour guide, & d'expier nos fautes par une douleur sincère & par un vif repentir de les avoir commises. Celui qui se repent, dit Sénèque, est déjà comme innocent du mal qu'il a

fait : mais la douleur des péchés, ajoute Cicéron, doit être une douleur extrême, une douleur comme éternelle ; ce n'est point sur-tout une douleur oisive. Il faut qu'elle nous applique à discerner avec plus de réflexion les bonnes & les mauvaises actions, à redresser nos penchans vicieux, à les contenir dans leurs justes limites, à détruire nos mauvaises habitudes, à fuir les occasions de nos chûtes passées, à nous séparer des objets dangereux, à fuir la société des méchans, à nous interdire avec sévérité jusqu'aux fautes les plus légères, à cesser enfin de faire le mal, à remplir désormais tous les devoirs de la justice. C'étoit le moïen sûr de desarmer celle de Dieu, qui n'aime point à détruire son ouvrage : personne, à ce prix, ne périssoit que par l'impénitence ; Dieu n'imputoit plus les fautes réparées. Le vrai moïen de rentrer en grace avec lui, c'étoit le changement du cœur & des œuvres : mais c'étoit se tromper de se promettre le pardon de ses péchés sans ce changement, & de croire effacer les taches d'une vie corrompue, par des expiations frivoles & superficielles, qui n'alloient point à la réformation des affections déréglées.

La Religion des Hébreux a été plus que toute autre chargée de purifications & d'ablutions ; à mesure que ce peuple s'est éloigné du tems de leur institution , il en a perdu le véritable esprit ; peu capable d'aprofondir ce que lui signifioient ces cérémonies extérieures qui lui étoient ordonnées , il y mettoit toute sa confiance : il croioit sanctifier sa conscience par le sang des animaux qu'il immoloit ; il croioit effacer la tache de ses péchés par l'eau dont il lavoit incessamment ses habits ; ainsi il s'imaginoit expier de vraies impuretés par des purifications qui n'en avoient que l'apparence. Ils eurent besoin , pour dissiper leur aveuglement , que Dieu leur envoyât de nouveaux Prophetes qui leur aprirent à se former des idées plus conformes à la justice de Dieu , qu'ils n'honorioient plus que des levres , & pour leur faire comprendre que l'offense du péché ne peut être effacée que par le repentir sincere du pécheur , & que la victime qu'il desire est le sacrifice des penchans dépravés. Ils porterent à ce peuple ces paroles dictées par la Divinité : Qu'ai-je affaire de vos victimes multipliées ? je ne veux point de vos holocaustes ; la graisse & le sang des

agneaux, des veaux, & des beliers me dégoûte. Est-ce là ce que je demande de vous, quand vous venez paroître devant moi? ne m'offrez plus de ces sacrifices frivoles, je hais votre encens, je déteste vos fêtes, elles me fatiguent, elles me sont à charge, je ne puis plus les souffrir, & je vous en rejeterai l'ordure sur le visage. Mais lavez le dedans de vos ames, n'aïez plus que des pensées & des affections pures, cessez de faire le mal, aprenez à faire le bien, recherchez l'équité, aïez de l'humanité, protégez ceux qui sont dans l'opression, rendez justice au pupille, défendez les intérêts de la veuve; alors vos péchés vous eussent-ils rendus plus rouges que l'écarlate, vous redeviendrez blancs comme la neige & la laine.

Vous jeûnez, dit ailleurs le Seigneur, mais est-ce pour moi que vous jeûnez? votre jeûne est-il celui que je vous demande? Est-ce d'affecter un air triste, de marcher la tête courbée vers la terre, de vous revêtir d'un sac, & de coucher sur la poussière? Vous jeûnez & vous continuez de vivre au gré de vos mauvais desirs; vous vivez dans les contestations & dans les procès; vous opprimez les foibles, vous dépouillez les

pauvres; vous exigez vos dettes avec dureté, vous êtes inexorables sur des droits onéreux. Ah! soïez plutôt compatissans & bienfaisans pour vos freres; ne faites de mal à personne, soulagez les malheureux, donnez des habits à ceux qui n'en ont point; procurez des alimens & des asyles aux indigens, ne soïez point insensibles à leur misere, ne les dédaignez point. Voilà ce que vous ne voulez point entendre, & voilà ce qui pourroit apaiser mon indignation contre vous.

Ailleurs encore c'est le peuple qui parle, & qui dit: avec quelles offrandes irai-je me présenter au Seigneur? que lui puis-je offrir qui soit digne de lui? fléchirai-je le genou devant ce Dieu très-haut? l'apaiserai-je par le sacrifice de mille beliers & de mille boucs? immolerai-je mon premier-né, pour le péché de mon ame? Et voici ce qu'un Prophete leur répond: Je vais t'apprendre, ô homme, ce que Dieu demande de toi; c'est de pratiquer la justice, d'aimer la bienfaisance, de se soumettre avec une obéissance exacte à tous les préceptes; telle est la voix du Seigneur, & les Sages l'entendent. Mais à quoi sert aux riches d'immoler des victimes,

tandis qu'ils conservent leur avarice ; tandis que leurs maisons sont pleines de trésors injustement acquis, de fausses mesures, de faux poids, de fausses promesses, de fraudes, d'iniquités de toutes les especes ? Dans cette impénitence, immoler un bœuf à Dieu, c'est tuer un homme ; égorger une brebis, c'est égorger un chien ; lui présenter des pains & des gâteaux, c'est lui présenter du sang de porceaux ; brûler enfin de l'encens devant lui, c'est le traiter comme une idole, c'est l'insulter au lieu de le fléchir. Rien de plus fort que ces expressions dans les idées de ce peuple & dans la bouche de leurs Prophetes. A quoi donc réduisoient-ils ; en un mot, le seul & sûr moyen de se reconcilier avec Dieu ? retourner à lui du fond du cœur, changer de mœurs & de desirs. Jeunez, disoient-ils, affligez-vous, pleurez, mais déchirez vos cœurs & non vos habits ; c'est par le cœur que le péché se commet, c'est par le cœur qu'il doit être expié ; que la douleur en soit sincere, vive, agissante, & que la réforme de toute la vie soit la réparation des infidélités passées.

Je ne fais donc ici que comme recueillir les voix de l'Univers, pour at-

tester qu'aucun péché ne se pardonne sans regrets de l'avoir commis & sans un changement d'affections qui fasse fuir le mal qu'on recherchoit, & rechercher le bien qu'on négligeoit. Violer la justice, au contraire, & ne point s'en affliger, c'est le caractere qu'on donne aux impies; s'en réjouir, s'en glorifier, c'est le comble de l'impiété; se livrer à ses passions avec sécurité, continuer de pécher parce qu'il n'en arrive rien de triste dans la vie; se dire que la miséricorde du Seigneur est grande, & qu'il ne se souviendra pas des iniquités; différer de se convertir, c'est insulter la bonté de Dieu, se faire un droit de l'offenser de sa longue patience, se jouer de la justice, s'amasser un trésor de colere. Le sage enfin ne veut pas qu'on soit sans crainte sur un péché pardonné pour en commettre d'autres.

C'est une philosophie gravée dans tous les cœurs, que les pécheurs & sur-tout les pécheurs d'habitude, qui ne se repentent point & qui ne se corrigent point en cette vie, souffriront dans l'autre des peines proportionnées à leur malice, à leur négligence, à la nature de leurs fautes; les plus endurcis dans le mal, les plus ingrédulés, les plus athées n'ont pû se ras-

furur sur cette crainte aussi fortement imprimée dans les ames, qu'elle est juste & conforme à l'idée d'un Dieu qui hait l'injustice, & qui ne la souffre que pour inviter les hommes à la réparer, & pour leur en donner le tems, toujours prêt à pardonner, mais qui ne pardonne point sans pénitence.

Quiconque suggere des pensées contraires, quiconque ose soutenir que le péché est réellement expié quoique le pêcheur ne change pas d'affections, ou qu'il ne travaille pas à les détruire, séduit les ames & les trompe, s'il leur fait quelques promesses. Cette doctrine ne peut manquer de subsister dans le monde, tant qu'il y aura de l'avarice dans les Ministres de la Religion, tant qu'on y laissera dominer les faux préjugés qui servent de prétexte à leurs impostures, tant qu'on ne l'épurera point sur l'exacte analogie qu'elle doit avoir avec les attributs de Dieu. Rien n'est plus consolant, rien n'est plus utile que de représenter vivement à ceux qui péchent, qu'ils adorent un Dieu plein de bonté, qui ne veut point les perdre, qui compatit à leurs fragilités, qui ne leur ôte jamais l'espérance du pardon; mais il faut ajoûter que c'est cette espérance

même qui doit les encourager à réparer leurs fautes, à s'en humilier en sa présence, à s'animer incessamment à ne l'offenser plus, par la douleur de l'avoir offensé; & comme notre justice en cette vie consiste plus en effet dans la correction des vices que dans la perfection des vertus, nous devons vivre dans un soin continuel de nous réformer, de ne nous rien pardonner, afin que Dieu nous pardonne, dans la forte persuasion que lui seul en a le droit, qu'il ne le communique à personne, & que toutes les expiations qu'on ne fait pas consister dans notre propre repentir, ne sont que des illusions humaines. C'est ce que nous confirmerons, quand nous parlerons du culte extérieur.

---

## CHAPITRE XII.

*La méditation de toutes les perfections de Dieu nous inspire pour lui des sentimens. Notre indigence naturelle, notre infirmité, notre impuissance, & la dépendance universelle où nous sommes de ses secours, nous porte à le regarder comme notre ressource; & c'est-là ce que Dieu veut: c'est par-là qu'il nous accoutume à le prier. La prière en est*

sens est le premier fond de la Religion : de-là cette maxime à laquelle toutes les Nations ont souscrit, point de Religion sans priere. Elle est fondée sur l'expérience des bontés du Créateur. On savoit qu'il pouvoit tout & qu'il ne manquoit de rien. C'étoit donc par une bonté toute gratuite, qu'il versoit tant de dons sur la terre & sur les hommes. C'étoit une stupidité dans les Philosophes qui pensoient que la Divinité ne se mêloit point des affaires humaines ; ils n'avoient qu'à prêter l'oreille aux cris qui s'élevoient de tous les côtés jusqu'au Ciel. D'où seroit venu ce concert à prier un Dieu sourd & sans affection pour ceux qui le prioient ? L'expérience leur répondoit qu'ils ne le prioient point en vain. Les plus misérables, les plus abandonnés ont tous reçu des bienfaits signalés de leur auteur, soit qu'on les considère en eux-mêmes, soit qu'on regarde les différentes sortes de secours que la nature produit en leur faveur. On raisonne également mal, quand on suppose que les prieres sont aussi inutiles, parce que ce qu'on demande doit arriver ou n'arriver pas, selon l'ordre immuable de la nature, selon la prévision de Dieu, selon ses secrets. Ces raisonnemens sont fondés sur

des

les bornes étroites de nos esprits, sur des suppositions sans réalité. Les réponses qu'on y fait sont des consolations qu'on donne à des âmes malades. Ces mêmes raisonnemens se retournent contre ceux qui les font. Les hommes ne font que balbutier sur l'accord de nos prières, avec les dispositions & les opérations de Dieu. La prière est fondée sur des motifs plus solides & sur des sentimens moins trompeurs. C'est par nos sentimens plus que par nos lumières, que Dieu nous rappelle à lui. Ces sentimens sont comme indélibérés dans l'âme raisonnable, qui se trouve portée naturellement à recourir à son auteur dans ses besoins. S'il diffère à nous accorder ce que nous demandons, s'il le refuse, c'est par des raisons que nous devons révéler sans les comprendre. La prière a des conditions. La disposition la plus convenable pour prier, c'est une espèce d'indifférence sur le succès des prières. Dieu sait mieux que nous ce qui convient. La condition la plus essentielle, la première de toutes, c'est la confiance; elle est fondée sur tout ce que Dieu est en lui-même, sur ce qu'il est pour nous, sur sa qualité de père que l'Évangile & la Philosophie se sont accordés à lui donner, &c.

**R**ECUEILLONS tout ce que nous avons dit de Dieu jusqu'à-présent; la méditation de ses attributs nous ouvre une carrière vaste où toutes nos découvertes nous démontrent de nouveaux progrès à faire; chacune de ses perfections nous prescrit des sentimens & nous impose des devoirs. Rien ne nous est indifférent dans cet auteur de notre être, nous sommes à son égard dans une dépendance universelle qui va jusqu'à l'obligation de penser en tout dignement de lui. Nous naissons dans l'indigence, & nous ne trouvons point nos ressources en nous-mêmes; nous avons besoin d'alimens & d'habits; nos corps sont sujets à mille sortes d'infirmités; nous souffrons des peines & des privations; les sollicitudes de la vie nous occupent, nos penchans nous séduisent, nos cupidités nous tourmentent, nos passions nous aveuglent; nos lumieres sont bornées & se confondent; nous donnons dans des égaremens sur les objets de nos desirs, & nos faux jugemens nous font faire des choix déraisonnables; nous agissons contre les notions que nous avons du bien & du mal. Souvent nous ne faisons pas le bien

que nous voudrions, & nous faisons le mal que nous ne voudrions pas ; il se forme en nous des habitudes de dérèglement dont nous ne sçaurions nous défaire ; nous flottons entre les vices & les vertus ; nous avons des vûes de perfection que nos œuvres démentent ; nous tombons & nous avons peine à nous relever de nos chûtes. Nous nous déplaisons à nous mêmes ; nous sentons que nous ne sommes pas ce que nous devrions être, & nous desespérons de pouvoir le devenir.

Dans cette espece d'impuissance & de détresse, dans ces combats de nous-mêmes contre nous-mêmes, quel mouvement plus naturel à l'homme, que de lever les yeux vers le Ciel, pour y chercher du secours ? c'est en effet ce que Dieu demande de nous ; il nous donne des desirs qu'il n'est pas en nous de satisfaire ; il nous laisse dans des privations dont sa bonté seule est la ressource. Il nous impose des obligations, il veut que nous fassions ce que nous pouvons pour les remplir, & que du reste nous recourions à lui pour ce qu'il ne nous a pas donné de pouvoir de nous-mêmes. Telle est la dépendance dans laquelle il nous retient, telle est la né-

A a ij

cessité du commerce que la créature intelligente devoit avoir avec son Créateur ; & ce commerce c'est par la priere qu'il s'exerce de notre part. La priere en ce sens est comme le premier fond de ce que nous appellons la Religion. Dire du moins qu'il n'est point de Religion sans priere , c'est une maxime à laquelle toute la nature a comme sousscrit dans tous les tems & dans tous les lieux du monde.

Or , par quel instinct ce concert se formoit-il dans les hommes ? Pourquoi se font-ils sentis unanimement portés à recourir à Dieu pour être nourris dans leur faim , soutenus dans leur foiblesse , ranimés dans leurs langueurs , guéris dans leurs maux , foulagés dans leurs peines , dédommagés dans leurs pertes , consolés dans leurs afflictions , délivrés des méchans , éclairés dans leurs doutes , fortifiés dans leurs foiblesse , aidés dans leur impuissance à se corriger de leurs mauvaises habitudes , à dompter leurs passions les plus dominantes ? Disons-le , leur espérance étoit encouragée par l'expérience qu'ils avoient des bontés du Créateur , & par les bienfaits infinis dont il les avoit comblés. Ils savoient qu'il pouvoit tout , & qu'il

ne manquoit de rien. C'étoit donc par une libéralité sans intérêt, qu'il verfoit nuit & jour tant de dons sur la terre.

On se moqua d'Épicure, qui prétendoit que dans cette abondance de tous les biens que cet Etre des Etres trouvoit en lui-même, il ne se mêloit point des affaires humaines, qu'il étoit occupé de toute autre chose, ou que son souverain bonheur consistoit à demeurer oisif. Un homme, disoit-on, qui tient ce langage, n'a jamais entendu les voix de ceux qui font par-tout des prieres; il n'a point vû ceux qui de tous côtés levent les mains au Ciel pour y porter des vœux publics & particuliers. Ce mouvement ne seroit pas si général, & jamais on n'auroit vû les mortels concourir tous dans cette espece de fureur d'invoquer un Dieu sourd, dont ils ne devoient rien attendre, s'ils n'auroient pas été témoins des bienfaits qu'il leur avoit accordés, tantôt de lui-même, tantôt à leur priere; de ces bienfaits signalés venus au besoin pressant, de ces bienfaits efficaces pour écarter des maux dont ils étoient menacés.

Pressons ces réflexions, dont la vérité porte toujours avec elle ses preuves, lors même qu'elle en paroît le plus

destituée. Quel est l'homme si misérable, si négligé, si dépourvu de secours, & tellement né pour la peine & pour les adversités, qu'il n'ait point ressenti les effets de la bienfaisance de Dieu ? Voiez ceux qui se plaignent le plus amèrement, qui se desespèrent de leur sort, n'ont-ils rien qui leur soit venu de cette source intarissable de tous les biens, dans l'inégalité même des dons de la nature ? N'est-ce rien d'avoir reçu l'être & les facultés de l'ame & du corps ? D'où leur viennent ces sens & ces membres tellement constitués & si bien disposés, qu'ils leur servent à tous les usages de la vie ? D'où leur vient cet air qu'ils respirent, ce sang dont le cours conserve en eux la chaleur animale, cette lumière qui les dirige dans toutes leurs actions, cette intelligence & ce discernement de ce qui leur est utile & de ce qui peut leur nuire ? Au-dehors quelles mains préparent aux plus heureux toutes ces richesses qu'ils possèdent, qu'ils donnent, qu'ils refusent, qu'ils conservent, qu'ils se disputent, qu'ils se ravissent, tous ces alimens qui entretiennent leur vigueur, qui flatent leurs sens, qui réjouissent même leur ame, qui vont au-delà de leur nécessai-

re , qui leur procurent des commodités , qu'ils font servir à leur luxe , à leurs profusions , à leurs voluptés. Ne semble-t-il pas que Dieu les ait aimés jusqu'à se rendre le ministre de leurs délices ? Tant de plantes salutaires , tant de fruits agréables dont chaque saison vient comme nous paier le tribut , tant d'animaux qui ne semblent nés que pour servir à nos usages , dont nous tirons de la nourriture & des services , tant de biens qui rendent notre vie plus commode ou plus délicieuse ; à qui devons-nous en rendre graces , si nous ne sommes pas ingrats ? Toutes ces inventions ne sont pas plus à nous que la construction de nos corps & nos accroissemens , que l'étendue de nos esprits , que notre industrie , que notre adresse , que nos forces. Tout nous fut donné par celui qui nous donne l'être ; c'est lui qui mit en nous toutes les semences de nos productions. Nous lui devons tout , parce que nous avons tout reçu de sa bonté ; c'est d'elle encore que nous pouvons & que nous devons tout attendre ; il n'abandonne point le soin de ses ouvrages.

C'est la nature qui nous fait tous ces dons. Ainsi parloient autrefois les stupides , dont le cœur aveugloit les es-

prits ; ils changeoient le nom de Dieu pour affecter de ne lui rien devoir ; & ce langage est encore adopté par certaines gens qui se disent Philosophes , & qui se plaisent à laisser de la confusion dans leurs idées , pour se dispenser de la gratitude & des autres devoirs que la suprême Divinité leur impose. Ingrats , leur disoit un vrai Philosophe , que gagnez-vous à changer ainsi le nom de l'Auteur de tout ce que nous possédons ? Donnez-lui tous les noms que vous voudrez , en sera-t-il moins vrai que vous lui devez tout ce que vous avouez que vous devez à la nature : la nature & Dieu sont ces deux êtres. Examinez-en toutes les parties , vous trouverez qu'elles sont les ouvrages d'une puissance unique ; leurs différentes opérations ne sont que des manières dont cette puissance s'exerce. Dieu remplit son ouvrage : il est par-tout ; il agit par-tout ; il anime tout. Qu'est-ce en effet que nous avons appelé la Nature ? Un enchaînement de causes que nous voïons agir les unes sur les autres , mais dont les mouvemens suposent une première cause. On le conçoit ; on ne peut du moins penser autrement , sans  
résister

résister à ce que la raison saine démontre.

Mais ici d'autres esprits plus ingénieux à s'embrouiller, croient raisonner mieux, & se perdent dans leurs vaines subtilités. L'enchaînement des causes une fois admis, disent-ils, cet enchaînement n'est-il pas immuable ? Il n'arrive donc rien dans le monde que ce qui devoit nécessairement arriver ; & dans cette supposition, quelle est l'utilité de nos prières ? quels en sont les effets ? Demandons-nous à Dieu qu'il renverse son ordre ? le peut-il ? devons-nous l'espérer ? ces questions sont de celles où nous nous embarrassons, quand nous voulons mesurer les opérations divines aux bornes étroites de notre esprit. Les raisonnemens que nous faisons sur l'ordre immuable que Dieu suit dans sa conduite, ressemblent à ceux que nous faisons sur sa prévision, qui n'a de réalité que dans nos abstractions. Ce que Dieu prévoit ne peut manquer d'arriver ; mais Dieu ne prévoit point. Les decrets sont immuables ; mais il n'y a point de distance entre les decrets & les opérations. Les réponses que nous faisons aux difficultés qui naissent des suppositions contraires, ne sont donc que

des consolations que nous essaïons de donner à des esprits malades.

Vous hésitez à prier, parce qu'il est réglé dans vos manieres de penser que ce que vous demanderiez doit arriver ou n'arriver pas indépendamment de vos prieres. S'il doit arriver, vos prieres seront superflues; s'il ne doit pas arriver, vos prieres seront inefficaces: & moi je vous dis qu'il est également réglé que vous prierez ou que vous ne prierez pas. Dans cet ordre d'évenemens incertains, il peut donc être arrivé de même qu'ils arriveront ou qu'ils n'arriveront pas, selon que vous les aurez ou ne les aurez pas demandés; c'est ainsi qu'il est réglé que vous guérirez d'une maladie si vous prenez certains remedes, ou que vous n'en guérirez pas si ces remedes vous manquent ou si vous refusez de les prendre. La sagesse, l'amour de votre santé veut donc que vous en usiez dans l'incertitude même de leurs effets. Priez donc au même risque, s'il est permis de dire ou de penser qu'il y ait quelque risque à prier un Dieu souverainement bon; ne vous figurez point que vos prieres puissent être tellement contraires à ce que votre imagination vous représente en lui comme des decrets que vous

sentiez inutilement de les changer ; pensez plutôt qu'elles peuvent être comprises dans l'ordre de ces mêmes decrets, au-moins comme des occasions qui déterminent l'action des causes. Les fleuves inonderoient les campagnes & ne les inondent point quand ils sont arrêtés par des digues ; ces digues paroissent troubler l'ordre général des mouvemens du monde & ne les troublent point pourtant ; c'est l'action des causes libres qui concourt alors avec celles que nous considérons comme nécessaires. La simplicité de l'opération de Dieu qui sçait les combiner nous est trop incompréhensible pour en raisonner conséquemment.

Cessons donc de balbutier sur l'accord de nos prieres avec les prétendus decrets, avec qui nous nous les figurions inconciliables ; notre confiance pour prier a des motifs infiniment plus solides dans tous les autres attributs qui nous sont les plus intimement connus. Il est sage, bon, puissant, miséricordieux ; fidele ; sa sagesse n'a rien mis en nous d'inutile ; il ne nous a point donné de penchans & de desirs sans objets. Le mouvement qui nous porte à chercher en lui du secours est naturel en nous : s'il avoit

B b ij

jugé convenable de ne rien accorder à nos demandes, s'il ne le vouloit pas, s'il ne le pouvoit sans troubler l'ordre de ses desseins ; il ne nous seroit jamais arrivé de lui rien demander ; nous n'aurions jamais de faim s'il ne nous avoit rendu les alimens nécessaires. C'est donc ainsi que Dieu nous rapelle à lui par nos sentimens bien mieux que par nos lumieres & par nos réflexions ; il nous porte à souhaiter ce qui n'est pas en nous : il nous laisse manquer de ce qui nous est nécessaire ; il prive l'homme de ce qu'il desire , il permet que ce qu'il possédoit lui soit ravi : sa providence l'expose à des dangers ; il tombe dans des infirmités ; il est en butte aux méchans ; il éprouve des contradictions & des adversités ; il est en guerre avec lui-même , afin de lui faire sentir que ce n'est pas de lui-même qu'il doit tout se promettre & tout attendre.

La priere est le fruit d'un de ces desirs impuissans de l'ame , qui cherche à sortir de son indigence , à se délivrer de l'amertume inséparable des privations , à détourner les atteintes de la crainte de la douleur & des troubles qui l'agitent. De-là ces soupirs, ces gémissemens, ces cris répétés qui la font confesser à Dieu

qui est son refuge, son protecteur, son fauveur, sa lumiere, sa force, sa joie, son repos, sa ressource dans toutes ses miseres. Tous ces aveux sont forcés, je veux dire qu'ils sont comme indeliberés dans la creature raisonnable, & qu'ils lui sont comme arrachés par le sentiment de dependance où le createur la retient. Il veut être prié, mais il veut l'être d'une maniere digne de lui; nous devons considerer ce qu'il est en lui-même, & ce qu'il est par raport à nous. Il y a des differences à faire dans la nature & dans le prix des biens que nous lui demandons; il peut nous les accorder, mais il est le maître de ses momens & de ses dons; s'il les differe ou les refuse, c'est toujours par des raisons que nous devons réverer sans les connoître; nous ignorons ses desseins & souvent nos vrais intérêts. Le mieux & le plus sûr pour nous, c'est de nous en remettre de tout à ce qui lui plaît, & de ne le prier qu'avec une sorte d'indifference sur le succès de nos prieres. Toutes ces considerations demandent que nous nous étendions un peu sur un devoir qu'il est également important de ne pas négliger, & de remplir aussi parfaitement que la vue des avantages qui peuvent nous en re-

venir l'exige. Commençons par poser la base de toutes les autres dispositions : c'est la confiance.

Que dis-je , la confiance ? comment n'accompagneroit - elle pas la priere ? n'est-ce pas la confiance même qui l'inspire ? Quelle idée vous formez - vous de Dieu , quand vous pensez à recourir à lui ? Le regardez-vous , non peut-être comme une Puissance ennemie , mais étrangere avec qui vous n'aïez point de liaisons ? N'est-ce pas ce pere commun de tous les esprits, de qui vous avez reçu l'intelligence & la raison, qui vous a fait comme naître de sa race , qui vous reconnoît pour ses enfans ; cet Être souverainement bon , qui vous a donné la vie , qui vous la conserve, qui vit comme en vous , qui n'est pas plus loin de vous que l'air que vous respirez ; dont vous êtes toujours si près , qu'il voit vos besoins & vos desirs. Il ne dédaigne point les hommes ; il tend les mains à ceux qui veulent s'élever à lui ; il vient à eux ; il fait plus , il vient en eux ; aucune bonne ame n'est sans lui ; il habite dans les gens de bien ; c'est lui qui leur suggere de grands desseins , des vûes élevées. Cette élévation d'ame ne subsiste point sans l'apui de la Divini-

ré : c'est Dieu qui détourne d'eux tous les vrais maux ; c'est lui qui les affermit dans le bien ; c'est lui qui met en eux ces grands sentimens qui nous les font considérer comme au-dessus de ceux de l'humanité.

C'est-là ce que la saine raison dictoit aux Philosophes ; ils se figuroient Dieu comme l'ami des sages ou des justes : il y avoit même entre eux & Dieu plus que de l'amitié ; c'étoit une alliance étroite, telle qu'entre ceux qui sont nés du même sang. Ils pouvoient donc le prier avec confiance comme des enfans prient leur pere : c'est de même le nom que J. C. veut que ses Disciples donnent à Dieu lorsqu'ils l'invoquent ; & que ne doit-on pas attendre d'un pere ? Les hommes, tout mauvais qu'ils sont, savent faire du bien à leurs enfans ; ils s'apaisent pour ceux même qui les ont le plus offensés ; ils se réjouissent de les avoir recouvrés après les avoir comme perdus par des indocilités insultantes ; image consolante, qui montre aux plus grands pécheurs qu'ils ne doivent pas desespérer d'être écoutés de Dieu quand un repentir sincere les ramene à lui par des prieres humbles & dictées par un cœur pénétré de la douleur de

leurs fautes. L'accès au trône de la grace est ouvert pour qui que ce soit qui prie du cœur, & s'il demande à Dieu de vrais biens: c'est ici comme une seconde loi de la priere, montrons-en la convenance.

---

### CHAPITRE XIII.

*Seconde condition de la Priere. Nous regardons Dieu comme le distributeur de tous les biens; mais il y a pour nous un discernement à faire entre les objets que nous apellons bons. Nos vrais biens, ce sont ceux de notre ame, ceux qui tendent à la perfectionner, à la rendre digne de sa dernière destinée; mais on se séduit dans les idées qu'on se forme des biens sensibles. On les demande sans songer s'ils sont justes ou injustes, utiles ou nuisibles, & les vœux qu'on fait pour les obtenir deviennent injurieux à Dieu. Invectives des Philosophes & des Satyriques contre ces sortes de prieres. Objets auxquels ils réduisent les véritables. Ce sont les vertus; mais peut-on demander à Dieu les vertus? Absurdité de ce doute. La créature ne peut être*

conçue comme indépendante du Créateur. Dieu connoît son ouvrage, & peut le diriger selon la constitution qu'il lui donne. Il agit sur notre ame sans blesser notre liberté ; il fait des miracles dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre corporel, sans troubler les loix générales. On le prie de forcer les volontés même rebelles de revenir à lui ; ce langage vient de la conviction commune des peuples, qu'il est l'arbitre souverain des cœurs & de tous leurs mouvemens. On doit donc lui demander ces graces avec une extrême confiance & par préférence à tous les secours nécessaires à la vie présente, qu'on peut néanmoins & qu'on doit lui demander. C'est ce qu'on a vû justifier comme par l'instinct ou par la conspiration générale de toutes les Nations, soit pour demander des biens, soit pour détourner des maux. Toutes ont pensé qu'il est le maître de la vie & de la mort ; que c'est lui qui frappe & qui guérit, &c.

**N**ous considérons Dieu comme le souverain distributeur de tous les biens dont il est l'unique source ; c'est de lui que toute créature reçoit le bien-être qui lui convient. Et nous disons

dans un sens que tout être vivant l'invoque , jusqu'aux petits des corbeaux. L'homme tout de même est devant lui dans l'indigence ; il est plein de desirs , & ne doit pourtant les suivre qu'avec discernement , selon la sage & sublime économie de sa double destinée. Ses vrais biens en cette vie , ceux qui doivent toujours avoir la préférence , ce sont les biens qui perfectionnent son ame ; ce sont ceux qui servent à le rendre de jour en jour plus juste & plus digne de la gloire qui l'attend au bout de sa carrière. Mais l'homme séduit par le plaisir sensible , se laisse entraîner par des passions toutes animales , & prend pour leurs objets des goûts dépravés qui les lui font rechercher avec une avidité sans règle & sans modération. Ce qu'il desire alors , c'est ce qui lui plaît le plus ; qu'il soit juste ou qu'il ne le soit pas ; qu'il lui soit vraiment utile ou funeste , honnête ou honteux , ce sont des attentions dont il semble qu'il ne soit plus coupable. Il regarde comme innocent ce que la nature interdit le plus severement ; l'exemple l'enhardit , & son argument pour se justifier du mal qu'il fait ou qu'il desire , c'est la foule des méchants , ce sont les mœurs

de son siecle. Il croit ne souhaiter que son nécessaire, quand il envie les richesses, le luxe, le faste, les somptuosités & les excès d'intempérance qu'il voit régner sous ses yeux. Il ose demander à Dieu ce qui le lui rendroit abominable, méprisable aux sages, & d'autant plus indigne d'être exaucé, que les objets de ses vœux seroient moins des présens de la bonté de Dieu, que des vengeances de sa colere.

Ce desordre est si criant dans la Religion, si contraire au respect que nous devons à la Divinité, qu'il enflamma souvent le zele des Philosophes & des Satyriques. O ames courbées vers la terre, s'écrioit Perse, ô esprits vuides des idées que Dieu vous donne de lui-même, quels vœux lui faites-vous ? Ne faudroit-il pas comme le tirer à part pour lui confier vos indignes secrets ? Vous le priez en silence, & vous avez raison. Vous riches, grands, voluptueux, ambitieux, avarés, vous ne foudrierez pas la honte de lui déclarer tout haut les souhaits que vous formez dans vos cœurs corrompus ; mais je n'ai sur cela qu'un mot à vous dire. Au fond que pensez-vous de Dieu ? ne le croiez-vous pas plus juste que les plus

justes des hommes ? & quel est l'honnête-homme, quel est le scélérat même à qui vous osassiez dire en confidence ce que vous ne craignez pas de demander à cet Auteur de toute justice ? ( *O Dieu, ô bon Dieu, vous souffrez ces insultes !* ) Faudra-t-il que ce Dieu se rende le ministre ou le tributaire de vos passions ? La raison qu'il vous a donnée ne vous apprend-elle pas à les modérer ? Et comment saurez-vous, dit Sénèque, que vous êtes exempt de toutes ces cupidités injustes ? Ce sera quand vous en serez venu jusqu'à ne plus rien demander à Dieu, que vous ne puissiez lui demander publiquement. Quelle est en effet la folie, quelle est l'impiété de ceux qui soufflent aux oreilles de Dieu ce qu'ils ne voudroient pas que les hommes entendissent ? Prenez donc pour règle de vivre avec les hommes comme si Dieu vous voïoit, & de parler à Dieu comme si les hommes vous entendoient.

Quel conseil, quelle leçon vous donne-t-on par ces pensées ? ne formez point devant Dieu de ces souhaits intempérans, vagues, & sans limites, qui ne pourroient être exaucés sans injustice ; des souhaits qui ne tendroient qu'à

vous enrichir aux dépens des autres, qu'à les dépouiller de leurs biens ou de leurs emplois, qu'à vous élever sur leurs ruines, qu'à primer, qu'à dominer sur eux, qu'à disposer d'une fortune immense, qui vous donneroit plus de vices, ou qui rendroit ceux que vous avez déjà plus licencieux & plus incurables.

Ecoutez en un mot, à quels objets les sages maîtres dont je vous parle réduisent la priere; demandez à Dieu de vous éclairer sur vos vrais intérêts, de favoir discerner les biens qui vous conviennent, & ceux qui peuvent vous rendre meilleurs, une raison saine, un sens droit, un cœur ami de la justice, un esprit doux, sociable, bienfaisant, tolérant, qui ne se fâche point, ou qui sache s'apaiser; une ame ferme, courageuse, constante, intrépide dans les dangers, patiente dans les travaux, sans attachement à la vie, qui regarde les derniers momens comme ceux qui lui doivent être les plus chers, qui préfere une subsistance médiocre & suffisante aux plus immenses acquisitions.

Les vertus sont-elles donc de ces biens que la priere peut nous procurer? ne fais par quel éblouissement de va-

nité secrete, ou par quelle absence d'esprit Cicéron, hazarde quelque part que personne n'a jamais rendu graces à Dieu de ce qu'il étoit vertueux lui-même. Il reconnoît par-tout ailleurs que les hommes qui se sont rendus dignes du respect & de la vénération des Peuples par les qualités les plus héroïques, ne se sont point élevés au haut degré de perfection sans le secours de la Divinité qui les animoit & qui les soustenoit. Qui vous a dit, ajoûte le sage Antonin, que Dieu ne s'intéresse point à ce qui se passe au-dedans de nous ? Commencez à le prier sur ces besoins intérieurs que vous éprouverez, & vous verrez si vos prieres sont stériles. D'où vint en effet aux Romains l'idée de consacrer des temples à la chasteté conjugale, à la concorde, à la bonne-foi ? regardoient-ils ces vertus comme des Divinités réelles ? Non : mais par le culte qu'ils leurs rendoient, ils avouoient que c'étoit de Dieu qu'ils les tenoient, & qu'il étoit juste de lui rendre des graces solennelles pour des bienfaits si précieux à la société. Il y a toujours de la confusion dans nos sentimens ; ils nous font agir comme sans lumiere : mais quand on réfléchit que ces sentimens

font naturels, on doit être assuré qu'ils ne font point trompeurs ; & les Théologiens du Christianisme ont eu raison d'adopter cette maxime, que la forme des prières est la règle de l'opinion qu'on en doit avoir. Les hommes ne demanderoient point à Dieu ce qu'ils présu-meroient qu'il ne peut ou qu'il ne fait pas.

Eh ! d'où nous viendroient ces pré-  
sompions injurieuses au maître souve-  
rain de notre être ? Il est ordinaire aux  
esprits inquiets de faire des questions  
interminables sur ce qu'ils ne savent  
pas, & dont ils devroient penser qu'au-  
cune conséquence sensée n'infirmes  
jamais des vérités qu'ils savent, à n'en  
pouvoir douter. Concevons-nous ja-  
mais que la créature puisse être indé-  
pendante du Créateur ? Nous sommes  
libres, mais fragiles ; c'est le sort de  
tout être créé d'être imparfait : Dieu  
ne crée pas des Dieux. Nous pouvons  
mal user de notre liberté ; nous en abu-  
sons souvent ; nous tombons dans des  
fautes, dont nous avons peine à nous  
relever ; nous avons des penchans dif-  
ficiles à vaincre ; nous nous faisons des  
attachemens qui nous font sentir notre  
impuissance à les rompre. Nous élevons

donc nos mains vers celui qui nous a faits, pour le conjurer de prendre soin de son ouvrage. Il le connoît sans doute ; il voit les besoins de notre ame ; il pénètre nos pensées & nos desirs ; sa science n'a point de bornes ; sa puissance & sa sagesse ne sont pas moins infinies. Pouvons-nous donc douter qu'il ne puisse nous secourir en mille manières, dont aucune ne blefferoit cette liberté dont il nous a donné l'invincible sentiment ?

L'Horloger qui connoît le mécanisme de sa montre peut l'avancer & la reculer ; il peut placer l'aiguille sur celle des heures qu'il lui plaît, sans rien déranger dans l'allure des ressorts. Dieu connoît de même ceux de notre ame ; c'est lui qui les a faits. Quoique libres dans toutes nos déterminations, nous agissons néanmoins par des principes invariables ; un desir invincible d'être heureux est la source de tous nos mouvemens ; ce desir tourne nos attentions vers les objets particuliers qui nous paroissent bons ou propres à contribuer au bonheur que nous cherchons. Nous examinons ces objets ; nous les comparons ensemble, & nous nous déterminons toujours pour celui que nous jugeons

geons le meilleur. Dieu qui voit tout ce mécanisme comme nécessaire de notre liberté, ne peut-il donc pas s'y conformer par des dispositions d'une Providence particulière ? Il fait quels objets nous touchent & comment ils nous affectent. Il peut donc disposer de ces objets selon qu'il convient de nous donner pour eux de l'attrait ou de l'éloignement. Il peut écarter ceux qui font sur nous des impressions dangereuses ; il peut nous les présenter sous des faces propres à corriger les faux jugemens que nous en portons ; il peut nous en priver quand nous les possédons, ou nous rendre incapables d'en jouir ; il peut nous defabufer des biens du monde par les revers, par des calamités, & par tout ce que nous appellons l'instabilité des choses humaines ; il peut nous ménager au-dehors des instructions, des exhortations, des répréhensions, qui nous fassent réformer nos idées & nous guérir de nos passions ; il peut les affoiblir par des maladies, par les rebuts, & par mille sortes de peines dont elles ne manquent guere d'être traversées. Que fai-je ? ne peut-il pas opérer des miracles sur la nature intelligente, comme nous disons qu'il en opere sur

la nature corporelle, par des effets hors du cours de la nature, qui nous est connu sans troubler pourtant l'harmonie des Loix générales de l'Univers ?

Ce que je suppose, c'est ce qu'on entend réaliser à ceux qui reviennent de leurs égaremens, & qui paroissent tout d'un coup devenus hommes, par un changement total d'inclinations & de mœurs. Ils trouvent doux ce qui leur sembloit amer, & ce qui leur sembloit doux n'a plus pour eux que de l'amertume ; ils ont changé de goût en changeant de lumieres ; ils recherchent ce qu'ils fuïoient, & fuient ce qu'ils recherchoient. C'est ce que ceux qui sont touchés de leur exemple desirent ; c'est ce qu'ils demandent à Dieu ; c'est ce qu'ils sont si persuadés qu'il peut faire, lorsqu'ils le conjurent de forcer leurs volontés même rebelles de revenir à lui. Ces prieres ne sont point trompeuses, & ne paroissent outrées qu'à ceux qui ne pensent pas assez dignement de la puissance de Dieu, pour se persuader qu'il dirige tous ses ouvrages comme il lui plaît, selon la constitution de leur nature, les uns d'une maniere nécessaire, & les autres d'une maniere toujours libre. Ils contredisent, en un

mot, la voix de la nature & le langage de tous les peuples, qui nous apprend qu'ils ont considéré Dieu comme l'arbitre souverain des volontés des hommes, qui nous disent que les plus féroces déposent toute leur férocité quand il le veut, & qu'il tient tellement dans ses mains le cœur des Rois, qu'il le tourne du côté qu'il lui plaît.

Tel est l'inébranlable appui de la confiance sans bornes, qui n'en a point mis aux objets de la priere. Dieu peut nous aider pour la correction de nos vices; pour l'acquisition des vertus, & ces secours sont ceux que notre grand intérêt doit nous faire demander les premiers & par préférence à tous nos autres besoins. C'est l'ordre qui nous est prescrit par ceux qui veulent, comme nous l'avons dit, que nous commencions par demander une bonne ame, une raison saine, un cœur droit, & Tertullien fait une semblable réflexion sur la priere chrétienne.

On n'y demande les biens du corps qu'après ceux de l'esprit. Que le culte de Dieu regne sur la terre; qu'il y soit honoré par les mœurs de ceux qui l'appellent leur pere; que la justice y préside; que les Loix y soient religieuses.

ment observées ; voilà les biens qui contribuent le plus au bonheur présent, & qui conduisent à celui de l'éternité. Mais les nécessités de notre passage en ce monde en exigent d'autres, que Dieu veut aussi que nous lui demandions ; notre subsistance journalière n'est pas moins un de ses dons que notre vie ; nous cultivons la terre ; nous semons nos champs, mais c'est Dieu qui fait germer nos semences & qui leur donne l'accroissement ; c'est lui qui prépare des tems favorables pour la maturité de nos moissons & de nos vendanges ; c'est lui qui bénit les travaux de notre industrie & qui les fait prospérer. Dans cette pensée, les Philosophes vouloient qu'on n'entreprît rien sans le commencer par la prière : mais comme on demandoit à Dieu tous les biens, on avoit recours à lui dans tous les maux. C'étoit comme une conspiration naturelle de regarder les froids & les chaleurs excessives, les foudres, les tempêtes, les gelées, les grêles, les inondations, les ravages des campagnes & les stérilités, comme des effets de sa colère.

Alors on voïoit par-tout des supplications publiques & des exercices de pénitence, différens selon les idées & le

généie des Nations, mais tels à-peu-près que ceux dont on voit l'appareil dans Joel. Depuis plusieurs années des armées de divers insectes qui se succédoient avoient ravagé la Judée; les oliviers, les vignes & les blés, en avoient été dévorés. L'aridité des champs s'étoit jointe aux insectes, les semences ne germoient plus, les greniers étoient vuides, les troupeaux ne trouvoient ni d'herbe pour paître, ni de sources pour boire. On exhorte donc le peuple à retourner a Dieu de tout son cœur, à renoncer aux plaisirs les plus légitimes, à se condamner aux gémissemens, à solliciter avec larmes le pardon des injustices qu'on croïoit avoir attiré tous ces terribles fléaux. Ceux qui lisent les histoires, savent qu'elles sont pleines de semblables pratiques ordonnées dans de semblables occasions. Quelques idées enfin que les Nations se soient formées de la Divinité, de quelque culte qu'elles l'aient honorée, leur confiance en ses bontés a toujours été la même. Toutes l'ont priée soit pour en obtenir des biens, soit pour être délivrées des maux même du tems. Elles ont cru que c'étoit lui qui frapoit & qui guérissoit.

Joel, c. 2.  
v. 13. &  
seq.

---

 CHAPITRE XIV.

*Troisième condition de la prière. Le recours à Dieu n'est point fondé sur une entière certitude d'obtenir ce qu'on lui demande. Ce n'est point sa justice, mais sa bonté qu'on sollicite. Il est maître de ses momens, comme de ses dons; on les lui demande, sans penser qu'il les doive. C'est ce qui se prouve par le langage unanime des façons de prier. On n'accuse point Dieu d'injustice dans ses délais ou dans ses refus: c'est sagesse, c'est bonté même en lui de refuser ou de différer. Il sait mieux que nous ce qui nous convient: ce qui nous arrive vaut mieux dans ses desseins, que ce que nous demandions. Dispositions dans ces occasions. Regles, modèles, ou formules des vraies prières. Dependre en tout de sa bonté toujours juste, toujours sage, toujours bienfaisante. Le désintéressement est la disposition la plus essentielle. L'uniformité des pensées dans toutes les Nations sur ce sujet, nous répond de leur vérité: c'est la nature qui les a dictées. Obstacles qu'on met au*

*succès de la priere : la vie la dément. C'est le caractère des prieres plus ordinaires. Autres obstacles dans la maniere & dans les dispositions actuelles de ceux qui prient. Peinture comme incroyable de ces défauts. Réformes à faire dans cette partie du culte de Dieu la plus essentielle. Abrégé des dispositions fondamentales pour le prier comme il faut.*

**I**L semblera peut-être aux esprits dont la confiance en Dieu chancelle, que pour établir solidement le devoir ou la ressource de la priere, il faudroit pouvoir assurer tous ceux qu'on exhorte à prier, qu'ils obtiendront au besoin tout ce qu'ils demanderont, ou qu'ils l'obtiendront du-moins tôt ou tard. Etoit-ce donc sur cette assurance, que le concert des peuples à prier étoit fondé ? Non. Quelque convaincus qu'ils fussent de la bonté de Dieu, l'idée de son indépendance leur suggéroit qu'il n'étoit pas moins maître de ses momens que de ses bienfaits. Ils ne le regardoient point comme leur débiteur; ce n'étoit point sa justice, mais sa compassion qu'ils sollicitoient. Aïez pitié de moi, voyez ma misere, secourez-moi, délivrez-moi : tel est le langage de ceux qui prient; tout ce qu'ils

demandent est gratuit en soi. Ceux qui confervoient toujours de Dieu des idées saines & respectueuses n'accusoient donc point sa bonté de ses délais ou de ses refus ; ils savoient au contraire réprimer les murmures de ceux qui s'en plaignoient, par des reproches aussi forts que sages. Ne permettez-vous donc pas à Dieu, leur disoient-ils, de peser ce qui vous convient ou ce qui ne vous convient pas. Vous lui demandez ce qui vous seroit le plus agréable, & il vous donnera ce qui vous est le plus utile. L'homme, croiez moi, lui est plus cher qu'il ne se l'est à lui-même. Dieu l'aime, & veut son vrai bien. C'est sagesse en lui de ne pas écouter toutes nos prieres. Mille desirs tumultueux s'élevent du fond de notre ame ; agitez par leurs impressions confuses, nous nous représentons leurs objets sous les images qui nous flatent le plus ; nous les voudrions tels que nous nous les représentons ; nous demandons jusqu'à l'impossible. Un homme passionné, dit un Poëte, souhaiteroit une femme qui devînt mere le même jour qu'il l'épouse ; il faudroit que l'avenir & le présent concourussent ensemble pour le satisfaire. Mais la nature des choses &

l'ordre

L'ordre des événemens sont autrement réglés dans les dispositions de la Providence ; & ce qui nous arrivera sera meilleur que ce que nous avons imaginé de plus propre à nous rendre heureux.

Quand vous priez sans être écoutés, pensez donc que c'est par bonté, que c'est par pitié que Dieu se rend sourd à vos prières. Considérez-le comme un pere qui résiste par tendresse à des demandes indiscrettes, comme un médecin qui connoît toutes vos foibleffes, & qui fait ce qui pourroit vous nuire. Ses refus sont des faveurs que vous méconnoissez : ce seroit dans sa colere peut-être qu'il vous accorderoit l'objet de vos desirs. C'est une pensée pieuse que la Philosophie religieuse inspiroit, que quelquefois il nous punit sous l'apparence d'un bienfait. Nous ne voudrions dans notre aveuglement, recevoir de sa main que de funestes avantages, qui ne devroient nous rien laisser à désirer, que d'en perdre jusqu'au desir même.

C'étoit à cette pensée qu'un Philosophe vouloit qu'on réformât ce souhait populaire, *que Dieu vous donne ce que vous voulez* ; il croioit qu'il étoit plus sage de dire, *qu'il ne vous le donne ja-*

mais, mais qu'il fasse que vous vouliez ce qu'il veut. La Religion pure, ajoûtoit-il, la piété solide consiste en effet à dépendre ainsi de la volonté de Dieu, volonté toujours juste, toujours sage, toujours attentive au vrai bien de ceux qui recourent à lui. *Donnez-moi ce que vous jugerez me convenir*; telle étoit la priere de Socrate. Demander des richesses & des honneurs, c'étoit, dans sa pensée, demander des combats dont on ignoroit le succès. L'homme bien instruit, ajoûte Marc Antonin, dit donc à Dieu, donnez-moi ce que vous voudrez, ôtez-le moi de même; ce n'est point audace, c'est obéissance; c'est bien penser de celui qui gouverne le monde avec sagesse & bonté. Sa volonté c'est que nous soions justes, & cette volonté peut s'exécuter également par l'usage des biens & des maux présens. Nous pouvons nous sanctifier dans les privations comme dans la jouissance, par les événemens qu'on nomme heureux & malheureux. Notre bonheur dépend de notre attachement à la vertu, de notre soumission sans réserve à nos devoirs, dans quelque situation que la Providence nous place. Que la volonté de Dieu se fasse donc sur la terre com-

me au ciel ; que tout lui soit soumis dans l'Univers ; c'est l'abrégé de toute priere conforme à notre dépendance. Le défintéressement en est la condition la plus essentielle ; croïons-nous toujours exaucés dans ce que nous demandons , quand notre fidélité ne se dément point. Ne nous plaignons point de ce que nous souffrons , si nous savons le souffrir avec patience. Dieu nous éprouve ; & cette épreuve est un bienfait , quand elle est utile à la perfection de notre justice. Je rassemble toutes ces pensées , dont l'uniformité dans toutes les Religions nous assure la vérité ; c'est la nature qui les a dictées.

Joignons à toutes ces raisons des délais ou des refus de Dieu , les obstacles que nous mettons nous-mêmes au succès de nos prieres , obstacles du côté des péchés que nous avons commis ou que nous commettons encore. Ces péchés élevent entre nous & Dieu comme un nuage que la priere ne pénètre que quand elle part d'une douleur sincere & d'un cœur profondément humilié. Notre vie contredit nos paroles. Méchant , dit un Poëte , comment peux-tu te flatter que tes vœux seront favorablement écoutés ? tu demandes une san-

D d ij

té robuste, une vieilleſſe heureuſe, & tu ruines ta ſanté par des excès d'intempérance; Dieu peut-il t'accorder l'impoſſible? tu demandes qu'il augmente tes biens, & tu les prodigues à meſure qu'il te les donne. On voudroit jouir du-moins d'une vie commode, ne manquer jamais du néceſſaire, tandis qu'on vit dans l'amuſement & dans la fainéantiſe. C'eſt ainſi, dit le Sage, que les deſirs tuent le pareſſeux, parce que ſes mains refusent de travailler. L'œconomie de la Providence veut que nous faſſions tout ce que nous pouvons, & que nous ne demandions que ce que nous ne pouvons pas. Les anciens Scythes louoient Dieu ſans lui rien demander, tandis qu'ils avoient de la ſanté. Le travail leur procéuroit le néceſſaire, & le néceſſaire contente quand les mœurs ſont ſimples & ſans cupidités.

Prier Dieu pour le ſuperflu, c'eſt l'importuner, c'eſt l'insulter, c'eſt invoquer au lieu de lui, les richesses, la fortune, les honneurs, tout ce qu'il ne nous a pas promis, tout ce qu'il nous interdit, tout ce qu'il veut que nous mépriſions, tout ce que nous devons plus craindre que deſirer. Si nous aimons la ſanté de l'ame, demandons-la lui; c'eſt

lui qui la guérit de ses infirmités. Si nous avons besoin de sagesse & de forces, c'est lui qui les donne, mais à ceux qui les desirent sincèrement & dans la vérité. Qu'est-ce en effet que ces prières que la vie dément ? Dieu viendra-t-il à votre secours, tandis que vous courez à votre perte ? vous cherchez le précipice, & vous voulez qu'il vous empêche d'y tomber. Ne lui demandez pas du secours contre la tentation, tandis que vous ne la fuïez pas ; de vous délivrer du mal, tandis que vous vous y livrez vous-mêmes. Si vous voulez qu'il vous écoute, sortez de cet engagement malheureux où vous êtes exposé sans cesse à trahir votre conscience. Quittez cette mauvaise compagnie qui vous corrompt ; fermez l'oreille à ces discours libertins qui vous séduisent ; ôtez à votre passion la vûe de l'objet qui vous perd. Ne demandez point des graces attachées à des précautions que vous négligez ; le recueillement, dans la dissipation ; la pureté de l'ame, dans l'air empesté du siecle que vous respirez ; le don de la continence, avec les indiscretions qui vous exposent à la violer ; la pureté du cœur, tandis que vous ne bannissez pas de votre esprit mille sales pensées qui la

souillent : c'est-là ce qu'on peut appeller tenter Dieu , mettre sa puissance à l'épreuve ; lui demander que le feu ne brûle point , & que la pierre surnage sur les eaux ; c'est lui faire enfin des prieres insultantes. Telles sont pourtant au vrai toutes ou presque toutes les prieres dont un reste de Religion fait conserver l'habitude aux moins touchés de la perfection de leurs ames , aux moins attentifs à leurs devoirs , aux plus enfoncés même dans le desordre : ce sont des prieres où le cœur n'a point de part , dont l'esprit même est absent , des prieres de routine que la seule mémoire fait prononcer aux levres. Ceux qui ne s'écotent point eux-mêmes peuvent-ils présumer que Dieu les écoute ? Ils se disent pourtant qu'ils ne cessent point de le prier ; ils s'en feroient un reproche , mais ils prient pour prier , c'est-à-dire qu'ils récitent des formules qui n'expriment point leurs sentimens & qui soutiennent à peine l'attention de leur esprit pour quelques momens. Les projets , les souvenirs frivoles , les folles idées les occupent pendant qu'ils paroissent demander ce qu'ils ne desirent point ; leurs vœux ont pour objet de tous autres besoins que les leurs. Leur

dégoût dans la priere , les distractions habituelles qu'ils y éprouvent , leur font rechercher mille singularités pour en imposer à ceux qui les regardent , peut-être pour s'en imposer à eux-mêmes. D'autres ne veulent dans leurs prieres que des expressions vives , des tours ingénieux , des pensées recherchées telles que nous en présente le livre de M. de \*\*\* , dont le cœur trop tendre a peint dans ses prieres les restes d'une passion condamnable. Fuyez ces pratiques particulieres , ces prieres peu dignes de la Majesté divine. Il en est de consacrées ; croïez-moi , elles valent au-moins celles qui vous plaisent tant ; leur simplicité fait une partie de leur mérite : car Dieu préfere un cœur humilié à la vûe de ses égaremens & qui en est véritablement touché de repentir.

Qu'on ne s'imagine point que je veuille condamner l'usage des tems marqués pour la priere , ni celui de prier longuement & avec persévérance : non. La priere ne sauroit être trop assidue ; ce n'est pas assez dire , il faut qu'elle soit continuelle : mais la priere ne consiste point dans les paroles ; c'est le cri du cœur qui doit être continuel.

D d'iiij

Nous ne sommes point sans besoins, & Dieu veut que nous les sentions ; c'est le devoir essentiel de la créature intelligente : elle doit tout au Créateur, elle lui doit son être & sa conservation. Ce seroit le comble de l'ingratitude & de l'impiété, de s'approprier tellement ce qu'elle est, qu'elle crût agir & subsister de son propre fond ; de se considérer, en un mot, comme son propre principe & sa propre fin. Ce seroit l'homme vain qui s'éleveroit au-dessus de lui-même par son orgueil, & qui ne se croiroit pas plus dépendant de Dieu, que l'ame sauvage est dépendante des hommes. De nous-mêmes, au contraire, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien ; sans Dieu tout nous manque ; il connoît nos nécessités. Ce n'est pas pour s'en instruire qu'il veut que nous le prions, mais pour nous en convaincre de plus en plus nous-mêmes, pour nous rappeler à la pensée de notre pauvreté, de notre fragilité, de notre impuissance, & pour nous retenir dans le sentiment de notre dépendance. Ce sentiment doit accompagner toutes nos actions : c'est toute notre vie qui ne doit être que comme une prière sans interruption. Nous prions quand

nous sentons ; de sorte qu'il est des circonstances dans lesquelles moins on parle , mieux on prie. Les grandes douleurs , dit - on , sont muettes. Pour ne pas abuser de cette comparaison , on avouera certainement que notre silence est quelquefois très-éloquent pour Dieu ; qu'un soupir échappé du fond de notre misère , lui dit bien : Seigneur , aïez pitié de moi , secourez - moi ! Tenons-nous donc devant lui dans cette humiliation ; reconnoissons que nous lui devons tout , que nous devons tout attendre lui ; sans cela il n'est pas de vraies prières ; & c'est dans ce sens que j'ai dit que la prière est une des parties les plus essentielles du culte de la Divinité.

Continuons de méditer sur la nature de ce culte ; effaçons de nous en former par degrés une idée parfaite , & rendons-la si claire & si familière , qu'il nous devienne comme naturel d'être religieux par une vie dont toutes les parties soient vraiment dignes du Dieu que nous adorons.



---



---

 CHAPITRE XV.

*Le culte intérieur est le vrai culte de Dieu qu'il approuve ; c'est donc le plus essentiel. Ces vérités semblent résulter des preuves seules de sa nécessité & des caractères qu'on en a recueillis. Précis de ces caractères tiré de la doctrine des anciens Philosophes : c'étoit pour eux l'unique vrai but de la Philosophie , l'unique fruit qu'ils prétendoient en retirer. Leur vie ne répondoit pas toujours à leurs maximes. Les plus sages ne pensoient pas être tels que le vrai sage , qu'ils peignoient : mais si leurs mœurs étoient corrompues , leurs lumieres étoient pures. Pensées de Pithagore & de Galien sur le vrai culte de la Divinité. Reconnoître ses grands attributs & s'y conformer. Jamais peuple n'eut plus d'attachement pour le culte sensible , que les Juifs. Leurs Prophetes travaillerent à les en desabuser. Leurs instructions firent peu d'impression sur les esprits , tant qu'ils resterent dans leur pays ; la captivité leur en fit comprendre la vérité. Ce ne fut pas néanmoins sans peine qu'on les en détacha depuis la prédication de l'Evangile , & leur esprit*

*s'est introduit & se renouvelle sans cesse dans le Christianisme. L'Évangile a néanmoins confirmé la maxime des Philosophes ; & leurs pensées & leurs expressions ont paru si justes aux docteurs chrétiens , qu'ils n'ont souvent fait que les transcrire. Maniere dont ils ont parlé des sacrifices de ceux qu'on nomme les anciens justes. Ils ont spiritualisé par emblème toutes les cérémonies , pour les réduire aux dispositions de l'ame , dont elles ne devoient être que les expressions. Il ne reste après cela que d'examiner avec exactitude quelle est la nature & le mérite du culte extérieur.*

**J**USQU'ICI je n'ai rien dit du culte extérieur, je n'ai même traité de la priere que d'une maniere peu analogue à ce culte. On peut prier en esprit & on le doit. Les reproches que Dieu faisoit à son peuple par la bouche des Prophetes , établissent avec évidence que la priere n'est rien lorsque les levres seules l'expriment , c'est le cœur qui doit la dicter : la priere n'est donc vraie que lorsqu'elle est le cri du cœur. Ajoûtons encore que ce qu'on nomme le culte intérieur est le culte que Dieu approuve principalement , qui est essentiel , puis-

que fans ce culte tous les hommages du dehors font fans mérite aux yeux de Dieu. C'est ce qui résulte des réflexions seules que nous avons faites pour établir une nécessité d'honorer la Divinité par un culte : c'est ce qui résulte encore plus clairement des caractères que ce culte doit avoir. Nous avons souvent emprunté pour les détailler, les pensées des hommes les plus éclairés & les plus sages de l'antiquité la plus reculée, de cette antiquité qui touchoit de trop près à sa source, pour ne pas avoir des lumières aussi épurées que les nôtres : que nous ont-ils appris ? écoutons-les. On ne se plaindra pas d'être accablé par un poids insupportable d'autorité. Laissons-nous donc convaincre au-moins par cette même raison qui les a tous réunis à mettre le vrai culte que l'Être souverain demande de nous dans les dispositions ou dans les affections de l'ame. C'est par l'esprit qu'on honore cet esprit ou cette Intelligence suprême qui préside à tout dans le monde, & qui réside en quelque sorte dans tous les esprits par une liaison plus étroite qu'avec les êtres incapables de la connoître. Penser de lui selon ce qu'il est, révérencer sa puissance & sa suprême majesté, se

se soumettre à tous ses ordres, dépendre de sa Providence; se confier en sa bonté; ne rien attendre de lui de ce qu'on fait être injuste & mauvais; n'admettre dans son propre esprit aucunes pensées déréglées, aucuns desirs honteux; souhaiter une raison saine, un cœur droit, un amour inviolable de la justice & de toutes les vertus. Tel est le fond de la Religion, telle est la piété solide; se rapporter tout entier à Dieu, se conformer dans toutes ses affections à ce qu'il est. On l'honore assez quand on l'imité, & cette imitation consiste à s'efforcer de lui ressembler par la prudence, par la justice, par l'équité, par la droiture, par la tempérance, & par la modération de toutes ses passions. Il faudroit des livres entiers pour transcrire à ce sujet tout ce qui nous reste des pensées des Philosophes. L'unique but de la Philosophie, l'unique fruit que nous prétendons en retirer, disoient-ils, c'est d'apprendre à penser vrai des choses divines & des humaines. Jamais la justice, la piété, la Religion pure, n'est séparée de ces connoissances; ce sont elles qui nous enseignent à honorer Dieu, à aimer les hommes, à vivre en paix avec eux sous l'empire de cet Etre sou-

verain, à lui rendre des hommages dignes de lui, par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

Je ne dis pas que la vie de ces amateurs de la sagesse répondit toujours à leurs connoissances, ils avoient leurs foibleffes & leurs vices; leurs mœurs pouvoient être corrompues, mais leurs lumieres étoient pures; ils voioient ce qu'il falloit être & ce qu'il falloit faire pour plaire à celui qu'ils reconnoissoient pour le modele des hommes. Pythagore répétoit souvent que Dieu ne demandoit point d'autre temple que notre cœur, ni d'autre sacrifice que celui de la modération de nos passions, que l'équité, que l'amour des hommes, que l'observation des loix. Ce Philosophe desaprouvoit sur-tout les sacrifices sanglans, dont Dieu, disoit-il, n'avoit aucun besoin. Son vrai culte, ajoûtoit Gallien, c'est de reconnoître ses trois grands attributs, sa bonté, sa puissance, sa sagesse, & de régler nos mœurs sur les maximes que nous tirons de ces idées pour notre propre conduite; culte de raison plus propre à l'honorer que la graisse des animaux & la fumée de l'encens.

Ici revient la réflexion que nous

avons déjà faite sur le culte sensible des Hébreux ; jamais peuple ne fut plus jaloux de la multitude des cérémonies dont Moïse les avoit , pour ainsi dire , surchargés , afin de retenir par cette grande variété ce peuple porté par son inconstance à abandonner le vrai culte qu'il venoit d'instituer ; ils croïoient que cet appareil seul de pratiques solennelles devoit plaire à Dieu , sans que leur cœur y eût part. Ils y mettoient toute leur confiance , & nous avons déjà vû pourtant que dans la suite Dieu suscita au milieu d'eux des Prophetes qui semblèrent mettre tout leur zele à les desabuser de cette erreur. Vous reclamez sans cesse , leur disoient-ils , le temple du Seigneur , & vous vous dites que ce temple est pour vous un asyle assuré contre sa colere. Ne comptez point sur ces paroles de mensonge qui ne vous serviront de rien. Si vous voulez vous rendre Dieu propice , réformez vos mœurs & vos inclinations ; rendez une exacte justice à tous les hommes ; n'opprimez point l'étranger , le pupille , & la veuve ; ne répandez point le sang innocent , Mais vous volez , vous tuez , vous commettez des adulteres , vous faites de faux sermens , vous vous éga-

rez dans toutes les mauvaises voies. Multipliez avec cela vos sacrifices, changez vos holocaustes en simples victimes, & mangez vous-mêmes celles que vous immolez. Dieu ne mange point de la chair de vos taureaux & de vos boucs ; s'il avoit besoin d'alimens, ce ne seroit pas sur vous qu'il se reposerait du soin d'y pourvoir : il est le maître de l'univers & de toutes les richesses. Aussi ne parla-t-il jamais à vos pères ni d'holocaustes ni de victimes, jamais il n'exigea d'eux rien de pareil, il n'en eut pas même la pensée ; ce qu'il leur demanda ce fut d'être dociles à sa voix, d'obéir à ses préceptes, de marcher dans les voies droites qu'il leur prescrivait ; ils ne l'écoutèrent point, ils ne voulurent point recevoir les règles de vie qu'il leur donnoit. Ils continuèrent de suivre leurs inclinations dépravées, & jusqu'ici vous avez marché sur leurs traces : vous êtes donc un peuple sans Religion, vous n'en avez point de justes idées ; elle n'entre pour rien dans votre conduite & dans vos discours, & vous venez vous présenter à Dieu dans un temple qui porte son nom ; vous croiez l'y trouver. Sachez que le ciel est son trône & que la terre est

est l'appui de ses pieds. Quelle maison lui bâtirez-vous ? en quel lieu voulez-vous qu'il habite ? Il a tout fait, il est par-tout. Mais trouvez-lui dans le monde un esprit qui sente sa propre indigence & le besoin qu'il a des secours de cet arbitre de ses destinées ; un cœur brisé par le regret de ses infidélités, une ame toujours pénétrée de respect pour ses divines loix, toujours tremblante à la pensée de ses jugemens ; ce sera de ce côté-là qu'il tournera ses regards ; ce font-là les hommages qu'il attend de vous.

Ce n'est ni sans dessein ni sans besoin que j'affecte de remettre ces reproches & ces instructions sous les yeux de mes lecteurs ; un grand nombre est peut-être sur ce sujet aussi Juif & plus Juif que les Juifs mêmes. Ce peuple en parut peu touché dans son propre pays ; mais quand il fut emmené captif à Babylone ; quand il se vit sans holocaustes, sans oblations, sans sacrifices, sans encensemens, sans temple, & sans autel ; il comprit enfin que ce n'étoit point-là le culte dont Dieu se trouvoit honoré ; qu'il y avoit pour lui plaire d'autres victimes & d'autres sacrifices ; que c'étoit par les regrets du cœur &c.

par l'humiliation de l'esprit qu'on se le rendoit favorable ; leurs prieres devinrent plus éclairées & leurs sentimens plus purs. Nous nous présentons à vous, disoient-ils, avec un cœur contrit, avec un esprit humilié ; recevez-nous, Seigneur, & que notre sacrifice vous soit plus agréable que si nous vous offrions un holocauste de béliers, de taureaux, & de mille agneaux gras. Ce n'étoit pas encore assez dire ; il falloit ajoûter que sans le sacrifice du cœur, Dieu n'en recevoit aucun autre, parce qu'aucun autre n'étoit vraiment digne de lui.

Le persuaderai-je à de nouveaux Juifs avec moins de peine qu'aux anciens ? ce ne fut que par degrés qu'on détacha ceux-ci de cette multitude de minuties dont leur premier culte étoit embarrassé : c'étoit un joug qu'eux & leurs peres n'avoient pû porter ; mais ce joug leur plaisoit. L'homme frappé par des dehors sensibles, ne consent pas aisément qu'on réduise toute la justice aux dispositions de l'ame. Ne plus être circoncis, ne plus laver son corps & ses habits pour des souillures qui n'étoient que légales, ne plus rien reconnoître d'immonde dans les créatures, manger indifféremment de tout avec action de

graces, ne plus compter pour rien toutes les autres impuretés que leur loi leur défendoit, en regarder les observances comme inutiles à la sanctification : voilà ce qui desespéroit les Juifs aussi vains qu'opiniâtres. Ils croioient voir leur gloire & leurs mérites s'évanouir ; leur présomption étoit humiliée de ne pouvoir plus mettre leur confiance dans des pratiques incapables de les rendre meilleurs : & ne voions-nous pas régner sous nos yeux ce même caractère & ce même empressement, pour des frivolités bien moins raisonnables & bien moins autorisées. On a le malheur d'être conduits par des guides aveugles, & puis on s'en fait une habitude, une complaisance, une assurance qui ne se défie point des fausses promesses. Pour ces sortes d'esprits, c'est encore une énigme de dire que la Religion consiste dans la foi qui opere par la charité, c'est-à-dire dans cette vûe de Dieu qui nous fait remplir par amour tous les devoirs de la justice, selon la différence des engagements où nous nous trouvons ; réprimer tous les desirs déréglés ; retrancher tout ce que S. Paul appelle les œuvres de la chair ; fuir l'intempérance & l'impudicité, les inimi-

tiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les violences, les injustices; être sobre, modéré, chaste, désintéressé, bienfaisant, doux, humain, patient, pacifique, équitable, fidele à sa parole; mettre sa confiance en d'autres œuvres, en des inventions humaines, c'est vouloir établir sa propre justice; c'est se faire une idée de sainteté toute autre que celle que Dieu demande de nous. Redisons-le, il est esprit & veut être adoré en esprit.

Tel fut le culte que la nature & la raison suggérèrent dans tous les tems à ceux qui reconnoissent plus distinctement la suprême Divinité dans la confusion des Religions idolâtres; tel fut le fond du culte Chrétien, quand il se fut épuré des idées Judaïques. L'Evangile avoit confirmé sur ce sujet la maxime de la Philosophie, que le culte de Dieu devoit être analogue à sa nature; c'est-à-dire qu'un esprit demandoit de nous un culte spirituel: en conséquence, les pensées & les expressions des Philosophes sur ce sujet parurent si justes & si conformes aux relations que nous avons avec celui qui nous a créés intelligens, que les plus éclairés des docteurs chrétiens n'ont souvent fait que les adopter.

Quand ils vinrent à réfléchir sur les oblations que ceux qu'on nomme les justes de l'ancien Testament, faisoient au Seigneur, ils comprirent qu'il falloit rectifier les idées vulgaires qu'on s'en étoit formées. Ce qui plaisoit à Dieu, dirent ils, dans ces anciens sacrifices, c'étoient moins les victimes que l'ame innocente & le cœur droit de ceux qui les offroient. *Dieu regardoit Abel avant de regarder ses dons.*

Ils en usèrent de même à l'égard de tout l'appareil grossier du culte Mosaique ; ils essaierent de le spiritualiser par la méthode des emblèmes & des figures, c'est-à-dire qu'ils proposerent toutes les dispositions de l'ame qui forment le vrai culte, sous les images & les noms des observances superficielles qui n'avoient pû sanctifier ceux qui les pratiquoient. J'ai donc crû que rien ne seroit plus convenable que de donner en cet endroit un précis de ces sortes d'instructions, pour désabuser ceux qui prennent encore ici le change, & pour contenir le penchant illusoire qui les porteroit à faire revivre parmi nous tout le Judaïsme & toutes les superstitions idolâtres. Que les disciples écoutent donc un moment leurs anciens maî-

tres. Des mœurs innocentes, disent les Peres de l'Eglise, une vie pénitente, c'est pour le ciel le sujet d'une fête qui ne passe point. Le vrai temple de notre Dieu, c'est l'ame fidele; les hosties qu'il aime, c'est une volonté soumise à la sienne, des vûes pures, des sentimens droits: on le prie, quand on vit dans la pratique du bien; on lui fait des libations, quand on cultive la justice; on se le rend propice, quand on s'abstient du mensonge & de la fraude; on lui immole une victime agréable, quand on sauve un homme de la misere ou de la mort. S'il faut à Dieu quelque maison, c'est celle de notre cœur qu'il veut, c'est celle-là dont nous devons aimer la beauté, que nous devons orner de toute la candeur de l'innocence; c'est-là que nous devons l'attirer par la parure de toutes les vertus; par une humilité respectueuse, par une confiance vive, par une charité toujours ardente & toujours agissante, par des desirs sans cesse élevés vers lui; c'est-là qu'il doit recevoir le sacrifice de nos abaissemens & de nos louanges; c'est de-là que l'encens de nos prieres doit s'élever jusqu'à son trône, pour en faire descendre sur nous ses bienfaits; c'est

là que nous devons en célébrer la mémoire par une gratitude éternelle. Eh, pourquoi fortirions-nous de nous-mêmes, tandis que nous y trouvons & l'objet de notre culte & la matière de tous nos hommages ? Son culte enfin, c'est un culte de l'esprit & du cœur, une conscience pure, des affections réglées, un anéantissement profond en sa présence, un sentiment de vénération, de dépendance, d'amour, d'attention perpétuelle sur tout ce qui peut lui déplaire en nous. Une très-bonne âme ; dit Lactance, est le plus beau culte de Dieu ; son culte le plus religieux, c'est de l'imiter. Tout ce culte se concentre dans le soin d'éviter le mal & de faire le bien.

Que tous ces témoignages réunis concourent donc à nous affermir dans ce sentiment naturel, que la Divinité ne peut être honorée comme il faut que par un culte conforme à ce qu'elle est. Ce culte est un culte d'intelligence, une attention de l'esprit à discerner en tout quelle est sa volonté sur nous, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui tend à notre perfection.

Quel est donc après cela le mérite des hommages sensibles ? sont-ils nécessaires ? quels sont les plus conven-

bles ? en est-il dans lesquels on puisse mettre une confiance solide ? ce sont des questions qu'il est essentiel de discuter avec quelque exactitude. Il n'est que trop ordinaire de faire consister toute la Religion dans des pratiques ; c'est presque toute la piété des peuples qui se laissent mener par les sens ; & cette illusion devient d'autant plus dangereuse , qu'elle fut de tout tems entretenue par l'intérêt de ceux qui se font dits les médiateurs entre les hommes & Dieu ; comme si sans les secours étrangers , chaque homme n'avoit pas un commerce direct avec lui ; comme s'il ne pouvoit pas se sanctifier par une adoration toute renfermée dans son propre cœur.

---

## CHAPITRE XVI.

*Si nous étions de purs esprits , toute notre Religion se renfermeroit au-dedans de nous ; mais unis à des corps , nous avons des affections dont il nous est naturel de donner des démonstrations sensibles : c'est ainsi que nous en usons avec nos égaux , selon que nous sommes affectés*

*sectés pour eux , ou que nous les croions affectés pour nous. Nous leur donnons des témoignages marqués de notre bienveillance , de notre reconnoissance , de notre vénération , de notre repentir ; nous leur faisons des présens , nous leur rendons des honneurs , nous les louons , nous les prions pour nous attirer leurs bonnes graces , ou pour les recouvrer : ce sont des devoirs que nous nous imposons. Ces devoirs sont une partie de notre justice à leur égard , & celle que nous devons à Dieu. La piété nous inspire les mêmes sentimens & les mêmes façons d'agir. Telle est l'origine des premiers hommages du culte extérieur. Les hommes nés pour la société se réunirent dans ces hommages , & le culte devint public : ainsi se formèrent les différentes Religions qu'on a vû régner partout dans le monde. Les plus anciens adorateurs n'eurent point de temples. Dieu peut être honoré dans toutes sortes de lieux. Toutes les pratiques de ces sortes de cultes étoient de même arbitraires , & tiroient tout leur mérite des sentimens qu'elles représentoient , tout y étoit simple ; les premiers auteurs des cérémonies en étoient eux-mêmes les ministres. Les Egyptiens furent les premiers à faire un ordre particulier de*

*Prêtres; cet usage fut adopté, & de-là vinrent les principaux abus du culte extérieur; les Prêtres y mêlerent leur intérêt particulier, & multiplierent les oblations, dont le profit leur revenoit. Le plus grand mal fut de les faire regarder comme des moïens efficaces par eux-mêmes pour obtenir de Dieu des graces particulieres, ou pour effacer les fautes commises. Par-là les Religions les plus sages dégènererent encore en superstitions; c'est sur quoi chacun doit s'examiner, pour ne pas s'apuier sur une idée vaine de la Religion qu'il professe,*

**S**I nous étions réellement de purs esprits, tout le langage figuré du Chapitre précédent se vérifieroit à la lettre, toute notre Religion se renferméroit au-dedans de nous; Dieu n'auroit point d'autre temple que nous-mêmes; nous serions & le lieu & l'autel du sacrifice; & nous présenterions pour hommage à la Divinité la pureté de nos sentimens, la droiture de nos desirs, un amour ardent pour sa gloire; Dieu seul seroit l'objet de nos affections, Cet hommage doit donc être au-moins la base d'un culte digne de lui; c'est ce que nous venons d'établir par le suffrage de tous

ceux qui s'en sont formé des idées exactes. Mais unis à des corps, nous avons des affections dont il nous est naturel de donner des démonstrations sensibles ; c'est par-là que notre commerce avec nos égaux s'entretient : s'ils nous ont fait du bien, si nous les aimons, si nous les respectons, si nous leur avons déplu, nous nous sentons portés à leur donner des témoignages marqués de notre reconnoissance, de notre bienveillance, de notre vénération, de notre repentir ; nous leur faisons des présents, nous leur rendons des honneurs, nous les louons, nous les prions, nous nous soumettons à des satisfactions pour recouvrer leurs bonnes graces & leur amitié : ce sont des devoirs que nous nous imposons à leur égard, & qui font même une partie de notre justice.

Nous avons vû que cette justice étoit le nom que quelques Philosophes donnoient à la piété que nous devons à Dieu. Nous ne le voions point, mais nous sentons que nous lui sommes redevables de tout ce que nous sommes & de tout ce que nous possédons. La pensée de ce qu'il est pour nous & de ce qu'il est en lui-même, forme dans nos esprits une image de puissance, de

grandeur, de majesté, de bonté, qui nous le fait paroître infiniment louable. Nous ne pouvons nous desavouer que nous l'offensons, quand nous démentons par notre conduite les notions de bien & de mal qu'il a gravées dans nos cœurs. Nous craignons sa disgrâce, & nous concevons tout l'intérêt que nous avons de l'apaiser pour prévenir ses châtimens ou pour les détourner.

Tous ces sentimens resteront-ils donc renfermés au-dedans de nous, sans se manifester au-dehors ? Il semble que notre constitution nous ait instruits autrement : il nous étoit naturel d'agir selon ce que nous sommes. Ne soïons donc point surpris de voir les premiers hommes offrir à Dieu les premices de leurs fruits & les premiers-nés de leurs troupeaux ; c'étoit lui dire : *Vous êtes mon Dieu, Seigneur, & vous n'avez pas besoin de mes biens ;* mais je les tiens de vous, que puis-je vous rendre par retour ? agréez cet effort impuissant de ma gratitude. Je vous suis inutile, mais je dois être reconnoissant de vos dons, & mon cœur aime à le paroître. C'est ainsi que nous voïons les petits venir offrir un panier de fraises ou de pêches aux grands qui les ont secourus dans

leurs besoins, ou qui leur ont rendu des services signalés. La reconnoissance est pour une ame bien née, comme un poids dont elle cherche à se décharger. L'homme ne devient ingrat pour Dieu que par une dépravation consommée : Caïn ne l'étoit pas encore, ou ne vouloit pas le paroître.

On ne peut pas juger par le récit de Moïse, si les deux freres offroient séparément leurs présens particuliers, ou s'ils les offroient ensemble; ce dernier usage est le plus naturel à présumer. Les hommes sont nés pour la société, les sociétés se formerent entre eux à mesure qu'ils se multiplierent; ce furent alors comme de petits corps dont les membres devoient être animés du même esprit; celui de la Religion qui fut toujours le plus fort & le plus étroit de leurs liens, leur inspiroit d'honorer Dieu d'un culte commun, pour manifester tous les sentimens que nous venons de donner comme l'origine de cette sorte de culte. Persuadés que tous les biens dont ils jouissoient étoient des bienfaits du maître du monde, ils s'unissoient pour l'en remercier, pour l'en benir, pour exalter sa puissance & reconnoître ses bontés. Le tems des récoltes

étoit pour eux un tems d'actions de grâces ; chacun s'empressoit de concourir à la gratitude publique par ses offrandes particulieres. S'il arrivoit quelque prodige étonnant dans le cours de la nature ; ou quelque secours inespéré ; si l'abondance succédoit à la stérilité ; si les sécheresses ou les inondations desoloient les campagnes ; si les insectes les ravageoient ; si d'autres calamités affligoient les peuples , ils reconnoissoient en tout la main du Tout-puissant. C'étoient pour eux de nouveaux sujets de lui donner des témoignages sensibles de leur vénération , de leur joie , de leur douleur , & de tous les sentimens que sa faveur ou sa disgrâce produisoient dans des cœurs naturellement religieux.

Enfin le besoin que tous les peuples ont senti qu'ils avoient de la Divinité , les porta à former les différentes Religions du monde , ou l'appareil des différentes cérémonies qui les distinguèrent : par-tout on en découvre des vestiges. Ces peuples mêmes ignorés de tous les autres peuples pendant tant de siècles , ces peuples nouveaux pour nous que nous apellons sauvages , veulent adorer comme nous l'Être suprême ou le *grand Esprit* ; ils ont leur culte & leurs

cérémonies mêlés de réjouissances, d'actions de grâces, & de prières. Ils n'ont point de temples, il est vrai ; mais ils ne peuvent être blâmés en ce point : ne reconnoissons-nous pas comme vrais adorateurs les premiers hommes, les patriarches qui s'assembloient dans des lieux découverts, au milieu des campagnes que la Providence fertilisoit pour eux ? l'aspect du ciel leur suffisoit pour leur faire considérer Dieu comme présent à leurs hommages.

On dit que les Egyptiens furent les premiers qui consacrerent un lieu particulier au culte de la Divinité. Les Hébreux pendant près de cinq cens ans depuis leur sortie de l'Egypte, n'eurent que leur tabernacle qui n'étoit que comme un temple portatif où le peuple ne pouvoit s'assembler. Les Perses ne consentirent encore que long-tems après à la construction d'un vrai temple ; ils trouvoient qu'il étoit peu digne de la majesté de Dieu de vouloir comme le renfermer dans une maison bâtie de la main des hommes. Salomon même en faisant la dédicace de son temple, confirme cette ancienne maniere de penser ; malgré la richesse & la grandeur de ce superbe édifice, il le reconnoît

F fiiij

cependant indigne de celui qui doit y résider. On peut donc dire en général que les temples sont moins bâtis pour Dieu que pour les hommes ; c'est pour les réunir tous ensemble pour l'adoration publique ; c'est pour l'édification générale de la Société ; mais ce monument public & cet acte de religion commune n'empêche point que tous les autres lieux ne soient également propres à rendre à Dieu le culte intérieur, dont l'extérieur n'est que le symbole. Aïez une ame bien pénétrée de sa dépendance, qui sente qu'elle n'est qu'en Dieu & pour Dieu tout ce qu'elle est ; qui fache lui rapporter toute la gloire de ses dons ; qui lui dévoue toutes ses pensées, toutes ses affections, qui se soumette sans répugnance à tous ses ordres, qui s'abandonne à ses soins pour tous les besoins de la vie plus qu'à ses propres travaux ; qui fasse de sa Loi la regle de tous ses sentimens & de toutes ses œuvres ; qui ne desire rien hors de lui dans le monde, & qui souhaite ardemment de se réunir à lui pour jamais. Avec ces dispositions, on l'adore bien partout ; on l'adore bien dans les temples ; on l'adore bien dans sa maison, dans son champ, dans les occupations du

jour & dans le repos de la nuit, dans tous les momens, en un mot, & dans toutes les situations. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier : en tous lieux & en tout tems Dieu n'a de prédilection que pour les adorateurs sinceres.

Quand cette sincérité commença de se manifester par des actions sensibles, on offroit au Créateur une partie de ses dons comme pour lui rendre hommage du tout. C'étoient quelques épis choisis, quelques poignées de froment ou de farine, un peu d'huile ou de vin qu'on répandoit dessus. Ailleurs on offrit quelques agneaux ou quelques jeunes brebis. La reconnoissance se satisfaisoit par ces petits sacrifices dont elle faisoit tout le mérite, & dont elle sentoit qu'il ne revenoit rien à Dieu ; tout leur prix consistoit dans l'aveu qu'on faisoit par là de lui tout devoir ; les autres sentimens se manifestoient par d'autres signes. On élevoit les yeux & les mains vers le ciel ; on se mettoit à genoux ; on se prosternoit devant la suprême Majesté qui remplissoit le ciel & la terre ; on imitoit tous ces dehors tristes des cœurs affligés, quand on croïoit avoir mérité sa disgrâce & ses châtimens : mais ce qu'il ne faut point per-

dre de vûe , c'est que tous ces signes étoient arbitraires.

Aussi voïons-nous que chaque Nation diversifia son culte selon son génie , selon ses goûts , selon la maniere dont les objets l'affectoient , selon l'usage de parler par actions qui s'introduisit chez tous les peuples , & d'où toutes les cérémonies du commerce civil sont venues. Chez les uns on demeure la tête nue par respect , & chez d'autres on se couvre ; tout cela donc est en soi fort indifférent. On ne doit pas penser que Dieu prît plus de plaisir à l'immolation d'un bœuf qu'à celle d'un poulet ; qu'on parût devant lui debout ou la face contre terre , l'hommage étoit d'égale valeur à ses yeux , quand il partoît de ce profond abaissement de cœur , qui réduit en quelque sorte l'homme au néant dont il fut tiré ; quand il étoit inspiré par ce sentiment de gratitude qui ne s'attribue rien des bienfaits de son Auteur ; quand il étoit accompagné de cette soumission sincere à ses volontés , qui ne veut rien que ce qu'il ordonne , qui ne se permet rien de ce qu'il défend ; & de ces desirs pressés qui le lui font chercher incessamment comme son bien suprême , & l'unique objet de son bonheur.

Donnez-moi donc , disoit un Poëte sage , un cœur plein de droiture & les mouvemens saints d'une ame ennemie de tout vice , d'une ame fortement affermie dans le bien ; donnez-moi ces vertus , & je ne craindrai point de n'aller offrir dans les temples que de la fleur de froment. C'étoit ainsi que Perse rappelloit les Romains à la simplicité de leur ancien culte. Romulus avoit accoutumé ses nouveaux citoiens à ne se former que des idées sublimes de l'Etre suprême ; Numa , son successeur , les affermit dans ces idées , persuadé que Dieu demandoit des hommes plus de sentimens que d'offrandes. Il réduisit le culte qu'il lui fit rendre à tout ce qu'il y avoit de moins pompeux. Sa religion , dit Tertullien , fut pauvre & frugale ; les Autels n'étoient formés que de gazons mis les uns sur les autres ; les vases pour les libations & pour les encensemens étoient de terre : on retrouve la même simplicité dans tous les anciens cultes , & chez les peuples où la simplicité des mœurs s'est conservée. Nos Sauvages n'offrent rien à Dieu de vivant ; leurs présens sont du prix le plus vil , & leurs hommages les plus marqués sont les actions de grâces & les prières.

Mais que dirons-nous du culte des Chrétiens ? Rien de plus simple & de plus sage : J. C. dit S. Augustin , lia la société de son nouveau peuple par des mysteres & par des cérémonies en très-petit nombre, & d'une observation très-facile. Ce ne fut plus cette multitude de cérémonies gênantes & périodiques, dont Moïse avoit eu ordre de charger le culte judaïque. Il est bon de le faire remarquer , pour avertir quelques-uns de ceux qui font profession du Christianisme , sans trop le connoître , en combien de manieres ils s'écartent quelquefois de son premier esprit. Il leur seroit facile alors de juger si leur culte est digne du nom de ce culte en esprit qui leur fut si fort recommandé. D'où vient à la multitude ignorante la confiance qu'elle a souvent dans des frivolités plus puérides & plus absurdes peut-être que celles qu'on reproche à l'aveugle antiquité , sinon des fausses idées qu'elle a de son culte & de la grandeur de celui qui en est l'objet ?

Les premiers auteurs, ou ceux qui donnerent les premiers exemples du culte extérieur, en furent eux-mêmes les ministres : eux-mêmes ils faisoient leurs offrandes & leurs cérémonies ; &

quand d'autres commencèrent d'y participer, ils se réservèrent ce même honneur ou ces fonctions chères à leur zèle. Il étoit naturel que les chefs des familles ou des sociétés le fussent en même-tems de la Religion, qu'on a toujours considérée comme le plus important des intérêts communs. Le même homme étoit donc à-la-fois le Général des Armées, le Juge & le Prêtre du peuple qu'il gouvernoit; il falloit encore que ces trois qualités fussent réunies dans les Rois de Perse, & ce n'étoit qu'un reste de l'usage qu'on avoit vû régner chez les plus anciennes Nations. Les Egyptiens sont les premiers chez qui nous trouvions un ordre de Prêtres subordonnés à la Puissance roïale. Moïse enchérit sur cet établissement qu'on vit depuis devenir comme universel. Il étoit difficile que dans les grands Etats les Princes pussent suffire seuls à toutes les fonctions de la Religion, sur-tout quand elles se furent multipliées.

Or comment se multiplierent-elles? Ce seroit une entreprise infinie de vouloir en alléguer toutes les causes, & peut-être même un travail fort inutile de les rechercher. On peut donner ici de la vraisemblance aux conjectures;

mais les vérités de fait demandent des preuves authentiques qui peuvent nous manquer. Les Langues qui sont des sons arbitraires imaginés pour exprimer nos pensées furent toutes très-bornées dans leur origine. Il fallut suplérer par des analogies à la disette des expressions propres. On disoit chez les Hébreux *la main de la langue & la bouche d'une épée*. Les affections religieuses étoient de même trop diverses pour être représentées par un petit nombre de signes. On voulut honorer Dieu dans tous ses attributs, & chacun demanda quelque signe ou quelque action particuliere qui manifestât au-dehors le sentiment qu'il inspiroit. Les Egyptiens furent les plus féconds dans ces sortes d'inventions : mais sans rechercher en quoi les autres Nations purent les imiter, on voit partout que ce furent les Prêtres qui suggererent la multiplicité des offrandes & des autres pratiques religieuses.

Leurs intérêts s'y trouvoient mêlés ; ils avoient leurs portions assignées dans les Sacrifices ; & quelque bien rentés qu'ils fussent en divers lieux, leurs fonctions leur furent toujours un prétexte d'avarice. Ces fonctions qu'on nommoit saintes, les rendoient respectables. A ce

titre ils se donnerent, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, pour les médiateurs des peuples. Ils affecterent d'avoir avec Dieu des communications secrètes; ils se disoient les interpretes de ses volontés. Cette fourberie leur fit inventer des oracles & des prodiges, pour accréditer les lieux de leur ministère, & pour se faire un plus grand nombre de tributaires. Peu satisfaits du profit qui leur revenoit des oblations établies par la convention des sociétés civiles, ils encouragerent les particuliers à des offrandes propres dont ils auroient tout le mérite. La simplicité des temples & des autels ne leur parut pas assez lucrative; ils transporterent à Dieu les passions humaines, & suggérèrent que la richesse & le faste d'un plus pompeux appareil lui plairoit davantage; l'or & l'argent furent introduits dans les Sanctuaires; on imagina des trésors ou des dépôts de contributions pour les entretenir, & dont l'usage étoit remis à la disposition des dépositaires. Ceux-ci ne manquerent pas d'exagérer le mérite des dons volontaires; les Prêtres Juifs le porterent jusqu'à décider qu'ils dispensoient des secours les plus indispensables que les parens devoient à leurs

parens. Tous les peuples donnerent dans le piège de la magnificence & des riches ornemens; & les plus éclairés, disons ceux qui devroient l'être, ne s'en sont pas défendus. Il en est un très grand nombre dont la ferveur d'imagination ne se soutient pour quelques momens, que par l'appareil des lieux & par la pompe des cérémonies. Ils ont vû de belles choses, ils les ont admirées, c'est-là pour eux tout le fruit des exercices publics de la Religion, qui ne leur en inspirent d'ailleurs aucun sentiment: ce sont pour eux des spectacles dont les impressions ne vont pas au-delà de leurs sens.

Mais le changement le plus dangereux qui soit arrivé dans le culte extérieur, n'est pas d'avoir crû le perfectionner en l'ornant, comme s'il avoit pû devenir plus agréable à Dieu par la multiplication des cérémonies. Il est vrai que par une suite de ce zele aveugle, la Religion semble être devenue par-tout une Religion comme purement théâtrale, & que ce qui n'en étoit que l'ombre en est regardé comme le corps. Au fond pourtant le grand desordre & la méprise essentielle, c'est de prendre en effet les symboles pour les choses mêmes.

mêmes. Pour les accréditer de plus en plus, on entreprit de se persuader ou de persuader aux autres que les signes opéroient par eux-mêmes ce qu'ils ne faisoient que représenter. On leur donna des vertus propres & particulieres à chacun, telles que les vertus physiques qu'on imagine ou qu'on admet dans les corps. Les eaux sur tout eurent la propriété de laver toutes les taches des plus grands crimes. Les Sages de tous les tems se moquerent de ces imaginations ridicules. Qu'on se rapelle à ce sujet le trait d'Ovide, que j'ai déjà cité : nos Peres, dit ce Poëte, croïoient que tous les forfaits & les causes de tous les maux pouvoient être abolies par ces sortes d'expiations. Les Grecs croïoient tout de même que par les aspersions de leurs eaux lustrales les coupables étoient purifiés de toutes leurs fautes. *O gens trop faciles à croire, qui vous laissez persuader que la tache d'un homicide peut être effacée par l'eau d'un fleuve !* Ce même Poëte nous apprend comment l'illusion se formoit sur la proportion des victimes avec les effets qu'on se promettoit de leur sacrifice : on offroit pour la santé d'un enfant les entrailles d'une truie de deux mois. C'étoit cœur pour

Ovide,  
Fast. 2.

cœur ; c'étoit une ame vile qu'on offroit pour une meilleure. Eh quoi donc, ajoûte Perse, vous croiez acheter la faveur de Dieu par un poulmon, par des intestins gras ? O ames stupides, vous formez-vous des idées assez basses de la Divinité, pour vous flater de lui plaire par ces ordures dont votre criminelle sensualité se repaît ?

Il seroit aussi fatigant que superflu d'accumuler ici de nouveau toutes les pensées des esprits éclairés contre cette illusion capitale du culte extérieur. Il est évident par leur témoignage unanime, & par la nature même des choses, que les pratiques sensibles n'ont point d'autre mérite que d'être les signes ou les démonstrations des sentimens du cœur. Indépendamment donc d'une plus longue discussion, nous pouvons poser pour principe fondamental, que quiconque enseigne ou croit que ces pratiques operent par elles-mêmes sur les ames, est un homme séduit, s'il n'est pas lui-même un séducteur. C'est par cette fausse persuasion que les Religions les plus sagement établies dégénèrent presque toutes insensiblement en pure superstition. Voïons donc enfin ce que c'est, afin que ceux qui tombent

dans ce défaut, aprennent à se le reprocher, & ne croient pas qu'ils honorent Dieu par un culte au moins inutile, quand même il ne seroit pas injurieux.

Ce doute vaut bien qu'on l'examine avec toute l'attention dont on est capable : il s'agit du plus grand de nos intérêts, & la méprise est rarement tout-à-fait excusable, parce que l'ignorance entière est rare. S'il ne falloit en décider que par préjugé, il est peu de gens que leurs préjugés propres ne dussent disposer à les examiner plus attentivement & de meilleure foi. Tous croient communément leurs dévotions les plus solides, & leurs opinions les mieux fondées ; ils aperçoivent comme au premier coup d'œil les vices de celles des autres. Qui leur a répondu que celles qu'ils ont adoptées n'en ont point ; qu'ils ne les ont pas reçues trop à l'aveugle ; qu'ils n'ont pas été trop prévenus en faveur de ceux qui les leur ont inspirées ; que ce n'est pas l'amour-propre qui leur a fait donner la préférence, parce qu'elles sont plus conformes à ses goûts ; qu'ils ne s'en sont pas enfin trop entêtés par l'habitude pour en juger avec desintéressement ? Qu'ils consentent donc au moins à les examiner

de nouveau par les principes , & qu'ils soient prêts à reconnoître de bonne-foi leur méprise : la vérité se manifeste plus aisément à ceux qui l'aiment.

---

## C H A P I T R E X V I I .

*L'étymologie du nom de superstition n'est pas assez sûre pour nous donner par ce seul terme une idée complete. Il exprime comme celui de Religion une assemblée de dispositions , mais si différentes les unes des autres , que les esprits attentifs les ont toujours distinguées comme par instinct les unes des autres. La méprise générale des superstitieux est d'attacher aux exercices du culte extérieur une vertu réelle qu'ils n'ont pas , & qu'ils ne peuvent avoir. La raison le leur dit. Les corps n'ont point d'action propre sur les ames ; ils ne peuvent former en elles des dispositions nouvelles , ni changer les anciennes ; & tout ce qu'on nomme superstition tend à persuader le contraire. C'est ce qu'on prouve par des exemples ; & de quelque religion qu'on les tire , ils peuvent s'appliquer à toutes. Comparaison des superstitions romaines & judaïques : elles son*

toutes caractérisées par des erreurs, par des ignorances, par des illusions, par des impostures, par de fausses idées qu'on se fait des attributs de Dieu. On croit lui plaire en faisant ce qu'il défend, en préférant ses propres institutions à ce qu'il commande. On fait des maux réels pour en éviter d'imaginaires. On croit l'appaiser par des offrandes précieuses ; on imagine des formules de prières pour arrêter sa colere, & pour l'empêcher de punir. Tous les charlatans en fait de religion, ont pour cela des spécifiques. On donne à l'Etre souverainement parfait, tous les vices des hommes & leurs mauvaises humeurs. De-là les cultes inquiets, qui se surchargent sans cesse de nouvelles prières hors d'œuvre, & sans cesse répétées, comme pour mettre à-bout le Dieu tout-puissant, comme pour le mettre hors d'état de récompenser tout ce qu'on fait pour lui ; de-là les cultes cruels qui font agir contre la nature. Raison ou détail de tous ces vices de la superstition : il conduit à se faire des idées plus exactes du culte vraiment digne de Dieu. Caractere de ce culte. Instruction tirée d'un Prophete, qu'on adresse aux superstitieux.

**L**E nom de superstition ressemble à celui de religion : ce ne sont point de ces termes qui réveillent dans notre esprit l'idée précise d'un objet simple en lui-même, ou que nous avons simplifié par des abstractions, tels que les noms des vices & des vertus, qui nous représentent certaines dispositions particulières à l'égard de certains objets. C'est au contraire un assemblage de dispositions que nous avons réunies sous un seul terme pour exprimer leur concours à former une disposition générale qui les renferme toutes. Or il y a tant de différences entre les idées exprimées par les deux termes que nous comparons, que l'une est honorable & l'autre deshonorante. Dire de quelqu'un que c'est un homme religieux, c'est le louer ; dire qu'il est superstitieux, c'est le blâmer.

Remarquons même d'abord que cette différence est comme gravée dans les cœurs, & qu'elle s'est fait sentir de tout tems aux esprits attentifs. Ce ne sont pas seulement les Philosophes, disoit Cicéron, ce sont nos Ancêtres, nos Législateurs, & nos Magistrats qui se sont aperçus de la distinction qu'il fal-

loit faire de la Religion & de la superstition.

Mais qu'est-ce enfin que la superstition ? Je l'ai déjà dit : l'étymologie de ce mot est trop incertaine, & son sens trop vague pour fixer l'idée du vice ou des différens vices qu'il renferme. La méprise générale des superstitieux est d'attacher aux exercices du culte extérieur une efficacité réelle qu'ils n'ont point & ne peuvent avoir. Que le Juif lave sans cesse ses habits & sa peau, sa chair en sera plus propre ; mais sa conscience en sera-t-elle plus pure ? Les corps ont-ils quelque action sur les ames ? Toutes ces purifications étoient donc inutiles, si le repentir ne les précédoit ou ne les accompagnoit. Elles n'étoient instituées que pour représenter cette disposition du cœur selon l'usage des Orientaux, d'inculquer ce qu'ils vouloient dire par des gestes, par des actions, ou par ce qu'on a nommé des cérémonies. On plongeoit les hommes dans l'eau pour leur apprendre qu'ils ne pouvoient plaire à Dieu que par la pureté de l'ame. En vain se confessoient-ils pécheurs, si la sincérité de cet aveu n'étoit pas attestée par le changement de leurs inclinations & de leurs œuvres.

Mais les hommes aiment les pratiques faciles qui ne gênent point leurs passions ; ce qui frappe leurs sens s'imprime plus fortement dans leurs esprits que les idées pures ; & de-là leur penchant pour les cultes les plus frivoles , pour ces cultes dont on peut dire qu'ils honorent Dieu du bout des levres , tandis que le cœur est bien loin de lui. Les séducteurs ou les faux docteurs les trouvent toujours prêts à recourir aux dévotions nouvelles , pourvû qu'ils leur en promettent des effets conformes à leurs desirs , ou proportionnés à leurs besoins. Les malades impatiens & les plus desespérés donnent aisément leur confiance aux charlatans aux assurances d'une guérison prompte ou qui les soumette à peu d'épreuves ; rien ne leur est suspect. Les enfans adorent des dieux que leurs peres n'ont point connus : c'est ce que nous avons remarqué de tous les anciens cultes. Ils étoient simples dans leur établissement , & dans leurs progrès les superstitions n'ont plus eu de bornes. Celles dont on n'auroit pû rendre la moindre raison dans leur origine , devinrent à la fin les plus autorisées : entreprendre alors de les réformer,

former, c'est aux yeux des superstitieux s'en prendre à la Religion même.

C'est l'embarras où les sages Romains se trouverent ; rien n'étoit chez eux plus dénué de raison que la confiance du peuple dans les augures ou dans les présages qu'on tiroit des entrailles des bêtes ou du vol des oiseaux ; mais il fallut en laisser subsister l'usage pour ne pas troubler la République. Il y avoit en certains endroits des faiseurs d'almanachs, qui se vantoient de discerner quand les nues renfermoient de la grêle ; ils l'annonçoient, & que pensez-vous qu'on faisoit ? Se couvrir de casaques ou de manteaux de peaux, c'eût été ce qu'il y avoit de plus sage. Point du tout : chacun s'empressoit d'immoler pour soi-même soit un poulet, soit un agneau ; comme si les nuées eussent été bien friandes de sang. Vous en riez, disoit Sénèque, mais vous rirez encore plus, si je vous dis que ceux qui n'avoient point d'autres victimes se perçoient le bout du doigt, pour en tirer quelques gouttes de sang, & que les nuées n'en respectoient pas moins leurs champs que ceux des autres ; c'étoit un prix fait avec elles. Quelques-uns après cela recherchoient philosophiquement la cause d'un

effet si merveilleux : mais , ajoute notre Philosophe , n'eût-il pas été plus court de dire : *c'est un mensonge , c'est une fable.*

Prétens-je ici borner l'attention de mes Lecteurs aux objets particuliers que je leur articule ? Ce qui fut illusion dans une religion ne l'est-il pas dans toutes ? Qu'on applique les exemples que j'allègue à mille autres pratiques , où l'ignorance abusée croit trouver des secours assurés & des moïens efficaces de sanctification , n'en rira-t-on pas de même , ou ne déplorera-t-on pas l'aveuglement de ceux même qui destinés par leur état à devenir les lumieres du monde , ne sont par leur négligence que des aveugles qui menent d'autres aveugles ? Que ceux qui s'y laissent conduire ouvrent enfin les yeux aux illusions qu'on leur fait. Ne s'écrieront-ils pas avec S. Jérôme : Malheur à nous chez qui tous les vices des Pharisiens sont passés.

Dans le dessein que j'ai formé de donner à mes Lecteurs l'idée la plus exacte & la plus épurée du vrai culte de Dieu , ne sera-t-il pas en effet d'une double utilité pour eux que ce soit par des exemples domestiques que je leur apprenne à discerner tout ce qui le déprave ?

ils sont persuadés que tous les reproches que l'Évangile a faits aux Phariſiens étoient juſtes. Que n'ont-ils donc pas à ſe reprocher, ſ'ils reſſemblent à ces ſuperſtitieux impoſteurs, & ſi par-là même ils différent peu des plus ſuperſtitieux idolâtres ? Il ſeroit ſuperflu de désigner en détail les pratiques des uns & des autres : la comparaiſon ſeule en décide. Toutes les ſuperſtititions ſe reſſemblent ou ſe réuniffent en ce point, qu'elles donnent du mérite & des effets réels à ce qui n'en a point : la confiance qu'on met dans les plus ſpécieufes & dans les plus vantées, n'eſt pas plus raifonnable que celle qu'on mettoit dans le ſang d'un poulet ou d'un agneau, pour conjurer la grêle. Toutes les cauſes ont leur nature & ne produiſent que les effets qui leur ſont propres : les épines ne portent point de raiſins, ni les ronces de figes.

Comparez & raiſonnez ; portez un habit plutôt qu'un autre, il n'en différera que pour la forme, que pour la couleur ou pour la qualité ; votre corps en fera plus ou moins couvert ; il vous tiendra plus ou moins chaud, mais il ne vous rendra pas meilleur ; il pourra vous diſtinguer ſi ſa forme n'eſt pas commu-

H hij

ne , mais il n'aura aucune vertu sur vous. C'est à vous de soutenir l'idée qu'on est accoutumé de se former de ceux qui le portent ; c'est vous qui le sanctifierez par la pureté de vos mœurs & de votre conduite. Vous abstenez-vous de certains alimens ; c'est souvent un régime qui peut contribuer à votre santé : il ne peut d'ailleurs y avoir de mérite dans cette pratique , que relativement à la volonté de celui qui s'y foumet , & qui ne la suit que pour vaincre ou diminuer les forces du corps contre l'esprit. On nomme tels lieux sacrés, quelques-uns le sont en effet ; mais tous ceux que vous regardez tels le sont-ils tous ? ou plutôt le sont-ils d'une autre manière que tous les autres qui sont remplis de la toute-puissance de Dieu ? Les Aruspices expioient ceux où le tonnerre étoit tombé, par des libations & par d'autres cérémonies ; ces moïens pouvoient en dissiper la mauvaise odeur & le mauvais air, mais ils étoient incapables de préserver d'un nouvel orage. Toute vertu qu'on attache à quelque pratique d'invention que ce soit, est une vertu chimérique. Dieu seul agit sur les esprits, & réciproquement les seuls mouvemens

des esprits le touchent : penser autrement de lui , c'est ne le pas connoître.

Jusqu'où va pourtant l'entêtement de la superstition ? jusqu'à lui desobéir sous prétexte de lui plaire , jusqu'à violer ses commandemens par un aveugle attachement à des institutions humaines : on avale le chameau , tandis qu'on craint d'avaler le moucheron. Les Phariséens auroient cru se souiller , s'ils étoient entrés chez Pilate , & lui demanderent la mort de Jesus-Christ sans scrupule. Il semble qu'on ne se voue plus à la pauvreté , que pour mener la vie la plus oisive. On nettoie le dehors de la coupe , tandis que le dedans est plein d'immondices. Il n'est point sans exemple de voir les personnes les plus dérangées se faire une Religion de ne point abandonner de petits exercices publics ou secrets qui se concilient sans peine avec leurs passions. Quelques-uns ont des parens dans l'indigence & prodiguent leurs biens pour orner des chapelles ; c'est immoler le fils pour plaire au pere ; faire des libéralités , & ne pas paier ses dettes. On abandonne la justice , la bienfaisance ; les devoirs arbitraires l'emportent sur les plus étroites obligations ; on fait un mal réel pour en

éviter un imaginaire ; on laisse régner sous un extérieur austère , les jalousies & les haines. Joram , Roi d'Israël , jure la perte d'Elisée , mais il porte un cilice.

Le superstitieux continue de pécher , & se figure Dieu comme faisant une espèce de trafic des péchés des hommes ; il croit racheter les siens par l'argent ; par les offrandes précieuses , par certaines formules de prières ; il croit que tandis qu'il les portera sur soi , la main de Dieu ne pourra le frapper ; sa colère sera comme enchantée pour ne le pas punir. Je pourrois nommer un grand nombre de ces pieux sortilèges , & je ne les nommerois pas tous. Tous les charlatans des Religions ont leurs spécifiques ; comme si les injustices pouvoient se compenser par des pratiques stériles & superficielles , qui ne vont point à la réformation du cœur. On oublie que Dieu ne s'apaise que par le repentir & par le changement de la mauvaise vie.

L'humeur entre quelquefois autant que l'ignorance & la séduction dans les superstitions ; toutes viennent des fausses idées qu'on se fait des attributs de Dieu ; mais ces fausses idées s'impri-

ment dans les ames par une sorte de comparaison contagieuse. Il est des hommes sombres, chagrins, misanthropes, durs, inhumains; ces dispositions leur en font imaginer en Dieu de paralleles; ils ne se le représentent que comme un objet de terreur, que comme un pere toujours irrité contre ses enfans, que comme un maître dur & sans pitié pour ses esclaves, que comme un juge inexorable qui ne cherche qu'à les surprendre en défaut pour les punir, que comme un vrai tyran qui hait son peuple & qui fait sa joie de l'opprimer. Sa bonté, sa justice, son équité, sa clémence, sa bienfaisance, sont comme effacées de leur esprit. De-là ces cultes inquiets qui se surchargent incessamment de nouvelles offrandes, de nouvelles promesses, de vœux indiscrets & sans objet, de prieres hors d'œuvre & sans cesse répétées à pure perte; comme si Dieu se gaignoit par des flateries & par des avances indignes de lui; comme s'il étoit mis à bout par des œuvres stériles & frivoles qu'il ne commande point; comme s'il étoit possible de se faire auprès de lui des mérites dont il pourroit à peine tenir assez de compte par des

œuvres qu'on nomme en effet de surrogation.

De-là ces hommes ennemis d'eux-mêmes, qui s'imaginent que l'auteur de la vie leur pardonne à peine de vivre, qui se reprochent les soulagemens les plus nécessaires à la nature, qui voudroient ôter aux alimens leurs faveurs; de-là ces sectes meurtrieres qui chargent en quelque sorte la bonté du Créateur du mal qu'elles se font, qui font consister le plus grand mérite de leurs hommages à se tourmenter par des austerités cruelles, à se frapper, à se déchirer. Ces sortes de génies s'étoient glissés dans le Christianisme dès les premiers siècles. On en voïoit, dit Athénagore, qui se déchiroient avec des fouets de cordes nouées; je ne prendrai point leur défense, je n'en dirai rien, poursuit le sage apologiste: il est certain que Dieu ne commande rien qui soit contraire à la nature.

Le superstitieux croit lui plaire non-seulement en faisant ce qu'il ne commande pas, mais en faisant ce qu'il défend. On lui fait l'outrage de penser qu'il hait ses créatures, qu'il se plaît à les tourmenter, à les détruire. Ce fanatisme furieux alla jusqu'à lui faire immo-

ler des hommes , jusqu'à sacrifier des victimes innocentes à celui qui ne veut point la mort du pécheur. On en vit se dévouer eux-mêmes & donner à leur aveugle emportement le nom de piété pour la patrie. Quelle seroit l'injustice de Dieu , disoit à ce sujet un sage Romain , s'il ne pardonnoit à des coupables que par la perte des innocens ? certes il se feroit apaiser plus cruellement que les hommes ne se vengent.

Pourquoi me suis je fait une espece de travail de rassembler toutes ces pensées sous les yeux des lecteurs ? en voici l'usage : qu'ils donnent à chaque partie de ce détail des attentions particulières , ils se disposeront à comprendre sans peine ce que les anciens observateurs des vices du culte extérieur avoient dans l'esprit, quand ils ont dit que rien n'est plus contraire à la Religion que la superstition ; que c'est une erreur insensée qui se représente la Divinité plus terrible qu'aimable, qui la dégrade, qui la deshonne , qui l'offense ; que c'est la maladie des petits esprits , maladie plus commune en effet chez les enfans , chez les femmes , chez les vieillards , chez les cerveaux altérés , chez les Nations mal instruites , chez les malades de corps , chez

les ames affligées ; quand ils ont dit que l'homme religieux révere Dieu, mais que le superstitieux le redoute & tombe dans deux excès vicieux, l'un d'une crainte excessive & l'autre d'un culte outré ou mal entendu. Le desespoir & mille pratiques puériles tirent leur origine de ces deux branches : aussi le grand objet d'une Religion saine est-il de retirer l'ame de ces excès, de l'élever par des idées pures qui lui fassent admirer & révéler la grandeur & l'immense majesté de l'Etre des êtres, reconnoître indéfiniment sa bonté, sa justice, sa sagesse, & ses autres perfections infinies, par quelques démonstrations sans autre prix que celui des affections du cœur qui les inspirent ou qui les animent. C'est toujours là qu'il en faut revenir ; c'est ce que la plus sublime Philosophie, c'est ce que l'Évangile enseigne. Ces dispositions tranquillisent l'ame, calment ses respectueuses fraïeurs, font dominer sa confiance, la soutiennent dans ses foiblesses, par la vûe de la bienveillance de son Dieu, de sa pitié, de sa clémence à se laisser fléchir par le repentir : quand on l'honore selon tout ce qu'il est & selon tout ce qu'il s'est fait connoître au cœur atten-

tif à ses vrais attributs , on ne craint point qu'il se démente.

Mais le superstitieux qui le défigure dans son esprit , qui veut comme compter avec lui de ses pratiques , doute toujours & doute avec raison s'il en est content ; il est toujours inquiet & s' imagine que cet Etre qui voit tout se tient comme au guet pour le surprendre. Il craint d'avoir omis ce qu'il ne lui demande pas ; il craint de n'avoir pas bien fait ce qu'il s'étoit lui-même prescrit ; il invente de nouveaux secrets d'apaiser son juge sur des fautes imaginaires. Il fera demain deux fois ce qu'il auroit pû sans crime ne pas faire aujourd'hui : c'est pour cette omission gratuite qu'il se croit puni par les événemens les plus naturels. Il se tourmente de nouveau lui-même ; il s'abstient de ce qui lui ne fut jamais défendu , comme s'il étoit réellement mauvais. Il ne goûte point cette maxime , que toutes les créatures de Dieu sont bonnes , & qu'il peut en user avec action de graces. Ses erreurs enfin font ses tourmens ; il croit beaucoup faire , & ne fait rien pour plaire à Dieu , parce qu'il ne le connoît point , & ne fait rien au fond qui soit digne de lui.

C'est donc au superstitieux qu'il faut

droit sans cesse répéter ces paroles d'un Prophete : Vous demandez ce que vous devez faire pour plaire au Seigneur , ce que vous pouvez lui offrir qui soit digne de lui ; je vais vous l'apprendre. O hommes, écoutez ce que vous avez de mieux à faire & ce que le Seigneur votre Dieu demande de vous. Lavez-vous des souillures du péché, soiez pur à ses yeux, cessez de faire le mal, aprenez à faire le bien. Laissez-vous toucher aux besoins de l'indigent, soulagez celui qui souffre, secourez ceux qu'on opprime, défendez le pupille, & protégez la veuve ; aimez enfin la miséricorde, & pratiquez la justice. Dieu veut être honoré, disoit Socrate ; mais il veut l'être par des gens de bien. Rendez lui donc des hommages ; mais que ces hommages soient accompagnés d'une attention respectueuse qui le rende sans cesse présent à votre esprit, d'une sainte sollicitude à ne vous éloigner point des voies qu'il vous a tracées pour bien vivre. Dieu recevra vos hommages comme des gages de vos sentimens ; ils ne vous justifieront point à ses yeux, si vous n'êtes pas juste. Mais ils faut de plus que ces hommages n'aient rien en eux-mêmes qui soit injuste. Entrons

DES DEVOIRS. 373  
dans ce discernement essentiel, & fixons  
enfin le caractère & les bornes du cul-  
te légitime.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Les pratiques du culte extérieur ont dépendu chez toutes les Nations de la convention des sociétés religieuses ; mais il a fallu qu'elles ne fussent ni bonnes ni mauvaises en elles-mêmes. Rien de contraire aux attributs de Dieu ; première condition : telles furent les oblations du blé , de la farine , du pain , du vin , de l'huile , des parfums. Les victimes sanglantes n'avoient rien de même que d'innocent ; mais elles ne furent pas du goût de ceux qui se plaisoient dans la simplicité du culte. Il n'en fut pas de même des victimes humaines. L'homicide est contraire à la nature ; ceux qui se devoient pour la Patrie n'étoient que des fanatiques ou des furieux. Ceux qui se tuent par des austérités outrées ne sont gueres moins coupables. Se procurer à soi-même la mort , se priver de la vie pour honorer Dieu , c'est lui offrir ce qui ne nous appartient pas , & ce qu'il nous ordonne de con-*

*server. Seconde condition. Rien dans le culte qui resseute l'idolâtrie. Ce second vice est le plus injurieux à Dieu, qui doit être l'unique objet de nos adorations & de nos hommages. La premiere sorte d'idolâtrie fut le culte des astres : ce culte étoit le plus excusable, au-moins dans son origine. La seconde sorte fut celle des images artificielles de la Divinité. Moïse l'interdit absolument, Numa en usa de même. Les premieres représentations de la Divinité furent sous forme humaine & d'animaux. La troisieme sorte fut d'honorer des hommes morts ; elle devint à la fin la plus dominante, parce qu'elle étoit fondée sur des raisons spécieuses, mais toujours injurieuses à la Divinité, qui ne peut se communiquer aux créatures. La Philosophie donna le premier coup à ce faux culte ; les Chrétiens en bannirent toutes les especes. Pensée de Tertullien sur ce sujet, propre à faire juger de toutes les anciennes & de toutes les nouvelles idolâtries. Deux grands maux qu'elles font faire aux hommes, expliqués par Jérémie & dignes de toute l'attention des lecteurs touchés d'un zèle sincere d'épurer leur Religion.*



**N**OUS avons posé comme un principe évident par lui-même, que les démonstrations du culte extérieur peuvent passer pour arbitraires, si on en excepte celles que la Divinité a dictées aux hommes; elles ont généralement dépendu chez tous les peuples des conventions de la société religieuse: ce n'est en effet qu'un langage d'actions qui n'a pas plus de sens par lui-même que celui des paroles. Il étoit indifférent que nos idées fussent attachées à certains sons plutôt qu'à d'autres. Nous pouvions appeler blanc ce que nous avons appelé noir. Il étoit indifférent aussi par quels signes les hommes exprimassent à Dieu les dispositions de leurs âmes. Mais comme les expressions considérées du côté des idées qu'elles réveillent & de l'intention de celui qui les prononce, peuvent devenir injustes, injurieuses, impies, contraires aux bonnes mœurs, ou capables de les corrompre, & que par ces considérations elles nous sont interdites; il faut observer de même que les pratiques du culte n'aient rien qui ne soit innocent en soi, rien qui blesse les notions que nous avons du bien & du mal, rien par conséquent qui soit indigne de la

fainteté de l'Être suprême, rien qui soit injurieux à ses autres perfections. Offrir à Dieu de la farine, des gâteaux, du pain, du vin, de l'huile, des parfums, c'est lui consacrer une partie des dons qu'il abandonne à nos usages. Nous savons qu'il n'en a pas besoin, mais nous lui confessons par-là que nous les tenons de lui: c'est le langage de notre gratitude.

Les victimes sanglantes n'ont jamais été du goût de ceux qui se sont plu dans la simplicité du culte; les idées pures qu'ils se formoient de la Divinité leur inspiroient une espece d'horreur pour le sang de ses créatures; Numa ne voulut point que ses autels en fussent souillés. Les Nations les plus sauvages n'offrent rien de vivant à l'auteur de la vie. Toutes les Religions établies sur les ruines des anciennes, ont aboli les sacrifices des animaux. Je ne dirai pas avec les Pythagoriciens, que ces immolations fussent des crimes; leur erreur étoit la suite d'une autre; ils s'imaginoient qu'après la mort des hommes leurs ames pouvoient aller animer des bêtes; & dans ce préjugé, celui qui tuoit un bœuf pouvoit se rendre coupable d'un homicide. La défense faite aux Hébreux

Hébreux de manger du sang & de l'offrir à Dieu, n'étoit fondée de même que sur la présomption confuse que le sang étoit l'ame des bêtes. Mais en les voiant se manger les uns les autres, les hommes aiant justement présumé qu'il leur étoit aussi permis d'en manger, il leur étoit permis de même de les immoler sur les autels à celui qui les leur avoit données pour nourriture. Ce n'étoit encore que lui marquer leur reconnoissance pour une sorte de ses bienfaits.

Il n'en fut pas de même de l'immolation des hommes ; c'étoit le dernier excès de la fureur du fanatisme, un culte abominable inspiré sans doute par la sacrilège avarice des Prêtres imposteurs qui vouloient accréditer leur culte par le prix des victimes. Comment les hommes avoient-ils pû se persuader que Dieu se plût à les voir s'égorger mutuellement & démentir la tendre affection qu'il leur a donnée les uns pour les autres, par la constitution de leur nature ? On regarde avec raison comme un des plus grands malheurs des sociétés, d'être comme réduits à la triste extrémité de ne pouvoir conserver leur tranquillité que par la mort des plus grands coupables ; les juges humains ne la pro-

noncent point sans frémir : ils sont inquiétés par la réclamation de leur conscience, qui leur dit que quoique souvent aussi coupables ou plus coupables au fond que ceux qu'ils condamnent aux supplices, ils ne voudroient pas être traités comme ils les traitent. On ne peut qu'accuser d'inhumanité quelques législateurs d'avoir ordonné des peines capitales contre les violemens d'une police assez indifférente, & sous prétexte de Religion. J'ai dit ce qu'il falloit penser de ceux qui se devoient eux-mêmes pour le salut de la Patrie. La mort volontaire d'un homme pour d'autres hommes ne peut plaire à celui qui les a créés tous & qui ne veut point la perte des plus criminels. On vient d'entendre de la bouche d'un célèbre défenseur des Chrétiens, qu'il ne comptoit point en ce rang ces especes de génies qui se tourmentoient eux-mêmes jusqu'à verser leur propre sang. Sur ce principe certain que Dieu ne commande rien de contraire à la nature, il n'est permis à personne de se tuer lui-même. Les morts lentes mais assurées qu'on se procure par des austérités indiscrettes, peuvent donc n'être pas moins sacrilèges que le suicide violent : c'est offrir à Dieu ce

qui ne nous appartient pas ; c'est voler pour lui faire un sacrifice. Rien de contraire à ses volontés marquées ne peut entrer dans les pratiques d'un culte légitime.

Rien qui resente l'idolâtrie : ce second vice a deux branches que Moïse Exod. 20.  
v. 3. avoit justement & sagement prosrites. Il veut d'abord que notre culte n'ait que Dieu seul pour objet ; & ce précepte est une suite nécessaire du principe que nous avons établi sur la nature du culte extérieur. Ce n'est, avons-nous dit, qu'une expression du culte intérieur, de ce culte de l'esprit par lequel nous rendons à Dieu l'hommage de tout ce que nous sommes. Nous reconnoissons dans un profond abaissement en sa présence, que nous tenons tout de sa puissance & de sa bonté, que nous dépendons de lui par tous les besoins pressans de nos corps & de nos ames. Nous sentons que nous l'offensons quand nous nous écartons des notions qu'il nous a données du juste & de l'injuste ; nous nous repentons de nos excès & de nos omissions, & nous avons recours à son indulgence, pour en obtenir le pardon de nos fautes. Nous le prions dans tou-

I i j

res nos nécessités, & nous le conjurons de nous accorder ses secours.

Or à quel autre être dans le monde pouvons-nous faire ces aveux, ces protestations, ces satisfactions, ces prières ? n'étoit-ce pas plus qu'une impiété ? n'étoit-ce pas une absurdité plus que ridicule, de dire au bois, *vous êtes mon pere* ; & à la pierre, *c'est vous qui m'avez engendré* ? Cette espece de satyre d'un Prophete étoit courte, mais elle faisoit sentir en deux mots le ridicule de toutes les sortes d'idolâtrie qui se sont jamais introduites dans le monde. Toutes consistoient à considérer comme un Dieu ce qui ne l'étoit pas. Ce fut en effet comme un accord tacite de toutes les Nations, de ne rendre de culte religieux qu'à la Divinité. La raison ne s'étend point jusqu'à confondre les idées primitives comme gravées dans le fond de la nature. L'idée d'un Etre suprême qui gouvernoit le monde ne s'effaça donc jamais des esprits ; & de cette idée résultoit comme un instinct délibéré de rendre des hommages à cet Etre des êtres. Par quel renversement de pensées le monde presque entier en vint-il donc jusqu'à tout adorer excepté l'auteur de tout ?

Jérém. 2.  
v. 27.

On rapporte ce desordre à différentes causes ; la plus générale & la plus innocente dans son origine fut celle qui fit en quelque sorte adorer le soleil & puis les autres astres. On considéra le soleil comme le trône ou la plus vive image de l'Être souverain qui présidoit à l'ordre de l'Univers ou qui l'animoit par ses influences : on se tourna de son côté pour lui rendre des hommages ; & c'est ainsi qu'on en use encore chez les Nations sauvages. Elles n'adorent point le soleil , mais Dieu dans le soleil. Dieu , dans leurs pensées est un esprit ; c'est le grand Esprit ou le pere des esprits. Ceux qui connoissent à fond l'ancienne Religion des Perses soutiennent que jamais ils n'adorerent le soleil dans un autre sens que celui que je viens de dire.

On regarda de même la lune & les autres astres les plus lumineux comme animés par des intelligences inférieures qu'on honora comme des divinités subalternes , sans oublier qu'elles étoient toutes soumises à l'Intelligence suprême. Ce préjugé jetta depuis de si profondes racines dans les esprits même philosophiques , qu'il a fallu plus de seize siècles pour le bannir entierement de la Théologie chrétienne.

Mais la source de l'idolâtrie la plus contagieuse ce fut d'avoir entrepris de représenter la Divinité sous des images corporelles. Ce fut , à ce qu'on croit avec assez de fondement, une invention des savans Egyptiens , & leur intention sembla n'avoir rien en soi de mauvais. Ils voulurent mettre sous les yeux des simples des signes sensibles des attributs de Dieu les plus dignes de notre vénération pour exciter par les impressions des sens les affections du culte de l'esprit : on représenta la puissance , la sagesse , & la providence divine par des figures d'animaux dont les qualités connues avoient quelque raport avec ces perfections de l'Être invisible qui ne se faisoit connoître que par ces opérations. Mais le peuple grossier s'accoutuma bientôt à prendre les figures pour les choses ; les animaux destinés à représenter les devoirs du culte en devinrent l'objet.

Les Israélites témoins de ce culte , en adopterent les illusions ; on le conçoit à leur langage. Après qu'ils eurent fabriqué le bœuf ou le veau d'or , voilà , dirent-ils , Israël , voilà les dieux qui t'ont retiré d'Egypte. Moïse qui connoissoit cet aveugle entêtement de son

peuple, avoit donc eu raison de lui défendre de se faire aucune image, aucune figure, aucune statue pour leur rendre des respects : le sage Numa prit la même précaution dans le culte qu'il prescrivit aux Romains ; il avoit de la Divinité les idées les plus épurées. Il enseigna que cet Etre suprême étoit au-dessus de toutes les imaginations humaines ; qu'il étoit absurde de vouloir lui donner des figures sensibles, de le représenter par des images & par des statues. Les plus anciens peuples ne s'en étoient fait aucune ; & ceux-mêmes qui voulurent les premiers se le représenter par quelques symboles, s'abstinrent de lui donner aucune forme d'hommes ni d'autres êtres vivans : ces symboles étoient des pierres brutes, des colonnes, des pieces de bois informes.

Mais il s'introduisit chez plusieurs Nations une autre espece d'idolâtrie plus dangereuse & plus injurieuse à la majesté souveraine dont elle divisa l'unité ; ce fut le culte des morts. Les hommes, quelque abrutis qu'on les suppose, ont conservé de tout tems & par-tout un sentiment du-moins confus de l'immortalité de l'ame ; & delà ces témoignages d'amitié, d'estime, & de res-

peût, qu'ils se font accordés à donner à ceux qu'ils avoient vû mourir. Ils ne les croïoient pas insensibles aux soins qu'ils prenoient de leur sépulture ; ils présu- moient, comme par instinct, qu'ils vi- voient encore sous la meilleure partie d'eux-mêmes ; ils ne les voïoient pas, mais ils étoient persuadés qu'ils exis- toient, & c'étoit à leurs tombeaux qu'ils alloient honorer leur mémoire. Ce ne fut d'abord qu'une espece de culte hu- main tel que celui qu'on nomme à la Chine le culte des ancêtres : mais à pro- portion de l'affection qu'on avoit eue pour eux, on imagina des monumens qui les rendissent en quelque sorte plus présens ; on en conserva des images, on leur érigea des statues ; & ce fut l'hon- neur particulier qu'on rendit sur-tout à ceux qui s'étoient signalés par leurs bienfaits pour le genre humain. Ces statues parurent bientôt comme ani- mées, & l'habileté de ceux qui les fai- soient contribua beaucoup à les rendre plus respectables. Il est comme dans la nature que ces sortes d'ouvriers devien- nent les premiers idolâtres de leurs pro- pres ouvrages. L'amour de Pygmalion pour sa statue n'est pas sans fondement, il n'est pas encore sans exemple de trou-

ver

ver des personnes réellement passionnées pour des statues & même pour des peintures. Ceux qui connoissent les consciences, connoissent des foiblesses encore plus étranges.

Mais enfin de la persuasion que ceux qu'on voïoit représentés étoient vivans, il n'y avoit plus que comme un pas à faire pour penser qu'ils conservoient les mêmes affections qu'ils avoient eues pour le monde ou pour leur patrie ; l'intérêt inspira l'envie de se les rendre favorables. Les autels, l'encens, les libations, & les sacrifices furent offerts à des images impuissantes. On invoqua comme des dieux ceux qu'on savoit avoir été des hommes. Le culte devint public ; il y eut des Prêtres établis pour en exercer les fonctions, & cet établissement mit le comble à l'illusion. Les peuples souhaitoient la faveur de leurs idoles, & pour l'obtenir leurs Prêtres leur prescrivoient des pratiques où leur intérêt se trouvoit. Ils imaginèrent des prodiges, des miracles, des guérisons, & d'autres secours accordés aux vœux lucratifs, & les plus adroits dans leurs fourberies réussirent à rendre leurs divinités les plus célèbres. La curiosité la plus inquiète des hommes, c'est de savoir

l'avenir : on imagina que les esprits dégagés de la matiere devoient en avoir quelque connoissance. Les Prêtres firent donc rendre à leurs dieux des oracles dont ils enveloperent le sens dans des équivoques , pour en sauver le mensonge. Par ces artifices , les Dieux devinrent plus saints à proportion qu'ils raportoient plus à leurs ministres, ou les ministres de ceux qui passoient pour les plus saints s'enrichirent le plus. Leur majesté devint mercenaire. On alloit quêter pour eux de cabarets en cabarets. Il falloit paier un certain prix pour entrer dans leurs temples ou dans leurs sacrés vestibules ; il n'étoit pas permis de les connoître gratuitement. Tout se vendoit en leur nom.

Tels furent les origines & les progrès du culte des hommes divinifiés ; la Philosophie lui porta les premiers coups. Tous les Sages reconnurent l'unité de l'Etre suprême à qui tous nos hommages sont dûs. La prédication de l'Evangile acheva de ramener par degrés aux lumieres naturelles. Les Chrétiens renoncèrent tout-à-la fois au culte des idoles & des morts ; s'ils honorerent leurs martyrs , ils ne considéroient que les exemples que ces grands hommes leur avoient

laissés; ils n'en faisoient point des dieux. Pénétré de cette vérité, Tertullien regarde comme une même idolâtrie le culte que l'antiquité décernoit à des idoles & à des morts. Honorer les faux dieux, disoit-il, c'étoit honorer des morts. Nous ne méprisons donc pas moins les temples que les tombeaux; nous ne reconnoissons ni l'un ni l'autre autel; nous ne révérons ni l'une ni l'autre image; nous ne faisons point de sacrifices, nous ne faisons point de festins aux sépultures.

A ce langage, à tout ce qui le précède, on jugera sans peine de ce qu'il faut penser de toutes les sortes d'idolâtrie qu'on a vû régner & qui regnent peut-être encore aujourd'hui parmi quelques gens mal instruits: on reconnoitra les nouvelles dans les anciennes. En vain l'ignorance, l'avarice, le faux zele, & la superstition s'efforceroient-elles de les pallier: les illusions sont les mêmes pour le fond. Tout culte qui n'a pas pour objet ou pour fin le Créateur de l'Univers est un culte sacrilège. Une seule question peut détruire les opinions particulieres de ceux qui donnent aux saints plus qu'il ne leur est dû, & qui dans ce culte les adorent plutôt

K k ij

qu'ils ne les honorent : les objets de leur adoration sont-ils des dieux ? peut-on les invoquer sous ce nom ? peut-on leur dire, selon la pensée de Jérémie, vous êtes mon pere, c'est vous qui m'avez engendré ; conservez - moi la vie que j'ai reçue de vous ; aiez pitié de l'ouvrage de vos mains ; vous connoissez mes besoins, vous voïez mes desirs ; rien ne vous est caché dans l'homme ? C'étoit à ces titres, & ce n'étoit qu'à ceux-là que tous les anciens Sages reconnoissoient le culte de la Divinité comme très-bon, comme très-pur, comme très-saint, comme rempli de piété : c'étoit à ces titres qu'ils vouloient qu'on honorât Dieu de l'esprit & de la voix, avec une conscience pure, innocente, exempte de toute corruption. Ce sont leurs expressions que je répete, & c'est un sujet fécond de réflexions que je laisse à faire à ceux qui donnent dans l'idolâtrie sans le savoir, à ceux qui multiplient tous les jours leurs idoles, & qui trouvent mauvais qu'on les traite d'idolâtres ; leur méprise est terrible, elle est pernicieuse. Leur attachement aux faux cultes les détourne du véritable, & les en rend

core Jérémie , deux maux ; ils abandonnent la source des eaux vives , & se creusent des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent en contenir. Qu'ils méditent ce reproche , & qu'ils craignent au-moins assez de le mériter pour s'appliquer à le reconnoître en consultant de plus pures lumieres.

## CHAPITRE XIX.

*Ce n'est pas assez de bannir de la Religion les créances fausses & superstitieuses ; le mérite du culte consiste dans les motifs qui l'animent ; Dieu seul doit en être l'objet : il ne récompense que ce qu'on fait uniquement pour lui plaire. L'hypocrisie qui ne cherche que l'estime ou la faveur des hommes , est trop grossiere pour avoir besoin d'être combattue par des invectives. Toute affectation même de régularité dégrade la piété. Pensées des Philosophes à ce sujet. Détail des méprises où les faux dévôts tombent par les faux jugemens des usages communs de la vie conformes à ses besoins. Ils se prescrivent des pratiques faussement religieuses ; ils dépouillent de leur véritable esprit celles qui sont instituées pour*

*exprimer des dispositions qu'ils n'ont pas. Ils feroient ce qu'ils font dans toute autre Religion que celle qu'ils professent. Leurs œuvres ne sont rien moins que religieuses. Ce sont des œuvres toutes profanes, toutes humaines, des œuvres pour le moins sans mérites, étrangères au but de la Religion. Son but est la pureté des mœurs & le bonheur à venir. Méprise énorme de ceux qui concentrent les devoirs des hommes dans le bonheur présent de la société; leur langage diffère peu de celui des athées dissimulés, qui n'osent professer ouvertement leur athéisme. Ils admettent une Divinité, mais cette Divinité, c'est la société, dont ils doivent, disent-ils, observer les bienséances, dont la Religion fait la principale. Extravagance de cette idée. La piété sincère fait le bonheur le plus solide dont on puisse jouir dans le monde; mais ce bonheur n'en est pas la récompense. Les félicités du tems ne sont pas un prix capable de faire rechercher la justice: ce n'est presque toujours qu'au mépris de la vertu qu'on se les procure: on la conserve rarement dans leur jouissance, qui donne des moyens de contenter toutes les passions déréglées. L'histoire peut nous prouver*

*que les peuples les moins sociables étoient les moins religieux. Les vûes de l'éternité ont été la base des loix chez les nations policées ; elles animent les nations même qui n'ont point de loix. Toutes sont persuadées qu'il y a des récompenses & des châtimens futurs.*

**Q**UAND on a banni du culte de Dieu toutes les créances fausses, incertaines & superstitieuses, il reste encore à se défier des motifs étrangers ou détournés ; c'est Dieu seul que nous devons honorer, & nos hommages ne l'honorent véritablement que quand il en est l'unique objet : ce seroient des leçons superflues de proscrire ici de là religion toutes ces affectations ou toutes ces dissimulations délibérées qui n'ont en vûe que la gloire ou d'autres intérêts humains. L'hypocrisie des Pharisiens étoit trop grossière pour échaper aux justes invectives de Jesus-Christ. Il est aisé de comprendre que Dieu ne récompense point ce qu'on ne fait que pour plaire aux hommes ou pour gagner leurs faveurs. La Philosophie même a vû que l'homme de bien ne devoit point affecter de se distinguer des autres hommes dans les usages communs de la vie. Que

la nôtre soit meilleure que celle du vulgaire, mais qu'elle n'en diffère point en ce qui n'a rien de mauvais par soi-même : donner à ce sujet dans les singularités sous prétexte de piété, c'est songer quelquefois à se faire remarquer ; négliger son extérieur, se vêtir d'un habit mal-propre, n'est quelquefois qu'une ostentation Pharisienne que Jesus-Christ condamne. Peut-on oublier qu'on adore un Dieu qui voit tout ? il pénètre les cœurs. Que lui sert un extérieur mortifié ? si vous l'êtes réellement, il le sçait & n'a pas besoin que votre visage le lui fasse connoître. Toute affectation doit être rejetée ; ce n'est pas la matière sur laquelle un riche peut manger qui lui fera reprochée quand ce n'est point le luxe qui décide de la préférence : désirer des viandes délicates, c'est sensualité ; ne pas en user quand l'abondance les rend communes, c'est en quelque sorte regarder les dons de Dieu comme impurs ; se faire un régime de ne prendre que des alimens aussi dégoûtans que vils, c'est une sorte de fanatisme ou de démence. La raison veut que nous vivions selon la nature, & souvent la vanité de se distinguer inspire des négligences orgueilleuses. Diogène foule

**D E S D E V O I R S. 393**  
aux pieds le fâste de Platon, mais par un autre fâste.

Ce n'est souvent aussi que par le même esprit qu'on se fait un capital de négliger aucune des plus petites observations du culte, ce n'est que pour être vû des hommes qu'on va dans les temples; ce n'est point Dieu qu'on y cherche; c'est à la foule qu'on veut se montrer dans les assemblées solennelles; on veut du-moins s'épargner le reproche de n'y point paroître: ce n'est enfin qu'une bienséance de religion qu'on se pique d'observer. Les hypocrites de cette dernière classe ne sont peut être pas les moins nombreux. Les plus religieux avec cela sont ceux qui ne le sont que par pure habitude; ils vont devant le Dieu vivant comme les Idolâtres alloient devant des statues muettes, parce qu'on les y conduit. Les hypocrites d'humeur ou d'ambition changent les actions les plus communes, en actions faussement religieuses. Ils veulent être saints par l'habit & par les alimens; mais pour les hypocrites d'habitude, ce qui passe pour sacré redevient tout profane: dans l'institution chaque pratique du culte a connu son mystère; toutes ne sont imaginées que pour ex-

primer des sentimens ; c'est le respect ; l'adoration, l'action de graces, l'amour, la fidélité, le détachement du monde, le desir des biens éternels.

Le regret des fautes commises, les cris du cœur qui sollicitent le pardon, les résolutions ou les promesses de n'en plus commettre ; toutes les vertus ont leurs démonstrations particulieres : mais acoutumés à réfléchir peu, nous n'allons pas au-delà de ce que ces démonstrations ont de sensible. Pourquoi faisons-nous des œuvres qu'on nôme de piété ? c'est que nous avons appris à les faire : nous ressemblons aux enfans qui se croient dispensés de répéter leurs prières quand une fois ils les sçavent : nous faisons au plus ce que les autres font dans toute autre religion que celle que nous paroissions professer ; nous n'en serions ni plus ni moins religieux.

C'est une question que les esprits plus attentifs se font comme naturellement à la vûe de la foule qui se précipite dans les temples à certains jours : demandez à la plûpart ce qu'ils y viennent faire ; considerez ce qu'ils y font réellement. Ils n'y viennent que par habitude & sans aucuns motifs ; ils examinent tout ce qui sert à les distraire de la fin qui

devoit les amener ; ils en sortent comme ils y sont entrés , & souvent plus criminels ; des affaires étrangères ou des intrigues peut être ont occupé leurs esprits dans ces temples. Leurs bouches qui ne devoient être ouvertes que pour chanter les louanges de la Divinité , ont proferé les choses les plus capables de l'irriter ; presque tous ont fait au-moins une action sans mérite & qui n'en pourroit avoir que par des motifs dont ils n'étoient point animés ; ils ont honoré Dieu du bout des levres , culte plus qu'hypocrite , culte vraiment menteur. L'essentiel du vrai culte ce sont les desirs pressés qui nous le font chercher comme notre bien suprême comme l'unique objet de notre bonheur.

C'est la fin de la religion , c'est celle de la pureté des mœurs. J'ai remarqué comme une méprise aussi grossière que dangereuse dans certains Écrivains célèbres , d'avoir comme concentré les devoirs des hommes dans le bien présent des sociétés ; ce langage est peu différent de celui de certains athées dissimulés qui vivent aujourd'hui parmi nous. Les principes des bonnes mœurs sont si profondément imprimés dans tous les cœurs , qu'ils n'osent les desavouer ou-

vertement ; ces principes ont dans leur activité quelque chose de plus qu'humain qui les force à ne pas bannir du monde toute idée de Divinité, du - moins dans le langage :.mais pressez-les , leur divinité, disent-ils, c'est la société. Sçavent-ils bien ce qu'ils disent ? l'entendent-ils ? conçoivent - ils qu'il y ait des devoirs sans autorité qui les ordonne ? peuvent-ils séparer d'un devoir l'idée d'un mérite ? trouvent-ils que le mérite des devoirs de la société soit récompensé suffisamment ou qu'il puisse l'être par les avantages présens qui nous en reviennent ? Ne voient-ils pas de leurs yeux & peut-être par leur propre expérience, que les plus gens de bien , que les plus sociables, sont très-souvent les plus malheureux en ce monde ? Nous reconnoissons avec eux, nous avons même prouvé que la justice, la bonne foi, la probité, que la pratique enfin de tout ce qu'on appelle vertu contribue beaucoup au bonheur de la vie présente ; que c'est même l'unique bonheur solide, l'unique digne de l'homme & l'unique conforme à sa constitution qu'il puisse s'y promettre. Mais dans la réalité, ce bonheur ne sert qu'à lui rendre ses peines plus supportables, il ne le contente pas ; il en desire

un plus parfait, & ne peut le trouver que dans un avenir dont il a le pressentiment.

Aussi n'est-ce pas là le prix que Dieu destine à la justice ; ce n'est pas un prix capable de la faire rechercher, ce n'est au contraire qu'au mépris de la vertu qu'on se procure les félicités du tems ; rarement on la conserve dans leurs usages : elles font naître les tentations de tous les vices ; elles donnent moïen de satisfaire toutes les passions les plus déréglées. Supposez une fois la prospérité comme le but de la religion , vous l'anéantissez. Plus de culte spirituel , plus de vrai respect pour Dieu , plus de pratique sincere des vertus : tout seroit réduit à la contrainte des dehors ; la main seroit retenue, mais le cœur resteroit mauvais : l'homme n'aimeroit plus les hommes qu'autant qu'ils lui seroient utiles ; il les hairoit dès qu'ils lui seroient contraires.

Consultons les histoires, nous y verrons sans peine que les peuples les moins sociables ont été au fond ceux qui étoient les moins religieux & les plus destitués des motifs qui doivent animer la justice. Je dis de ces motifs qui se tirent de l'avenir, & qui nous font rem-

plir les pénibles devoirs sans égard à ce qui peut nous arriver dans le tems. Etre également juste dans la bonne & dans la mauvaise fortune, c'est ce qu'on ne peut sans être persuadé que tous les biens & les maux qui passent nous sont indifférens, & que ce ne sont ni nos vrais biens ni nos vrais maux. La justice ne seroit pas assez récompensée par les uns, l'injustice ne seroit pas assez punie par les autres. Il y a donc une autre vie où chacun sera traité selon ses œuvres; on ne peut concevoir de vraie religion sans ce fondement: c'est ce principe qui déterminâ les Hébreux & les Chrétiens à souffrir courageusement pour la défense de leurs loix; à préférer les tourmens & la mort la plus cruelle au culte des idoles. Les vûes de l'éternité pouvoient seules les consoler & les affermir lorsqu'on les préparoit à mille horreurs. Tous les législateurs des nations policées; comme je l'ai remarqué dans la première Partie de cet Ouvrage, avoient posé les récompenses & les châtimens de l'autre vie pour base de leurs loix. Les peuples même qui n'en ont jamais eu, se consolent de tous leurs maux par l'attente de jouir de tous les biens dans le séjour des ames; on

peut dire que cette espérance est comme mise en dépôt dans tous les cœurs. Elle s'y réveille à la pensée d'un Dieu juste & bon, qui n'a pas créé les hommes pour être malheureux, & qui ne permet qu'ils le soient en cette vie que pour rendre leur justice plus désintéressée, plus épurée de tous les motifs indignes d'elle, & pour la récompenser dans une autre économie des choses. Mais tandis que la pensée de ce dédommagement adoucit les peines des âmes innocentes, une secrète terreur agite les coupables. Les méchants ne regardent point la mort comme la fin de leurs maux. Ils sentent qu'il est juste que les injustices soient punies, & présagent que leur sort ne peut être que terrible sous un juste juge, qui doit à chacun le traitement que ses œuvres méritent. Examinons jusqu'où la raison peut porter nos présomptions sur la nature de cette double destinée future.

---

## CHAPITRE XX.

*Nous attendons une vie future, où les bons seront récompensés & les méchants pu-*

nis. Nous croïons l'existence d'un être suprême, puissant, sage, bon, juste; c'est une conviction qui ne nous permet aucun doute raisonnable. Sous ce juste juge les vertus ne seront point sans récompense, ni les vices sans châtimens. Si nous faisons le bien, espérons; si nous faisons le mal, craignons: toute la doctrine de mœurs, toute la religion roule sur ces deux motifs. La justice constante sera couronnée de la gloire. L'iniquité n'échappera point à la honte de sa condamnation. Plusieurs religions qui nous ont précédés sont tombées dans une imprudence commune. Les Philosophes se figuroient une félicité plus conforme à nos desirs naturels; mais le plus sûr est de confesser que nous ignorons la nature du bonheur & du malheur à venir. Dieu traitera chacun selon ses œuvres. L'instant de la mort est l'instant décisif, l'instant du jugement. Les récompenses sont conçues éternelles & nous fournissent l'idée des peines des méchans. Dieu est un juge équitable; sa justice doit être satisfaite. Il est d'autres lumières que les principes que nous avons établis dans cet Ouvrage; cherchons à nous en instruire. Réflexion sur la conduite des grands Philosophes. Craignons de tomber dans  
les

*les mêmes foibleſſes. Implorons les ſecours  
d'un Dieu plein de bonté, & profitons  
de tous les momens pour aſſurer notre  
bonheur éternel.*

**P**ERSONNE n'est revenu du tombeau pour nous informer de la deſtinée des morts : mais que celle des bons ſoit différente de celle des méchans, c'eſt une preſomption fondée ſur la différence de leurs mérites. Les hommes, qui peuvent être trompés par les apparences, traitent quelquefois les innocens comme les coupables ; mais quand ils jugent avec quelque certitude du crime & de l'innocence, ils ne les confondent point : la honte & la peine ſont le ſalaire de ceux qui font le mal, l'eſtime & la louange ſont pour ceux qui font le bien. Dieu qui juge les morts récompense donc les uns & punit les autres ſelon la maniere dont ils ont vécu ; voilà l'opinion fixe de tous les peuples : opinion née du ſentiment de l'immortalité des ames, qui s'eſt ſoutenu contre tous les raifonnemens les plus ſpécieux d'une philoſophie ſuperficielle, ou des paſſions deſeſpérées qui voudroient trouver l'impunité dans l'anéantiſſement, quoique dans la vérité cet anéantiſſement,

tissement révolte plus leurs desirs qu'il ne les flate. Nous sommes & nous ne voulons point cesser d'être : mais que deviendront nos esprits quand ils seront séparés de nos corps ? ils subsisteront, mais où ? comment ? quelle sera la sorte de vie qui leur est réservée, soit heureuse soit malheureuse ? La raison ne peut nous en donner aucune connoissance. Elle cesse d'éclairer lorsqu'elle nous a fait apercevoir l'absurdité de ne pas admettre cette vérité.

Nous ne pouvons nier l'existence de Dieu sans renoncer à la raison, mais la raison qui nous force à reconnoître cet être suprême, ne nous dit point ce qu'il est ou ne nous le dit qu'obscurément par des conséquences aussi peu lumineuses qu'elles sont nécessaires ; nous leur donnons des attributs dont la privation détruiroit l'idée que nous avons de son être. Il est puissant, disons-nous, sage, bon, juste ; s'il ne l'étoit pas il ne feroit point : mais il est, c'est une conviction qui ne nous permet aucun doute raisonnable. Admettons donc sans hésiter tout ce qui suit nécessairement de la confession de ses attributs. Un Dieu juste doit rendre à chacun selon ses œuvres ; à son jugement les vertus ne

resteront point sans récompense, ni les vices sans châtimens : cette double vérité suffit à notre état présent. Nous avons des devoirs à remplir dans cette vie : si nous y sommes fideles, espérons ; craignons si nous les violons. Toute la doctrine des mœurs, toute la religion roule sur ces deux motifs. Nous voulons le bien de notre être, nous le voulons indéfiniment : travaillons à mériter qu'il soit conforme à nos desirs ; abstenons-nous de tout ce qui peut nous en rendre indignes ; allons à notre bien souverain ; les routes nous en sont tracées, & Dieu se tient comme au bout de la carrière pour décider du prix de notre course. La justice constante sera couronnée de la gloire, & l'iniquité n'échappera point à sa condamnation pour ses mauvaises œuvres.

Il seroit à souhaiter que l'inquiétude humaine eût pu se contenir dans ces sages limites. Plusieurs religions qui nous ont précédés sont tombées à ce sujet dans ce qu'on peut nommer une imprudence commune. Les aveugles ont entrepris de peindre ; on a voulu donner des images de ce qu'on ignoroit ; on a jugé par les sens des objets de l'esprit ; on sçait quelles peintures la théo-

logie poétique avoit fait du Tartare & des champs Elifées; elles devinrent à la fin l'objet de la risée des femmelettes & des enfans: on y voit la nature & la diversité des crimes qui n'avoient point été réparés par le repentir & par le changement des mœurs; mais le ridicule des peines qu'on leur assignoit faisoit douter qu'ils fussent punis, ou penser qu'ils devoient l'être d'une manière plus digne de la sagesse divine & plus conforme à la nature des esprits. Les fouets, les serpens, les torches des furies, les vautours sont des tortures dont la vérité n'étoit pas moins justement suspecte à ceux qui étoient capables de réfléchir; vouloir les en persuader, c'étoit leur donner de l'éloignement pour une religion qui faisoit profession de les croire. Plus il y avoit de sérieux dans les questions qui s'élevoient à ce sujet, plus elles devoient donner de ridicule à ceux qui les agitoient ou qui prétendoient les résoudre sérieusement. C'étoient des gens qui vouloient rendre raison de ce qu'ils ne connoissoient pas, & dont toutes les recherches se terminoient nécessairement à l'absurde.

On ne réussit pas mieux à donner quelque idée satisfaisante des récom-

penſes promiſes à la vertu. Les occupations & les délices des champs Elifées ſont en quelque ſorte plus touchantes que des apareils de feſtins, de nôces, de vantiques & d'inſtrumens qui les accompagnent ; ce ne ſont - là que des efforts impuiſſans de l'imagination qui veut transporter à l'eſprit les peines & les plaiſirs des ſens. Les Philoſophes ſe figuroient une béatitude plus digne d'une créature intelligente & plus conforme à ſes deſirs. Ils réfléchifſoient que l'œil ne ſe laſſe point de voir, ni l'oreille d'entendre. Je veux dire que de tous nos deſirs le plus inſatiable eſt celui de connoître & de ſavoir ; & cette avidité même leur faiſoit juger que plus on ſavoit, plus on étoit heureux ou content de ſoi ; c'étoit le but de la Philoſophie de rechercher le ſouverain bien de l'homme. Mais de toutes les parties de cette ſcience , aucune ne piquoit autant leur curioſité que celle qui les élevoit le plus au-deſſus des ſens ; ils auroient été ſatisfaits de n'avoir que des iëux ; ils ſouppçonnoient qu'il y avoit quelque choſe de plus beau que ce qu'ils voïoient : avec toutes les connoiſſances que l'aſpect du monde leur donnoit, ils ſe regardoient comme dans une obſcure

nuit, & fouhaitoient d'entrer où le jour luit. Leur grande envie c'étoit de pénétrer quelle étoit la matiere de l'univers, quel en étoit l'auteur & le confervateur ; ce que c'étoit enfin que Dieu, quelle étoit fon effence, fes deffeins, fes opérations; cômment étant immuable, il avoit fait des choses fujettes au changement : s'il en étoit moins fage, moins puiffant, moins libre. Non, difoit l'un d'entre eux, fans l'efpérance d'entrer dans ces profondeurs & de les contempler, ce n'étoit pas la peine de naître. Aurois-je de quoi me féliciter de la vie, fi je ne vivois que pour digérer des viandes & des liqueurs ? est-ce là le parti d'une ame intelligente ? les plaisirs du corps la flatent, mais ils la dégradent ou la corrompent. J'ai quelque confolation de combattre mes vices, mais c'est celle de vaincre des monstres : la vertu m'affranchit de beaucoup de maux ; elle me rend moins malheureux, mais elle ne remplit point mes fouhais. Au contraire quand je verrai Dieu, je verrai tout : c'est-là vraiment la vie de l'ame. Il semble qu'on puiffe donner le même fens aux paroles d'un Pfeaume : *c'est en vous qu'est la source de la vie, dans votre lumiere nous verrons la*

*lumière ; & dans ces autres , quand votre gloire paroîtra je serai rassasié.* Mais quelque grandes & quelque belles que ces pensées soient , elles sont en nous trop confuses pour nous donner une idée nette de notre félicité future. Le plus sûr est de dire que nous ignorons les récompenses & les châtimens de l'autre vie. Tout y sera nouveau pour nous ; & pour en parler avec sagesse , redisons avec Saint Paul , que ce que Dieu nous y prépare , c'est ce que l'œil n'a point vû , ce que l'oreille n'a point entendu , ce qui n'est jamais entré dans le cœur ou dans l'esprit de l'homme. Dieu seul le fait : mais nous savons qu'il est juste & qu'il jugera de tout avec équité. Les récompenses ou les châtimens , de quelque nature qu'ils soient , seront proportionnés aux mérites de chacun. Sur cette assurance toute question cesse.

Mais surquoi l'esprit de l'homme n'en fait-il pas ? il semble souvent ne faire usage de sa raison que pour se tromper. Que de chimeres n'a-t-il pas inventées sur cette matiere ? que de difficultés ne s'est-il pas suggerées à lui-même pour détruire ou changer ce qui le peut intéresser dans des matieres aussi importantes ? Tout est essentiel. L'instant de

la mort est l'instant décisif; si on se rappelle ce que nous avons tant de fois répété dans cet Ouvrage, on en sera plus convaincu que jamais, qu'il est des devoirs à suivre pendant tous les instans de la vie. Le moment qui la termine doit donc être celui où chacun rendra compte de la façon dont il les aura remplis. L'exacte observation des loix mérite sûrement des récompenses; & comme l'ame est immortelle, on ne peut rien concevoir qui puisse empêcher la durée de son honneur.

Que ne doit-on pas craindre si on a languï dans un état de négligence à s'acquiescer de ces obligations? De quelque façon que puisse s'exercer sur nous la punition de nos crimes, l'idée que nous avons des récompenses doit nous faire appréhender la durée des peines que nous aurons encourues. Il est raisonnable de se rassurer sur la bonté de Dieu. Il est notre pere; il nous a ordonné de le regarder sous cette qualité: mais il est juge équitable, & sa justice doit être satisfaite avant tout. Voilà les idées qu'une raison sage nous présente.

La moindre attention nous fait encore connoître que la mort étant le moment où nos actions & nos pensées doivent

vent être jugés, le cours de la vie est le tems où nous devons travailler à mériter. J'ai démontré assez au long qu'il y a des obligations générales prises dans la constitution de notre être. Ces obligations ont fourni des principes de conduite pour la plûpart des états auxquels les hommes sont emploïés ; mais ces principes sont-ils les seuls qui doivent nous guider ? n'en est-il pas que la bonté paternelle d'un Dieu miséricordieux nous fait connoître encore ? Consultons les loix qu'il nous a données ; admirons les merveilles qu'il a operées pour nous, & recourons aux secours dont nous avons besoin & qu'il nous a promis.

J'ai plusieurs fois insinué dans cet Ouvrage, & je le répète de nouveau ; ces hommes rares, ces grands hommes de l'antiquité, ces sages de la Grece dont je me suis fait un devoir de rapporter les pensées ; ces héros de l'humanité semblent s'être contentés de bien penser : nous les voïons soumis aux foibleſſes les plus honteuses. Que n'avons-nous donc pas à craindre pour nous que la nature a moins favorisés, & qui sommes nés avec de moins brillantes qualités ?

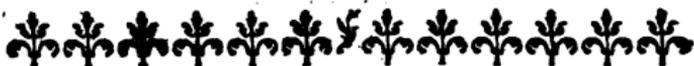
Rendons mille actions de graces à la

*Tome IV.*

M m

410 LA REGLE DES DEVOIRS.  
Divinité, de nous avoir obligés à des loix dont nous portons les semences & la conviction en nous-mêmes ; implorons sa bonté au milieu de nos foiblesses ; qu'il nous pénètre de ses lumieres ; qu'il nous comble de ses dons. C'est ainsi que conduits par une crainte raisonnable, par la persuasion de nos infirmités & de notre impuissance, nous ne nous laisserons pas aller à des espérances trop présomptueuses de nous-mêmes, ou à des découragemens également funestes. Profitons du tems qui nous est accordé pour assurer notre bonheur par nos bonnes œuvres, ou par la sage réforme de nos affections & de nos mœurs.

F I N.



A P P R O B A T I O N.

J' Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *La Regle des Devoirs que la Nature inspire à tous les hommes* ; & je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. A Paris ce 3 Septembre 1757.

R O U S S E L E T.

---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L** OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, nous à fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *La Regle des Devoirs que la nature inspire à tous les hommes*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois milles livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens dommages & intérêts ; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille

imprimée attachée pour modele sous le Contre-Scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis , dans le même état où l'approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamignon ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , soi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le quatrième jour du mois d'Octobre , l'an de grace mil sept cent cinquante-sept , & de notre Regne le quarante-troisième. Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N° 231. fol. 208. conformément aux anciens Réglemens , confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 7 Octobre 1757.*

P. G. LEMERCIER, Syndic.

---

De l'Imprimerie de L. B. BRETON , Imprimeur ordinaire du ROY.









Österreichische Nationalbibliothek



+Z156797402



